



Master

2010

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Lorsque les mots deviennent des armes : la traduction des éléments
idéologiques d'un discours. Le cas des tracts de la Rose blanche

Bohn, Véronique Christine

How to cite

BOHN, Véronique Christine. Lorsque les mots deviennent des armes : la traduction des éléments idéologiques d'un discours. Le cas des tracts de la Rose blanche. Master, 2010.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:12740>

Véronique Bohn

**Lorsque les mots deviennent des armes :
la traduction des éléments idéologiques d'un discours.
Le cas des tracts de la Rose blanche**

Mémoire présenté à l'École de traduction et d'interprétation pour
l'obtention du Master en traduction, mention traduction spécialisée

Directeur de mémoire :
Valérie Dullion

Jurée :
Ruth Fivaz-Silbermann

Université de Genève
Septembre 2010

Allen Gewalten zum Trotz sich erhalten

Johann Wolfgang von Goethe

Remerciements

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui nous ont aidée et soutenue dans l'élaboration de notre mémoire. Nous exprimons toute notre gratitude :

À Madame Valérie Dullion, qui a dirigé notre mémoire et qui, tant en nous ayant laissé une grande liberté dans notre travail, s'est toujours montrée très disponible et nous a donné de judicieux conseils ;

À Madame Ruth Fivaz-Silbermann, qui a accepté d'être notre jurée et qui a examiné notre bibliographie pour la partie historique ;

À Madame Cornelia Gaedkte-Niebler, qui a montré de l'intérêt pour notre mémoire et qui nous a prêté plusieurs documents ;

À Monsieur Adrian Tanner, qui nous a signalé plusieurs sources relatives à la Rose blanche ;

À notre famille et à tous nos amis, qui nous ont soutenue et qui ont dû supporter nos longs discours et nos crises de doute.

Sommaire

Introduction	- 4 -
Première partie : le contexte historique.....	- 8 -
1.1 La Résistance en Allemagne	- 8 -
1.2 Présentation de la Rose blanche	- 13 -
1.3 Idéologie de la Rose blanche.....	- 20 -
Deuxième partie : les tracts	- 25 -
2.1 Présentation générale des tracts.....	- 25 -
2.2 Les tracts dans le livre d’Inge Scholl.....	- 29 -
2.3 Caractéristiques des tracts	- 34 -
Troisième partie : la traduction	- 45 -
3.1 L’édition française de <i>Die Weiße Rose</i> d’Inge Scholl	- 45 -
3.2 Type de traduction	- 56 -
3.3 Transfert des caractéristiques des tracts.....	- 60 -
3.4 Remarques générales sur la traduction.....	- 103 -
Conclusion.....	- 106 -
Annexes	- 110 -
Bibliographie.....	- 151 -
Table des matières	- 155 -

Introduction

La langue est un outil que tout individu utilise : non seulement elle permet d'informer et de transmettre des émotions, mais elle est aussi à la base de toute relation sociale. En dehors de sa fonction purement communicationnelle, elle est également un instrument de persuasion qui peut être très puissant ; toute action politique y a forcément recours. Le discours est le canal par lequel des ensembles cohérents d'idées, c'est-à-dire des idéologies, peuvent être intégrés par un groupe. Inversement, tout discours est marqué d'une façon ou d'une autre par une certaine idéologie¹. C'est précisément ce lien qui existe entre discours et idéologie que nous nous proposons d'étudier dans le présent travail.

Nous avons choisi comme objet d'étude les six tracts de la Rose blanche, des textes que nous avons lus avant même de réfléchir à un sujet de mémoire et qui nous avaient grandement impressionnée de par les prises de position fermes et les courageuses revendications de leurs auteurs. Nous nous pencherons sur la version des tracts qui est proposée dans le livre *Die Weiße Rose* d'Inge Scholl et celle incluse dans *La Rose Blanche*, la traduction qu'a faite Jacques Delpeyrou de l'ouvrage en question. Deux raisons expliquent ce choix : premièrement, le livre d'Inge Scholl est considéré comme un des ouvrages de référence concernant la Rose blanche, tant dans la sphère culturelle allemande que dans la sphère culturelle française ; deuxièmement, la version de Jacques Delpeyrou est à notre connaissance pratiquement la seule traduction française complète qui existe de ces tracts ; le lecteur francophone connaît donc les textes du groupe presque exclusivement par cette traduction.

Nous nous proposons dans ce mémoire de dégager les différents éléments présents dans les tracts qui permettent au lecteur de reconstituer le schéma idéologique de la Rose blanche. Nous tâcherons ensuite de déterminer s'ils ont été conservés dans la traduction française, si celle-ci permet la même reconstruction idéologique qu'en allemand et pourquoi. Nous nous demanderons également quelles sont les raisons qui ont poussé une maison d'édition française à publier un livre sur un groupe de résistance allemand. Ce choix éditorial cache-t-il une tentative de manipulation de l'œuvre ? Est-il cohérent avec la politique de la maison d'édition ? Que nous apprend-t-il sur les relations entre la France et l'Allemagne ? Ainsi, le présent travail comportera un axe fortement interculturel.

¹ VAN DIJK Teun A., *Ideología y discurso*, 2003

Nous souhaitons préciser brièvement ce que la notion d'idéologie recouvre pour nous. En effet, ce terme est utilisé à outrance par les médias, les experts et les politiques. Il reste toutefois un concept flou. Notre définition de l'idéologie recoupe grossièrement celle donnée par Teun A. van Dijk dans son livre *Ideología y discurso*². L'idéologie désigne un système de valeurs que partage un groupe et qui conditionne tant l'interprétation du monde que les pratiques sociales de ce même groupe. Elle détermine ce qui constitue l'identité du groupe, ce que sont ses objectifs et ses activités, ce qui est bien ou mal à ses yeux et ce qu'est sa place dans la société, notamment dans ses relations avec d'autres groupes.

Le présent travail s'inspire très largement des théories descriptives. Notre objectif premier n'est pas de déterminer si la traduction est bonne ou mauvaise. Nous désirons plutôt examiner ce qu'il s'est produit pendant l'acte traductionnel, comment le traducteur a traité les différents éléments idéologiques, quelles en sont les implications pour le lecteur francophone et, si possible, pourquoi le traducteur a fait ce choix et non un autre. Cependant, nous porterons parfois des jugements de valeur, principalement lorsque le choix du traducteur modifie de façon importante le message idéologique. Notre démarche ne prétend pas être parfaitement neutre (nous rejoignons Antoine Berman lorsqu'il affirme qu'on n'est jamais neutre face à une traduction³) ; ce que nous visons, c'est une certaine objectivité, qui passe notamment par la prise en compte du contexte dans lequel la traduction s'inscrit, c'est-à-dire par les facteurs qui ont fait que la traduction est telle qu'elle est. Ce n'est qu'en prenant en compte ces éléments que l'on peut espérer comprendre la stratégie du traducteur. La critique à tout va, fondée sur une vision dogmatique, et donc bornée, de la traduction est contre-productive.

Notre méthode de travail a été la suivante : nous avons commencé par nous documenter sur la résistance allemande et sur la Rose blanche, des sujets que nous connaissions peu. Cette étape était indispensable à la compréhension des tracts, les textes n'étant pas rédigés dans un vide contextuel. Nous nous sommes penchée ensuite sur l'histoire des Éditions de Minuit, la maison d'édition française qui a publié *La Rose Blanche*, l'objectif étant de déterminer la place qu'occupe le livre d'Inge Scholl dans leur catalogue. Cette étape s'est accompagnée d'une réflexion sur la fonction qu'est censée remplir la traduction. Elle a été suivie d'une analyse séparée des textes source et cible, au cours de laquelle nous avons relevé tous les éléments qui nous ont semblé pertinents pour

² *Ibid.*

³ BERMAN Antoine, *Pour une critique des traductions : John Donne*, 1995, p. 16

la reconstruction idéologique. Ce n'est qu'alors que nous avons confronté les deux versions.

Notre travail s'articule en trois grandes parties.

Composée de trois chapitres, la première partie, intitulée « Le contexte historique », doit aider le lecteur à se faire une idée des conditions dans lesquelles les tracts ont été rédigés. Nous présenterons dans un premier temps la résistance allemande en général. Ce chapitre nous semble important, car il ne faut pas oublier que la Rose blanche s'inscrit dans un mouvement plus large de révolte contre le national-socialisme. Nous y aborderons quelques éléments d'information que nous estimons essentiels pour comprendre la Rose blanche et certaines affirmations des tracts. Nous devons avouer que nous y voyons également l'occasion de présenter la résistance allemande au lecteur francophone, pour qui le sujet est souvent inconnu. Le deuxième chapitre portera plus précisément sur l'histoire de la Rose blanche. Enfin, nous terminerons la première partie par un chapitre sur l'idéologie du groupe de résistance. Certains concepts clefs y seront expliqués.

La deuxième partie, intitulée « Les tracts », portera sur le texte source et comprendra trois chapitres. Dans le premier, nous nous intéresserons aux techniques de rédaction qui ont donné naissance aux tracts et aux modes de distribution utilisés par la Rose blanche. Nous présenterons également brièvement chaque tract. Le deuxième chapitre a pour but d'expliquer la place qu'occupent les tracts dans *Die Weiße Rose*. En outre, nous ferons quelques remarques sur l'exactitude des tracts tels qu'ils sont présentés dans le livre d'Inge Scholl par rapport aux textes originaux. Enfin, dans le troisième chapitre, nous nous intéresserons à trois aspects des tracts qui permettent au lecteur de se faire une idée de l'idéologie de la Rose blanche : l'évolution du ton au fil des tracts, la dénomination des acteurs et l'intertextualité.

Dans la troisième et dernière partie, intitulée « La traduction », nous nous pencherons finalement sur le texte cible. Le premier chapitre vise à présenter au lecteur le livre *La Rose Blanche*. Nous y retracerons les débuts des Éditions de Minuit et ferons quelques remarques générales sur l'édition française de l'ouvrage d'Inge Scholl. Nous y insérerons un chapitre digressif sur la problématique de la retraduction. Dans le deuxième chapitre, nous nous demanderons quel type de traduction a produit Jacques Delpeyrou. La réponse à cette question devrait nous aider à comprendre certains choix du traducteur. Nous nous

attaquerons ensuite à l'étude de la traduction proprement dite. Nous reprendrons les éléments que nous avons dégagés dans la deuxième partie de notre travail et nous tâcherons de voir comment ils ont été traités par le traducteur. Nous ferons ponctuellement référence à une autre traduction des tracts en français. Il s'agit de la traduction qu'a faite Jeanne Dumont du livre *La Rose Blanche* de José-María García Pelegrín, dans lequel les tracts sont reproduits en annexe⁴. Enfin, nous terminerons par quelques remarques d'ordre général sur la traduction de Jacques Delpeyrou.

Le lecteur trouvera après la conclusion une bibliographie et des annexes, qui comprendront notamment la reproduction des textes source et cible.

⁴ GARCÍA PELEGRÍN José-María, *La Rose Blanche*, 2009. Nous devons signaler que, le livre de García Pelegrín étant écrit à l'origine en espagnol, nous ne savons pas si la traductrice francophone s'est référée aux tracts originaux ou si elle a utilisé l'espagnol comme langue pivot.

Première partie : le contexte historique

1.1 La Résistance en Allemagne

Dans le contexte de la Seconde Guerre mondiale, le terme de « Résistance » désigne « tout comportement, passif ou actif, qui va à l'encontre du régime nazi ou d'un pan considérable de l'idéologie nazie, et qui est lié à des risques personnels élevés »⁵. De cette définition, on déduit qu'il y a plusieurs types de comportement possibles. De fait, la résistance allemande ne forme pas un tout homogène mais peut être considérée comme un ensemble de petits groupes plus ou moins indépendants, dont les motivations, les aspirations et les convictions politiques, philosophiques et religieuses peuvent être très différentes. Ainsi, l'opposition peut naître au sein de groupes de gauche (communistes et sociaux-démocrates), des rangs des militaires, des intellectuels, des hommes d'église ou de la jeunesse allemande.

L'expression même de l'opposition au régime peut prendre des formes extrêmement variées. Il serait erroné de ne considérer que les activités de grande envergure, telles que les sabotages, les tentatives d'attentats sur Hitler ou la rédaction et distribution de tracts subversifs. Sous un régime totalitaire, le simple fait d'écouter des chaînes de radio étrangères, de refuser de faire le salut hitlérien ou de répandre des informations non officielles est déjà passible de lourdes peines. La Résistance n'implique pas forcément l'usage de la violence. Nous tenons aussi à mentionner ici les « stillen Helden », ces « héros silencieux » qui ont aidé des personnes persécutées par le régime à se cacher et/ou à fuir. Cet aspect de la Résistance est non négligeable : on estime que sept cents personnes ont caché et nourri plus de mille deux cents Juifs pendant la guerre pour la seule ville de Berlin⁶.

De même, tous les résistants ne commencent pas leur lutte au même moment. Si les communistes décident très rapidement de manifester leur opposition (en fait, dès la prise de pouvoir de Hitler en 1933), certains, dont des personnalités célèbres comme Stauffenberg⁷, ne rejoignent les rangs de la résistance que plus tard, parfois même après le début de la

⁵ « Widerstandsbegriff » in: STEINBACH Peter, TUCHEL Johannes, *Lexikon des Widerstandes 1933-1945*, 1998, p. 241. Traduction personnelle

⁶ HERDER Raimund, *Wege in den Widerstand gegen Hitler*, 2009, p. 28

⁷ Le comte Claus Schenk von Stauffenberg rejoint la conjuration militaire en 1943. Il est l'auteur de l'attentat manqué du 20 juillet 1944, l'un des événements les plus célèbres de la résistance allemande.

guerre. La dictature national-socialiste a donc dû faire face à des groupes de résistance du début à la fin de son règne.

Que la Résistance présente une variété phénoménale de groupes ne signifie toutefois pas qu'elle est importante en termes de nombre de personnes. Au contraire, elle ne concerne qu'une minorité d'Allemands. Il est très difficile de donner des chiffres, car la Résistance est par définition une activité cachée, clandestine. Il n'y a guère que les groupes qui ont été découverts (et donc démantelés) par la Gestapo qui sont connus, les résistants ne laissant que peu de documents derrière eux pour des questions de sécurité évidentes. De plus, le régime s'est efforcé de détruire toute documentation ayant trait à l'opposition, puisque l'existence d'une contestation civile ou militaire aurait pu être gênante. Quoi qu'il en soit, Barbara Koehn⁸ avance le chiffre de 12 212 condamnations à mort entre 1934 et 1944. Ce chiffre est encore grossi par le nombre de personnes envoyées en prison ou en camp de concentration.

1.1.1 Difficultés de la Résistance

Pour bien comprendre les difficultés auxquelles est confrontée la résistance allemande, il faut garder à l'esprit la nature totalitaire du régime national-socialiste. L'omniprésence de l'État policier interdit toute opposition ouverte et exclut les coups d'éclat. Face à un pouvoir qui n'hésite pas à écraser les contestataires, les résistants (du moins civils) n'ont pas d'autres choix que de développer des formes de lutte exclusivement clandestines.

Toutefois, le danger ne vient pas seulement des représentants directs de l'État, mais aussi de la population elle-même. Les dénonciations sont monnaie courante. Elles contribuent à instaurer un climat de méfiance et empêchent les résistants d'agrandir rapidement leur cercle, de nouveaux membres potentiels n'étant approchés que si leurs opinions politiques peuvent être préalablement cernées. Dès lors, il est impossible d'avoir une organisation à grande échelle de la Résistance et seuls de petits groupes représentent une solution viable⁹.

⁸ KOEHN Barbara, *La résistance allemande contre Hitler 1933-1945*, 2003, p. 19

⁹ Cela ne veut toutefois pas dire que les groupes étaient complètement isolés. Il existait des liens entre certains d'entre eux. Carl Goerdeler, l'une des figures de proue de la résistance civile, a par exemple beaucoup œuvré pour mettre en contact les différents groupes, tant civils que militaires.

Pour toutes ces raisons, seule la résistance issue des groupes proches du pouvoir, c'est-à-dire essentiellement la résistance militaire, avait une chance de renverser Hitler. Elle avait en ses mains un pouvoir réel qui faisait défaut à la résistance civile et les dénonciations étaient moins fréquentes au sein de l'armée. Ce n'est pas un hasard si l'action qui a mis le plus le régime en péril est venue des rangs des militaires. Il s'agit bien évidemment de la tentative du coup d'État du 20 juillet 1944. Cependant, la résistance civile n'est pas à mépriser. Même si elle a clairement (et largement) échoué à atteindre son objectif, à savoir la fin de la guerre et de la dictature, elle a permis de montrer qu'il existait une « autre Allemagne » et a été une réponse à la thèse de la culpabilité collective des Allemands. En cela, c'est une réussite.

Une autre difficulté de la résistance allemande est son isolement sur la scène internationale. Bien que plusieurs appels aient été lancés aux gouvernements occidentaux, ceux-ci se méfient des résistants allemands et remettent en cause leurs véritables intentions. Ils continuent de voir les Allemands au travers du prisme du militarisme prussien. Avec la conférence de Casablanca de 1943, durant laquelle Churchill et Roosevelt décident de soumettre l'Allemagne à une capitulation totale et sans condition, les résistants allemands voient s'envoler leurs derniers espoirs de soutien. Ainsi, contrairement à d'autres résistances en Europe, la résistance allemande n'a jamais reçu d'aide des pays occidentaux¹⁰.

À toutes ces difficultés matérielles vient s'ajouter un obstacle de nature psychologique : celui de la légitimité de la Résistance.

1.1.2 Légitimité de la Résistance

Nous touchons là à ce qui caractérise fondamentalement la résistance allemande. Les autres résistances, et notamment la résistance française, sont avant tout de nature nationaliste. Par là, nous voulons dire qu'elles visent à libérer leur pays de l'emprise d'une puissance étrangère. La résistance allemande suit une tout autre logique. En effet, elle se soulève contre son propre gouvernement, qui, ne l'oublions pas, a été formé en toute légalité. Elle peut être et a été assimilée à de la trahison, c'est-à-dire à un acte répréhensible. Cet aspect de la question pose de grands problèmes de conscience aux résistants. En plus des risques qu'ils doivent encourir, ils doivent s'attendre à être

¹⁰ KOEHN Barbara, *op. cit.*, p. 9

considérés comme des traîtres non seulement par le régime, mais aussi par la population et les gouvernements occidentaux. Le problème de la trahison renvoie, dans l'inconscient collectif allemand, au traumatisme qu'a constitué la « Dolchstoßlegende », la « légende du coup de poignard dans le dos ». Selon cette légende, l'Allemagne n'aurait pas été vaincue militairement pendant la Première Guerre mondiale ; sa défaite n'aurait été due qu'à une rébellion interne fomentée principalement par des partisans de gauche. Ce fantasme du coup de poignard dans le dos se retrouve jusque dans la décision de justice condamnant les premiers membres de la Rose blanche :

*Wer so, wie die Angeklagten, getan haben, hochverräterisch die innere Front und damit im Kriege unsere Wehrkraft zersetzt und dadurch den Feind des Reiches begünstigt [...], **erhebt den Dolch, um ihn in den Rücken der Front zu stoßen!***¹¹

Pour se soustraire à l'accusation de trahison, la résistance allemande doit quitter la sphère politique pour entrer dans le domaine de la morale et de l'éthique. Ainsi, elle se distingue par le phénomène de « soulèvement des consciences¹² ». Il s'agit pour les résistants de puiser au fond d'eux les valeurs qui justifient leurs agissements. Martin Niemöller, qui fut un résistant actif, a formulé après la guerre la difficulté d'une telle démarche :

*Notre Résistance fut un problème. Nous voulons dire qu'elle fut une question authentique à laquelle on ne pouvait apporter de réponse superficielle, mais qui exigeait un débat intérieur, une souffrance, alors que pour la résistance des pays occupés pendant la guerre, on obéissait à une consigne qui, au fond, était une évidence.*¹³

Franciszek Ryszka¹⁴ a très justement fait remarquer qu'il ne faut pas tant se demander si le régime est légal, mais bien plutôt s'il est légitime. La légitimité doit être comprise ici comme l'adéquation de la pratique de l'État aux règles morales généralement admises au sein d'une société. Dès que le gouvernement s'avère illégitime, le soulèvement cesse d'être rébellion pour devenir résistance. Une telle affirmation s'appuie sur l'idée que le droit est en partie une entité supra-étatique. Juridiquement, cette idée prend forme dans le droit de

¹¹ SCHOLL Inge, *Die Weiße Rose*, 2006, p. 108. Mise en gras par nos soins. Remarque : la virgule suivant « Angeklagten » est dans l'original.

¹² KOEHN Barbara, *op. cit.*, p. 375

¹³ NIEMÖLLER Martin, « L'héritage de la résistance allemande » in: WEISENBORN Günther, *Une Allemagne contre Hitler*, 2007, p. 21

¹⁴ RYSZKA Franciszek, « Widerstand: ein wertfreier oder ein wertbezogener Begriff ? » in: SCHMÄDEKE Jürgen, STEINBACH Peter (Hrsg), *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, 1994, pp. 1107-1116

résistance à l'oppression, qui est le droit « reconnu [...] aux gouvernés de s'opposer aux actes manifestement injustes des gouvernants, soit par non-exécution (résistance passive), soit par la force (résistance active) [...] »¹⁵. Ce principe relève du droit naturel et existait déjà au Moyen-Âge.

On voit donc que, en Allemagne, rejoindre la Résistance dépasse très largement le cadre politique. Cela explique pourquoi la grande majorité des résistants allemands font appel à des principes moraux et, notamment, à des valeurs chrétiennes dans leur discours.

1.1.3 La Résistance après 1945

Même après la fin de la guerre, les résistants sont considérés comme des traîtres. Une partie de la classe politique ne souhaite pas changer cette vision des choses, car cela pourrait être interprété comme un reproche indirect à l'immense majorité des Allemands qui n'ont pas participé à des activités de résistance¹⁶. Une enquête réalisée en 1951¹⁷ révèle que seulement 40% des Allemands ont un avis positif concernant la tentative d'attentat du 20 juillet 1944, alors que 30% ont un avis négatif. Le reste des personnes interrogées déclarent n'avoir aucun avis sur le sujet ou ne rien savoir. Chez les anciens militaires, 59% condamnent les conjurés.

Cela ne signifie toutefois pas que la Résistance est totalement écartée. Certaines personnes luttent pour qu'elle soit reconnue. En 1948 paraît le premier livre sur la Résistance, *L'opposition allemande à Hitler, un hommage* de Hans Rothfels. Dans les années 1950, quelques hommes politiques, dont le président de la République fédérale d'Allemagne Theodor Heuss, cherchent à réhabiliter la mémoire des résistants. Le procès Remer, qui s'ouvre le 7 mars 1952, marque un tournant : le tribunal établit que le Troisième Reich était un État arbitraire (« Unrechtsstaat ») et que par conséquent Stauffenberg et les autres conjurés militaires n'étaient pas des traîtres à la patrie.

Cette décision ouvre la voie à une reconnaissance plus étendue de la Résistance. En 1968 est pour la première fois présentée au public l'exposition du Mémorial de la résistance allemande (Gedenkstätte Deutscher Widerstand) à Berlin. La même année est inclus dans la Constitution un article dont le quatrième alinéa affirme le droit de chacun à

¹⁵ « Résistance » in : CORNU Gérard, *Vocabulaire juridique*, 8^e éd., PUF, Paris, 2007, p. 819

¹⁶ FREI Norbert, « Der Widerstand gegen den Widerstand » in: Die Zeit Geschichte. *Deutscher Widerstand 1933-1945*, 4/2009, pp. 78-83

¹⁷ *Ibid.*, p. 80

la résistance¹⁸. Les années 1970 marquent le début d'une réflexion approfondie et objective sur la Résistance.

Les Alliés, quant à eux, préférèrent taire l'existence de la résistance allemande juste après la guerre. En effet, le contraire aurait signifié abandonner la thèse de la culpabilité collective de l'Allemagne et aurait donc rendu infondée l'exigence de la capitulation sans condition. Toutefois, le grand public a la possibilité de s'informer sur le sujet. B. Maley, ancien officier du service de renseignement de l'US Navy, est le premier à reconnaître publiquement l'existence de la résistance allemande par le biais d'un article paru le 27 février 1946 dans le journal *Human Events*.

En France, la résistance allemande reste largement méconnue, même de nos jours. Toutefois, des efforts ont été faits ces dernières années pour informer le public français sur le sujet. Au milieu des années 1990, une exposition intitulée « Des Allemands contre le nazisme. 1933-1945 » a été organisée sur l'initiative de Christine Levisse-Touzé au Mémorial du maréchal Leclerc de Hauteclocque et de la Libération de Paris/musée Jean Moulin, en partenariat avec le Mémorial de la résistance allemande de Berlin¹⁹. Si l'on regarde du côté des sources officielles, on constate que le site « Les chemins de mémoire » du gouvernement français consacre aujourd'hui une page à la résistance allemande²⁰.

1.2 Présentation de la Rose blanche

La Rose blanche (*die Weiße Rose*) était un groupe de résistance composé principalement d'étudiants munichois. Elle fut active entre juin 1942 et février 1943. Le cœur du mouvement était formé par Hans Scholl, sa sœur Sophie, Alexander Schmorell, Christoph Probst, Willi Graf et Kurt Huber, professeur de philosophie à l'Université de Munich. Les actions du groupe se résument essentiellement à la rédaction et à la diffusion de tracts hostiles au régime national-socialiste.

Une zone d'ombre entoure l'origine du nom de la Rose blanche. Certains chercheurs y voient une référence au livre de B. Traven *Die weiße Rose*. Or, dans une déposition du 20

¹⁸ Art. 20, al. 4, GG: „Gegen jeden, der es unternimmt, diese Ordnung zu beseitigen, haben alle Deutschen das Recht zum Widerstand, wenn andere Abhilfe nicht möglich ist“ http://bundesrecht.juris.de/gg/art_20.html, consulté le 6 mai 2010.

¹⁹ Site du Mémorial : http://www.paris.fr/portail/Culture/Portal.lut?page_id=6923. Consulté le 11 mai 2010. Dernière mise à jour le 7 mai 2010

²⁰ <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr/page/affichepage.php?idLang=de&idPage=4946>. Consulté le 11 mai 2010.

février 1943, Hans Scholl affirma à la Gestapo qu'il avait choisi le nom du groupe au hasard, mais qu'il avait dû être influencé par les romances espagnoles de Brentano intitulées *Die Rosa Blanca*, qu'il venait de lire au moment de rédiger le premier tract. Il s'agirait en réalité des *Romances du Rosaire* (*Romanzen vom Rosenkranz*) du poète allemand Clemens Brentano, dont l'un des personnages s'appelle Rosablanka²¹. Toutefois, il faut garder à l'esprit que nombre de déclarations faites au cours des interrogatoires ne reflétaient pas forcément la réalité mais visaient à couvrir d'autres résistants impliqués dans l'entreprise subversive. Alors, référence réelle à une œuvre littéraire ou tentative de protéger des camarades ? Cela restera probablement à jamais un mystère. Cependant, le nom même du groupe ne semble pas être d'une importance capitale. En effet, sur les six tracts qui seront distribués en tout, quatre seulement sont signés « la Rose blanche ». Nous pouvons donc en déduire que le nom n'est pas fondamentalement constitutif de l'identité du groupe.

L'histoire de la Rose blanche peut être décomposée en plusieurs phases : l'époque des premiers tracts, l'arrêt momentané des activités en raison du départ des étudiants pour le front, l'époque de la reprise des activités et de la rédaction des derniers tracts, et pour finir l'arrestation et la condamnation des membres de la Rose blanche.

1.2.1 Les premiers tracts

La Rose blanche est fondée en juin 1942 par Hans Scholl et Alexander Schmorell. Les deux jeunes gens, qui suivent des études de médecine, se sont rencontrés au sein de la Deuxième Compagnie d'étudiants de Munich²². Ils sont très rapidement rejoints par Christoph Probst, un vieil ami d'Alexander Schmorell et étudiant lui aussi en médecine, par la sœur de Hans, Sophie, qui débute au printemps 1942 des études de biologie et de philosophie à l'Université de Munich, et par quelques autres étudiants en médecine.

Bien que courte, la première phase se caractérise par une activité de rédaction très intense. En effet, quatre tracts²³ seront rédigés et distribués entre le 27 juin et le 12 juillet

²¹ STEFFAHN Harald, *Die Weiße Rose*, 2007, pp. 70-71

²² Les étudiants en médecine étaient affectés à de telles compagnies. Ils étaient soumis à une certaine discipline militaire et pouvaient être appelés au front pendant les vacances universitaires.

²³ La description et la présentation des tracts seront l'objet du premier chapitre de la deuxième partie de ce travail.

1942²⁴, soit en l'espace de moins d'un mois. En plus de ces tracts, le groupe se retrouve fréquemment pour discuter de littérature ou de philosophie, pour lire ou pour faire de la musique. Cependant, il doit brutalement cesser ses activités au mois de juillet : les jeunes hommes sont appelés au front de l'Est en tant que médecins stagiaires.

1.2.2 Départ pour le front

Le 23 juillet 1942, Hans Scholl et Alexander Schmorell partent pour le front de l'Est. Cette période de leur vie est décisive pour eux : au cours de leur périple, ils sont témoins des sévices infligés aux juifs et aux populations locales, ce qui renforce leur révolte contre le national-socialisme. En même temps, ils nouent des contacts avec des Russes grâce à Alexander, qui sait parler la langue locale (sa mère était russe), et découvrent avec émerveillement les us et coutumes de ce peuple composé, selon les nationaux-socialistes, de « sous-hommes » (*Untermenschen*). Une telle attitude n'est pas sans danger pour eux, car il leur est normalement interdit de communiquer avec les autochtones.

C'est également à cette période que Hans et Alexander font plus ample connaissance avec Willi Graf, qui fait lui aussi partie de la Compagnie d'étudiants. Celui-ci est depuis longtemps un farouche opposant à Hitler et participera activement à la Rose blanche à son retour à Munich²⁵.

Pendant ce temps, Sophie est contrainte de travailler dans une usine de munitions dans le cadre du service auxiliaire de guerre, auquel doivent se soumettre toutes les jeunes filles qui veulent continuer à étudier à l'université. Elle exècre ce travail, qu'elle trouve particulièrement abrutissant :

*C'est une occupation sans âme et sans amour : toute la journée devant la machine à répéter les mêmes gestes. La seule chose que cela demande, c'est de la concentration, mais un singe dressé le ferait tout aussi bien, s'il était assez sot pour s'y laisser contraindre.*²⁶

²⁴ MOLL Christiane, « Des jeunes qui résistèrent au national-socialisme : la Rose blanche » in : LEVISSE-TOUZÉ Christine, MARTENS Stefan, *Des Allemands contre le nazisme : opposition et résistances. 1933-1945*, 1997, p. 166

²⁵ Les auteurs ne sont pas unanimes concernant la date de l'adhésion de Willi Graf à la Rose blanche. Certains affirment qu'il était déjà membre avant le départ au front. Nous suivons ici les informations données par STEFFAHN Harald, *op. cit.*, 2007.

²⁶ Lettre de Sophie Scholl à un ami d'août 1942 reproduite dans JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, 2008, p. 316

Le service auxiliaire de guerre lui donne toutefois la possibilité d'être en contact avec des femmes russes, dont la gentillesse et le manque total de méfiance la charment.

1.2.3 Reprise des activités de résistance

Le 6 novembre, tous les membres de la Rose blanche sont à nouveau réunis à Munich. L'expérience des derniers mois a raffermi leur détermination. Dès lors, l'entreprise prend une autre dimension qu'en juin ; les jeunes résistants précisent leurs idées politiques et leurs buts, et cherchent à agrandir leur cercle. Ils ne se limitent plus à la ville de Munich, mais souhaitent faire en sorte que des cellules de résistance soient créées dans toutes les universités d'Allemagne. Ils s'efforcent de prendre contact avec d'autres groupes de résistance et de rallier d'autres personnes à leur cause. Willi Graf tente, sans grand succès, de recruter ses anciens amis du *Grauer Orden* (un groupe de jeunes interdit par le régime et démantelé par la Gestapo en 1938) tandis que Traute Lafrenz, un membre de la Rose blanche, assure la liaison avec un groupe d'étudiants résistants de Hambourg. De plus, grâce à Lilo Ramdhor, une amie, Hans et Alexander rencontrent en novembre Falk Harnack, dont le frère et la belle-sœur, Arvid et Mildred Harnack, viennent d'être condamnés à mort par le régime pour leur appartenance à un important groupe de résistance, l'Orchestre rouge (*die Rote Kapelle*). Falk Harnack promet de les mettre en contact avec d'autres résistants.

En décembre, les étudiants réussissent à convaincre Kurt Huber de rejoindre leur cercle. Ce professeur de philosophie très populaire auprès des élèves est un adversaire convaincu du régime et n'hésite pas à émailler ses cours d'allusions ironiques contre Hitler et ses sbires. Le compter dans leurs rangs confère à leur groupe une certaine autorité. C'est à la même époque que Christoph Probst est transféré par l'armée à Innsbruck. Même s'il est éloigné de Munich et de ses amis, il tente de participer du mieux qu'il peut aux activités de la Rose blanche.

Dans les nuits du 3 au 4, du 8 au 9 et du 15 au 16 février 1943, Hans, Alexander et Willi peignent sur les murs de l'université et d'autres bâtiments plusieurs inscriptions comme « Nieder mit Hitler » (« À bas Hitler ») ou « Freiheit » (« Liberté »). Il semblerait que Hans ait porté sur lui un pistolet pendant ces opérations, non pas dans le but de passer

à une lutte armée, mais pour se protéger au cas où ils auraient été surpris pendant leur ouvrage²⁷.

La Rose blanche n'a toutefois pas oublié son mode d'action initial, à savoir la rédaction et la distribution de tracts. Un cinquième pamphlet sera rédigé en janvier 1943, suivi d'un sixième en février. C'est à cause de ce dernier texte que la Rose blanche tombera.

1.2.4 Arrestations et procès

Le 18 février 1943, Hans et Sophie se rendent à l'université avec des valises remplies d'exemplaires du sixième tract. Ils déposent des piles de textes devant les salles de cours et dans les couloirs. Alors qu'ils sortent du bâtiment, ils se rendent compte qu'il leur reste encore quelques feuilles. Ils retournent donc à l'intérieur. C'est à ce moment-là que Sophie, sans raison apparente, jette du deuxième étage une pile de tracts dans le hall principal de l'université. Ce geste causera leur perte : il a été vu par le concierge, qui arrête les jeunes résistants et alerte les autorités. Hans et Sophie sont amenés au Palais de Wittelsbach, le quartier général de la Gestapo, pour y être interrogés. Ils clament tout d'abord leur innocence et sont sur le point d'être relâchés lorsque la Gestapo découvre chez eux des preuves à charge, notamment une quantité suspecte de timbres. À partir de ce moment, ni Hans ni Sophie n'essaient plus de nier leurs actions. Ils vont même jusqu'à affirmer haut et fort leurs convictions et leur rejet du national-socialisme.

Au moment de l'arrestation des deux étudiants, la Gestapo avait trouvé sur Hans un brouillon de tract écrit de la main de Christoph Probst, qui est arrêté le 19 février à Innsbruck.

Le 22 février 1943, Hans, Sophie et Christoph comparaissent devant le Tribunal du peuple (*Volksgeschichtshof*)²⁸, présidé par Roland Freisler²⁹. Celui-ci, connu pour son fanatisme et son agressivité, a été dépêché tout spécialement de Berlin pour juger cette affaire. Accusés de « préméditation de crime de haute trahison » (« Vorbereitung zum Hochverrat »), de « complicité avec l'ennemi » (« Feindbegünstigung ») et de

²⁷ MOLL Christiane, *op. cit.*, pp. 173-174

²⁸ Créé en avril 1934, le Tribunal du peuple était devenu pendant la guerre une véritable machine à exterminer les opposants politiques. Pour la seule année 1943, il prononça 1662 condamnations à mort.

²⁹ Né en 1893, Roland Freisler devient le président du Tribunal du peuple en août 1942. Se considérant comme un « soldat politique » au service de Hitler, il prononce de nombreuses condamnations à mort. Il meurt le 3 février 1945, lors d'une attaque aérienne sur Berlin.

« démoralisation de l'armée » (« Wehrkraftzersetzung »)³⁰, les trois étudiants sont condamnés à mort. Ils sont amenés à la prison de Stadelheim, où ils sont guillotinés le jour même. Ils sont enterrés au cimetière de Perlach le 24 février, sous la haute surveillance de la Gestapo.

La rapidité avec laquelle l'affaire a été traitée est surprenante. C'est, à notre avis, le signe que le régime considérait la Rose blanche comme potentiellement dangereuse. Le procureur général du Reich aurait déclaré qu'il s'agissait là du « pire des cas de haute trahison propagandiste que le Reich ait connus pendant la guerre³¹ ». En réalité, la Gestapo avait mené dès l'apparition du premier tract des investigations pour découvrir l'identité des auteurs. Elle avait réussi à déterminer que ceux-ci devaient être basés à Munich et provenir de cercles intellectuels, probablement du milieu universitaire. La menace planait donc sur la Rose blanche depuis un certain temps.

Les autres membres de la Rose blanche subissent eux aussi la répression du régime. Willi Graf est arrêté le 18 février 1943 déjà. Alexander Schmorell, en apprenant l'arrestation de ses amis, tente de gagner la Suisse, mais après plusieurs jours d'errements, il tombe dans les mains de la Gestapo le 24 février. Le 27 février, c'est au tour du professeur Huber d'être arrêté. Leur procès s'ouvre le 19 avril. Sur le banc des accusés se trouvent d'autres membres de la Rose blanche, dont Traute Lafrenz et Falk Harnack. Willi Graf, Alexander Schmorell et Kurt Huber sont condamnés à mort ; les autres accusés doivent purger des peines de privation de liberté qui vont de six mois à dix ans. Falk Harnack, étonnement, est acquitté. Le 13 juillet 1943, Alexander Schmorell et Kurt Huber sont décapités à la prison de Stadelheim. Quant à Willi Graf, il sera exécuté le 12 octobre 1943 seulement.

1.2.5 « ... und ihr Geist lebt trotzdem weiter »

La mort des six membres principaux de la Rose blanche ne signifie toutefois pas la fin définitive du mouvement. Un étudiant en chimie, Hans Konrad Leipelt, qui n'avait à l'origine aucun lien avec Hans Scholl et ses amis, décide de reprendre le flambeau. Avec son amie Marie-Luise Jahn, il reproduit et apporte à Hambourg le dernier tract, auquel il ajoute une phrase : « ... und ihr Geist lebt trotzdem weiter » (« ... et malgré tout, son esprit

³⁰ Décision rendue contre Hans et Sophie Scholl et Christoph Probst, reproduite dans SCHOLL Inge, *Die Weiße Rose*, 2006, p. 105

³¹ Cité dans MOLL Christiane, *op. cit.*, p. 164

est toujours vivant »). En outre, il organise une collecte de fonds en faveur de la veuve du professeur Huber. Malheureusement, il est dénoncé et condamné à mort en octobre 1943. Il sera exécuté le 29 janvier 1944.

En automne 1943, une vague d'arrestations s'abat sur le cercle d'étudiants de Hambourg, considéré par la Gestapo comme une branche du groupe de Hans Scholl. En réalité, même s'il avait des liens avec la cellule de Munich grâce à Traute Lafrenz et qu'il s'inspirait des actions de la Rose blanche, il formait une entité indépendante.

En mars 1943, le comte Helmuth James von Moltke, fondateur d'un groupe de résistance appelé le cercle de Kreisau, réussit à apporter le dernier tract de la Rose blanche et un rapport sur les événements de Munich en Norvège, où il traduit le compte-rendu en anglais avec l'aide de Mgr Eivind Beggrav. Puis il le fait parvenir en Angleterre dans l'espoir que les Alliés reconnaissent l'existence d'une résistance allemande. Si les Anglais ne se laissent pas émouvoir par le tract, ils l'utiliseront en été 1943 comme instrument de propagande : les avions de la Royal Air Force lâcheront des milliers d'exemplaires du tract au-dessus de l'Allemagne. Le texte original est complété par une courte introduction de nature propagandiste³².

1.2.6 Échos et résonances en Allemagne et à l'étranger

Le régime, loin de tenir secrète l'exécution des jeunes résistants, fait afficher des avis publics annonçant leur mort. Les journaux relayent l'information et, bien évidemment, reprend le point de vue des autorités, c'est-à-dire qu'ils présentent la sentence comme le juste châtiment infligé à des traîtres.

Avant de mourir, Sophie Scholl aurait affirmé à ses parents que leur action allait « faire des vagues³³ ». Si cela n'est pas vraiment le cas (du moins, pas autant que la jeune fille ne l'espérait), le destin de la Rose blanche semble attirer l'attention de plusieurs personnes, dont des résistants. Ainsi, Ulrich von Hassel, qui participera à la préparation du coup d'État du 20 juillet 1944, évoque dans son journal la lutte des jeunes étudiants munichois³⁴. Un tract du Comité national «Freies Deutschland», une organisation d'émigrés et de prisonniers allemands opposés au régime, rend hommage à la Rose blanche. Toutefois, la réalité y est passablement déformée et vise manifestement à élever

³² Le lecteur curieux trouvera cette introduction reproduite en annexe.

³³ SCHOLL Inge, *op. cit.*, p. 64

³⁴ JENS Inge (éd.), *op. cit.*, p. 16

les jeunes résistants au rang de martyrs. Le 27 juin 1943, Thomas Mann honore la mémoire de Hans Scholl et de ses amis dans son émission « Deutsche Hörer ! » sur la BBC.

Aux Etats-Unis, la Rose blanche semble bénéficier d'une assez bonne vitrine publique. Le *New York Times* publie deux articles sur le groupe munichois, le premier le 18 avril 1943, le deuxième le 2 août. De plus, le Hunter-College de New York organise une grande cérémonie pour rendre hommage aux six membres principaux de la Rose blanche. Eleanor Roosevelt, l'épouse du président américain, est présente.

Quant à la France, nous ne savons pas exactement quelles étaient les informations connues de la population. L'occupation allemande empêchait toute manifestation publique. Toutefois, le fait que, d'après Thomas Mann dans son allocution radiophonique, certains journaux suisses et suédois aient écrit sur les événements de Munich et que ceux-ci étaient connus même aux Etats-Unis nous incite à penser que les Français, du moins ceux qui avaient accès à des sources clandestines, devaient avoir quelques éléments d'information.

Après la guerre, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, la résistance allemande et *a fortiori* la Rose blanche restent un sujet mal connu. Toutefois, la situation commence à changer petit à petit. Ainsi, en 2003, le gouvernement français réalise une plaquette sur la Rose blanche dans le cadre de la collection « mémoire et citoyenneté ». En la diffusant gratuitement à 20 000 exemplaires, il souhaite ainsi sensibiliser le public français à cet aspect de l'histoire³⁵.

1.3 Idéologie de la Rose blanche

Avant toute chose, il faut bien garder à l'esprit que la Rose blanche est un groupe formé d'individus ; chacun de ses membres a une histoire propre et donc une relation propre avec le régime. Ainsi, Willi Graf a, dès le début, rejeté le national-socialisme en raison de ses croyances religieuses, tandis que Hans et Sophie Scholl ont tout d'abord été enthousiasmés par Hitler avant de se rendre compte du caractère criminel du régime. Les informations qui vont être données ci-dessous doivent s'appliquer à la Rose blanche en tant que groupe et doivent permettre de mieux comprendre le système idéologique qui sous-tend les tracts.

³⁵ <http://archives.diplomatie.gouv.fr/europe/pdf/resistance.pdf>. Consulté le 11 mai 2010

1.3.1 Religion

L'une des caractéristiques de la Rose blanche est son inspiration chrétienne très marquée. Si les membres ne sont pas tous de la même confession³⁶, ils sont tous croyants. Le christianisme forme la base de leur échelle de valeurs, au travers de laquelle est jaugé le régime. Ainsi, c'est au nom de ces valeurs chrétiennes qu'ils condamnent, par exemple, l'euthanasie des malades mentaux. Selon le fils de Christoph Probst, Michael, c'est en raison de ses convictions religieuses que son père a décidé de s'opposer au régime³⁷.

Leur spiritualité ne prône pas une religion conservatrice. Les jeunes gens cherchent à adapter la pensée chrétienne au monde moderne et à l'appliquer à toutes les facettes de la culture : littérature, art, musique... De telles idées reflètent la très grande influence qu'a sur le groupe Carl Muth, un intellectuel catholique que Hans Scholl connaît personnellement. Parmi les autres sources d'inspiration des jeunes résistants, on peut citer également le philosophe Theodor Haecker et Kurt Huber lui-même, qui donne à l'Université un cours sur la théodicée selon Leibniz.

1.3.2 Art, littérature et musique

La culture en général revêt une importance particulière pour les membres de la Rose blanche. Ainsi, Hans affirme à Sophie dans une lettre datée du 14 mai 1941 que « [l']art nous est aussi indispensable que le pain quotidien³⁸ ».

La lecture occupe une place importante dans la vie des étudiants. En plus des grands auteurs allemands comme Goethe ou Schiller, les membres de la Rose blanche se penchent sur les œuvres d'écrivains français issus en particulier du mouvement de la renaissance littéraire catholique (Bernanos, Bloy, Maritain...) et des grands noms de la littérature russe (Tolstoï, Gogol, Dostoïevski). Hans et Sophie Scholl sont initiés aux auteurs chrétiens, tels que saint Augustin, grâce à un ami d'enfance, Olt Aicher.

Le contrôle qu'exerce l'État sur la vie artistique allemande est très mal vécu par les membres de la Rose blanche. Ceux-ci sont indignés de se voir interdire Thomas Mann, Stefan Zweig ou Heinrich Heine, des écrivains qu'ils apprécient énormément. De même,

³⁶ Hans et Sophie Scholl étaient protestants ; Willi Graf et Kurt Huber, catholiques ; Alexander Schmorell, russe-orthodoxe. Quant à Christoph Probst, il était sans confession, mais se convertit au catholicisme juste avant son exécution.

³⁷ STEFFAHN Harald, *Die Weiße Rose*, 2007, p. 59

³⁸ JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, 2008, p. 100

ils rejettent l'art officiel et lui préfèrent l'art dit « dégénéré » (« entartete Kunst ») : Franz Marc ou Paul Klee comptent parmi les peintres favoris de Hans Scholl.

Révolte, donc, contre le formatage de la culture, mais également contre le formatage de la société. Ainsi, si Hans Scholl quitte les Jeunesses hitlériennes, c'est en partie parce qu'il se rend compte qu'elles ne sont pas basées sur la solidarité entre personnes mais sur l'effacement de toute personnalité³⁹. Il écrit le 28 juin 1936 à ses parents : « Les masses. Je déteste de plus en plus ce concept⁴⁰ ». Parallèlement, la Rose blanche condamne le sentiment de méfiance qui prévaut au sein de la société. Devant le Tribunal du peuple, Kurt Huber déclarera que son but était à la fois le retour à l'État de droit et aux valeurs morales, mais aussi à la confiance mutuelle entre les hommes⁴¹.

La Rose blanche réclamait donc la liberté dans tous les domaines : liberté intellectuelle, liberté artistique, liberté politique, liberté religieuse, liberté individuelle et liberté d'expression.

1.3.3 Guerre et patriotisme

Après l'expérience du front de l'Est, il est évident pour les membres de la Rose blanche que la guerre doit immédiatement cesser afin que l'Europe ne soit pas complètement anéantie. Ils condamnent la guerre non seulement parce qu'elle suppose une destruction physique, mais aussi (et surtout) parce qu'elle signifie un effondrement spirituel. En octobre 1942, Sophie écrit à un ami :

*Jamais de la vie je ne croirai qu'un homme puisse juger bon qu'un pays faible soit agressé par une puissance armée. [...] La suprématie de la force brute suppose toujours la ruine ou du moins l'éclipse de l'esprit.*⁴²

Pour la Rose blanche, le concept de nation ne peut justifier une guerre. Il répond trop à une logique sentimentaliste.

*Aussi, je pense qu'il n'est pas bien qu'un Allemand ou un Français, ou n'importe qui, défende sa nation envers et contre tout, pour la seule raison que c'est sa nation. Les émotions égarent souvent.*⁴³

³⁹ SCHOLL Inge, *Die Weiße Rose*, 2006, pp. 15-16

⁴⁰ JENS Inge (éd.), *op. cit.*, p. 46

⁴¹ Notes du professeur Huber reproduites dans : SCHOLL Inge, *op. cit.*, p. 65

⁴² JENS Inge (éd.), *op. cit.*, p. 329. Coupure par nos soins

⁴³ Lettre de Sophie à un ami datée du 23 septembre 1940, *ibid.*, p. 246

Or, « [...] la justice doit toujours primer sur tous les autres liens, souvent sentimentaux⁴⁴ ». La guerre que mène Hitler, fondée sur des arguments nationalistes, est donc condamnable.

Cela ne veut pas dire que les membres de la Rose blanche n'aiment pas l'Allemagne. Au contraire, c'est bien parce qu'ils sont attachés à leur pays qu'ils font de la résistance. Toutefois, leur amour n'est pas lié à des considérations strictement politiques. Il est plutôt à considérer en rapport avec la culture, l'histoire, le territoire en tant qu'espace de vie (et non en tant qu'espace vital !). Aussi, nous pouvons à notre sens appliquer à la Rose blanche la notion de patriotisme (non politique), opposée à celle de nationalisme (politique), lequel est prôné par le régime.

1.3.4 Politique

C'est surtout à partir de l'automne 1942 que la Rose blanche précise les contours d'une conception politique. Fondamentalement, elle rejette toute forme d'État totalitaire, qui mène inexorablement à la suppression des libertés individuelles. Le 9 février 1943, elle tint une réunion au cours de laquelle fut discutée l'organisation générale d'une Allemagne post-hitlérienne. Selon Falk Harnack⁴⁵, qui était présent, il en ressortit que tous les membres de la Rose blanche étaient favorables à un État centralisé, à l'exception de Kurt Huber, qui prônait un système fédéral sur le modèle de la Suisse. De plus, ils imaginaient une vie politique animée principalement par trois partis : un marxiste, un libéral et un chrétien. D'un point de vue économique, ils optaient pour une économie planifiée, bien que Hans Scholl ne la considérât pas comme une bonne solution pour l'agriculture (mais l'acceptât pour les autres domaines) et que Kurt Huber eût préféré un système libéral inspiré du modèle anglo-saxon. Les affaires étrangères représentaient une autre fracture entre la jeune génération et l'ancienne : alors que Kurt Huber rejetait toute amitié avec l'Union soviétique, les membres plus jeunes du groupe, en particulier Hans Scholl et Alexander Schmorell, souhaitaient un rapprochement avec l'Est.

Un autre aspect intéressant du schéma idéologique de la Rose blanche est la conception élitiste du rôle de l'intellectuel. Pour les jeunes résistants, l'arrivée de Hitler n'est pas tant un échec de la part de la population allemande dans son ensemble qu'un échec de la part des intellectuels. Ceux-ci ont le devoir moral de guider le peuple. Cela ne

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Témoignage reproduit dans : SCHOLL Inge, *op. cit.*, pp. 147-163

signifie toutefois pas que l'intelligentsia vit au-dessus de la société : elle doit toujours être étroitement liée au peuple afin de le servir au mieux et de ne pas mener une politique qui ne prendrait en compte que ses propres intérêts.

Deuxième partie : les tracts

2.1 Présentation générale des tracts

L'idée de faire de la résistance par la rédaction et la distribution de tracts n'est pas une spécificité de la Rose blanche : de nombreux groupes ont eu recours à cette forme de lutte. Il semblerait que les étudiants munichois aient été inspirés par les homélies de l'évêque de Munster, Clemens August von Galen. Ces sermons, qui dénonçaient les crimes perpétrés par le régime national-socialiste et en particulier l'euthanasie des malades mentaux, avaient été reproduits et distribués dans toute l'Allemagne.

Les tracts étaient rédigés sur des feuilles A4 recto-verso (sauf pour le sixième tract, qui n'occupe qu'une seule page). Ils étaient tapés à la machine à écrire, puis dupliqués à l'aide d'une machine à ronéotyper⁴⁶. La rédaction et la reproduction des textes se faisaient dans l'atelier de l'architecte Manfred Eickemeyer à Munich. Si les idées qui servirent de toile de fond aux tracts étaient issues des discussions générales entre les différents membres de la Rose blanche, ce sont Hans Scholl et Alexander Schmorell qui s'occupèrent de la rédaction proprement dite. Leur méthode consistait à écrire un brouillon chacun de leur côté, puis à comparer le fruit de leur travail. C'est cette confrontation qui donnait naissance au texte final. Pour les cinquième et sixième tracts, Kurt Huber participa également à la rédaction. Dès le début, il était prévu de distribuer plusieurs tracts, comme l'indique l'en-tête des premiers d'entre eux : le recours à un pluriel et non à un singulier (« Flugblätter » et non « Flugblatt ») annonce une suite de textes.

Les tracts étaient distribués de deux manières différentes. La première méthode consistait à les envoyer par la poste. Cela obligeait la Rose blanche à se procurer un nombre important d'enveloppes et de timbres, ce qui pouvait attirer les soupçons. Cependant, elle pouvait de cette manière cibler plus précisément les destinataires. À la fin du quatrième tract, elle affirmait avoir puisé les adresses des destinataires au hasard dans un annuaire (« Die Adressen sind willkürlich Adreßbüchern entnommen »), ce qui n'était pas tout à fait vrai. En effet, elle envoyait ses tracts principalement à des intellectuels qu'elle pensait opposés au régime. La deuxième méthode consistait à déposer les tracts dans les espaces publics (gares, cabines téléphoniques, voitures en stationnement). Elle

⁴⁶ Le lecteur trouvera en annexe un fac-similé des tracts.

permettait une diffusion plus rapide des textes, mais nécessitait des opérations risquées de distribution (grande probabilité d'être vu et arrêté) et excluait un ciblage précis des destinataires (ou du moins le rendait plus difficile).

On peut constater une coupure très nette entre les quatre premiers tracts et les deux derniers. Elle correspond à la charnière qu'a représentée l'expérience du front de l'Est à l'automne 1942 ; la radicalisation au sein de la Rose blanche se reflète dans les tracts. Ce virage a une influence tant sur le ton général que sur les destinataires visés⁴⁷. C'est pourquoi il nous semble pertinent de faire une distinction entre le groupe des quatre premiers tracts, le cinquième texte et le sixième, et de les décrire séparément.

2.1.1 Les quatre premiers tracts

Les quatre premiers tracts ont été rédigés exclusivement par Hans Scholl et Alexander Schmorell. Distribués entre le 27 juin et le 12 juillet 1942, ils s'adressaient avant tout aux intellectuels allemands, bien qu'ils aient été diffusés également dans les milieux des restaurateurs et des épiciers. Ce choix des destinataires est tout à fait cohérent par rapport à la responsabilité sociale et morale que la Rose blanche attribue aux intellectuels (cf. la présentation de l'idéologie du groupe dans le chapitre précédent) : ils doivent jouer le rôle de guides du peuple allemand. Le ton adopté est très philosophique et dénote un haut niveau intellectuel. Tirés à une centaine d'exemplaires chacun⁴⁸, les tracts étaient distribués à Munich et dans ses environs. Ils se terminent tous par une prière adressée au lecteur, celle de reproduire le texte et de le faire passer. Cette demande s'explique par les difficultés matérielles auxquelles était confrontée la Rose blanche (difficultés pour trouver du papier, des enveloppes, etc.).

Le premier tract souligne la suprématie de l'individu sur la masse et évoque l'existence d'une culture occidentale chrétienne. Il exhorte le lecteur à sortir de sa torpeur et à exercer une résistance passive (« Leistet passiven Widerstand ») contre le fascisme ou tout État totalitaire.

Le deuxième tract s'ouvre sur l'affirmation que le national-socialisme est basé sur des mensonges et qu'il n'a rien d'intellectuel. Le régime est comparé à une maladie qui ronge la société allemande. Le texte enchaîne avec l'évocation des camps de concentration et du

⁴⁷ La réalisation stylistique de ce tournant sera traitée dans le chapitre « Caractéristiques des tracts ».

⁴⁸ JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, 2008, pp. 12-13

génocide dont les Juifs sont l'objet. Un chiffre est avancé pour le nombre de victimes juives en Pologne. La population allemande, complice de ces atrocités, est appelée à renverser le régime.

Le troisième tract présente tout d'abord ce que devrait être l'essence d'un État (« [...] dessen Grund die Gerechtigkeit und dessen höchstes Gesetz das Wohl Aller sein soll »). Il enchaîne avec un appel à la résistance passive. Cette fois-ci, la Rose blanche présente les différentes formes que peut prendre la lutte contre le régime. Elle exhorte le lecteur à avoir recours au sabotage non seulement dans l'industrie de guerre mais aussi dans tous les domaines de la société (manifestations culturelles, vie académique, œuvres de charité). Le sabotage ne doit pas être compris ici comme une action armée : il s'agit toujours d'une résistance passive.

Le quatrième tract, après un bref exposé de la situation militaire, présente la guerre comme relevant d'un enjeu métaphysique : il n'est plus question d'une lutte entre un peuple et son gouvernement, mais entre le christianisme et les forces démoniaques, incarnées par Hitler. Le lecteur est appelé à combattre le mal (« Wir *müssen* das Böse dort angreifen, wo es am mächtigsten ist, und es ist am mächtigsten in der Macht Hitlers »). La Rose blanche explique qu'elle cherche avant tout un renouveau de l'esprit allemand et affirme sa volonté de punir comme il se doit les membres du parti national-socialiste.

2.1.2 Le cinquième tract

Le cinquième tract a été rédigé en janvier 1943 par Hans Scholl et Alexander Schmorell, et retravaillé par Kurt Huber. Il reflète très nettement la nouvelle orientation du groupe. Le ton très philosophique des premiers tracts est abandonné au profit d'accents plus politiques. En outre, le public cible n'est plus le même : l'interpellation « Appel à tous les Allemands » (« Aufruf an alle Deutsche ! ») montre que les destinataires ne sont plus limités aux intellectuels. De même, la distribution et le tirage sont influencés par la volonté de la Rose blanche d'élargir son action : entre 6 000 et 9 000⁴⁹ exemplaires du tract sont imprimés et distribués dans plusieurs villes du Sud-Ouest de l'Allemagne (Stuttgart, Francfort-sur-le-Main...) et en Autriche (Salzbourg, Linz, Vienne). Le fait de disperser les tracts dans plusieurs villes visait à donner l'impression d'un large mouvement de

⁴⁹ MOLL Christiane, « Des jeunes qui résistèrent au national-socialisme : la Rose blanche » in : LEVISSE-TOUZÉ Christine, MARTENS Stefan, *Des Allemands contre le nazisme : opposition et résistances. 1933-1945*, 1997, p. 171

résistance, ce que confirme l'en-tête du texte : l'ancien « Tracts de la Rose blanche » laisse place à un « Tracts du mouvement de résistance en Allemagne » (« Flugblätter der Widerstandsbewegung in Deutschland »).

En ce concerne le contenu, le cinquième tract affirme tout d'abord que l'Allemagne ne peut pas gagner la guerre et exhorte le lecteur à se détacher le plus rapidement possible de tout ce qui a un lien avec le national-socialisme. Il dessine ensuite les contours d'une Allemagne future : excluant tout État totalitaire, la Rose blanche voit l'avenir du pays dans le fédéralisme. On peut constater ici une évolution par rapport au troisième tract, dans lequel le totalitarisme était certes rejeté mais où aucun autre système politique n'était proposé (troisième tract : « Wir wollen hier nicht urteilen über die verschiedenen möglichen Staatsformen, die Demokratie, die konstitutionnelle Monarchie, das Königtum usw. »). Quant au modèle économique, la Rose blanche prône un « socialisme raisonnable » (« einen vernünftigen Sozialismus »). Le tract se clôt sur l'énumération des différentes valeurs qui doivent former la base de la nouvelle Europe : liberté d'expression, liberté de croyance et protection du citoyen contre l'arbitraire des États dictatoriaux criminels (« Freiheit der Rede, Freiheit des Bekenntnisses, Schutz des einzelnen Bürgers vor der Willkür verbrecherischer Gewaltstaaten »).

2.1.3 Le sixième tract

Le sixième tract a été rédigé en février 1943 par Kurt Huber et retravaillé par Hans Scholl et Alexander Schmorell. Il a été largement motivé par la défaite de Stalingrad, annoncée officiellement par les médias le 3 février 1943. Tiré entre 2 000 et 3 000⁵⁰ exemplaires, il s'adressait au groupe restreint des étudiants, car la Rose blanche considérait le milieu universitaire comme un milieu contestataire. Cette impression était fondée sur des événements qui s'étaient produits récemment : le 13 janvier 1943, le gauleiter⁵¹ Paul Giesler tint devant la communauté universitaire un discours au *Deutsches Museum*, dans lequel il reprochait aux étudiantes de ne pas accomplir leur devoir social, c'est-à-dire d'étudier au lieu « [d']offrir un enfant au Führer » (« dem Führer ein Kind schenken »)⁵². Ces propos suscitèrent un tollé tant de la part des filles que des garçons, et l'affaire dégénéra en affrontements entre les étudiants et les forces de police. Cet incident est évoqué dans le dernier tract.

⁵⁰ GARCÍA PELEGRÍN José María, *La Rose Blanche*, 2009, p. 103

⁵¹ Dans la hiérarchie national-socialiste, un gauleiter était un chef de district.

⁵² STEFFAHN Harald, *Die Weiße Rose*, 2007, p. 100

Ce sixième texte fut la cause de tensions entre Kurt Huber d'une part et Hans Scholl et Alexander Schmorell d'autre part. Le conflit portait sur une phrase qu'avait écrite Kurt Huber : « Stellt euch weiterhin alle restlos in den Dienst unserer herrlichen Wehrmacht » (« mettez-vous entièrement au service de notre glorieuse armée »)⁵³. Hans et Alexander ne pouvaient accepter une telle phrase, eux qui avaient été témoins des atrocités perpétrées par l'armée allemande au front de l'Est. En fin de compte, la phrase ne figurera pas dans la version finale. Cet exemple montre bien à quel point chaque phrase des tracts était réfléchie et pouvait mener à des tensions au sein du groupe.

Le sixième tract s'ouvre sur une évocation de la bataille de Stalingrad et refuse tout autre sacrifice inutile au régime. Il condamne ensuite l'uniformisation de la jeunesse par les différentes organisations existantes, comme les Jeunesses hitlériennes. Après avoir fait référence à l'incident du 13 janvier, il appelle à la lutte contre le parti national-socialiste. Enfin, il exige une réappropriation des concepts de liberté et d'honneur, malmenés par Hitler.

2.2 Les tracts dans le livre d'Inge Scholl

En 1952, Inge Scholl, la sœur cadette de Hans et Sophie, publie un livre intitulé *Die Weiße Rose* dans lequel elle rend hommage aux membres de la Rose blanche. Selon ses propres affirmations, elle aurait écrit cet ouvrage pour répondre aux questions que se posent ses contemporains et, surtout, pour guider les jeunes Allemands qui ont grandi sous le régime national-socialiste et se retrouvent sans repères après la guerre :

*[...] ich schrieb sie [die Geschichte der Weißen Rose] auf für die Jugendlichen, die mit der Hitlerjugend aufgewachsen waren und denen das schreckliche Nichts jetzt die Augen geöffnet hatte – die nun nach der Wahrheit suchten, nach dem Anderen in ihrem eigenen Volk.*⁵⁴

Évidemment, on serait en droit de se montrer quelque peu sceptique face à ce livre, compte tenu du fait que sept années seulement se sont écoulées entre la fin de la guerre et sa publication. Comment est-il possible d'écrire sur un tel sujet alors que le recul nécessaire à une analyse historique fait défaut ? Inge Scholl est tout à fait consciente de ce problème. C'est pour cette raison qu'elle « s'est limitée à présenter l'histoire de [son] frère,

⁵³ *Ibid.*, p. 102

⁵⁴ SCHOLL Inge, *Die Weiße Rose*, 2006, p. 96

de [sa] sœur et de leurs amis en gardant une proximité immédiate⁵⁵ ». De plus, elle souligne le fait qu'à l'époque, l'enjeu n'était pas de déterminer l'importance historique de la résistance allemande, mais de montrer qu'il y en avait eu une. Ainsi, *Die Weiße Rose* ne se veut pas un compte-rendu historique, mais plutôt un récit des activités d'un groupe de résistants. Il s'agit d'un témoignage, voire d'une version romancée⁵⁶ des faits, qui comporte une part de subjectivité. Toutefois, cela ne veut pas dire non plus qu'Inge Scholl a inventé le récit de toutes pièces : elle a fait un travail important de collecte d'informations, notamment en recueillant des témoignages (entre autres, ceux des compagnons de cellule de Hans et Sophie Scholl).

Les informations ne pouvaient être que fragmentaires en 1952. Après cette année-là, Inge Scholl continua de rassembler différents documents et témoignages ayant trait à la Rose blanche. Ainsi, plusieurs éditions augmentées ont paru depuis la publication de la première version, au point que l'ouvrage vendu de nos jours sur le marché offre pratiquement deux fois plus d'informations que celui de 1952. Parmi les ajouts, on peut citer : un chapitre sur les buts de la Rose blanche, la reproduction des décisions judiciaires rendues à l'encontre des membres principaux du groupe, des témoignages supplémentaires et des documents relatifs aux réactions suscitées par l'exécution des résistants. En outre, certains éléments du récit ont été modifiés en fonction des nouvelles informations recueillies par Inge Scholl. Ainsi, certains personnages qui restaient anonymes dans l'édition de 1952 ont pu être entre-temps identifiés.

Intéressons-nous maintenant à la place qu'occupent les tracts dans le livre d'Inge Scholl. À l'exception du premier texte, dont des fragments sont cités dans le récit, les tracts sont uniquement reproduits en entier à la suite de la partie narrative, pratiquement comme des annexes. Il faut noter que, dans les versions récentes du livre (c'est-à-dire dans les éditions augmentées), les tracts sont compris dans la partie intitulée « Die Weiße Rose »

⁵⁵ *Ibid.* Traduction personnelle.

⁵⁶ Nous pensons à certains passages du livre qui sont en contradiction avec d'autres témoignages ou d'autres données. De toute évidence, certaines scènes ne correspondent pas totalement à la réalité mais ont été romancées, non pas pour le seul plaisir de romancer, mais pour mettre certains éléments en exergue (la scène où Sophie attend le retour de ses amis la nuit de « l'opération tags » est à ce titre parlant).

alors que les décisions de justice ou les témoignages forment chacun une partie bien distincte⁵⁷.

Il est important de faire remarquer que les tracts reproduits dans le livre d'Inge Scholl ne sont pas tout à fait identiques aux originaux. On peut dégager plusieurs sortes de modification.

Premièrement, certaines fautes d'orthographe ont été corrigées : « Erwrb » (troisième tract) est par exemple rétabli en « Erwerb ». Nous pouvons également mettre dans cette catégorie les mots qui, dans l'original, veulent bien dire quelque chose mais dont il est plus logique de penser qu'ils sont mal orthographiés. Ainsi, dans le premier tract, il semble plus pertinent d'après le contexte de lire « wider die Geißel der Menschheit » (« contre le fléau de l'humanité ») que « wider die Geisel der Menschheit » (« contre l'otage de l'humanité »). De la même manière, dans le quatrième tract, l'expression « wir weisen eindrucklich darauf hin » (« nous indiquons de façon impressionnante que ») est remplacée par « wir weisen ausdrücklich darauf hin » (« nous indiquons expressément que »).

Deuxièmement, certains mots ont été changés. Par exemple, dans le dernier tract, « Schuljungen » est devenu « Schulbuben ». Nous ne pouvons que nous étonner de ce changement. Certaines transformations introduisent des erreurs dans le texte. Ainsi, dans le quatrième tract, une citation de la Bible est modifiée. Là où le tract original dit « [...] und die ihnen Unrecht taten, waren **zu** mächtig, daß sie keinen Tröster haben konnten. » (mise en gras personnelle), la version d'Inge Scholl donne « die ihnen Unrecht taten, waren **so** mächtig, daß sie keinen Tröster haben konnten. ». Ce changement est d'autant plus surprenant qu'une consultation de la traduction de la Bible par Luther nous apprend que c'est bien la première version qui est correcte⁵⁸. Il peut toutefois être expliqué par un mécanisme d'interférence avec la construction « so... dass », très fréquente en allemand. Concernant le vocabulaire, on peut encore faire remarquer que l'abréviation « nat.soz. » utilisée dans le troisième tract a été développée en « nationalsozialistischen ». À notre avis, la Rose blanche n'a eu recours à l'abréviation que parce qu'elle était soumise à une contrainte de place.

⁵⁷ Le livre est structuré en quatre parties : « Die Weiße Rose », qui comprend le récit, les tracts et le chapitre sur les buts du groupe, « Urteile des Volksgerichtshofs » (décisions judiciaires), « Augenzeugenberichte » (témoignages) et « Reaktionen und Stimmen » (réactions et opinions).

⁵⁸ *Die Heilige Schrift*, Prediger 4, 1-2, 1967 (d'après la traduction de Martin Luther, version établie en 1914)

Troisièmement, la ponctuation a subi plusieurs modifications. Ce sont surtout les virgules qui sont ici concernées, même si certains points d'exclamation sont devenus des points (par exemple, dans le troisième tract, « Verbergt nicht Eure Feigheit unter dem Mantel der Klugheit. »). Ces changements, du moins en ce qui concerne les virgules, semblent dictés par le désir de faciliter la lecture. Un autre élément de la ponctuation qui est largement modifié est le découpage en paragraphes. Ce type de changement intervient dans quatre tracts. Dans le premier tract, la version d'Inge Scholl fusionne trois paragraphes en un seul (les tracts originaux marquent un paragraphe entre « [...] ja dann verdienen sie den Untergang » et « Goethe spricht von den Deutschen [...] » ainsi qu'entre « [...] wird noch zu reden sein » et « Wenn jeder wartet [...] »), ce qui ne facilite pas la lecture d'un début de texte déjà très alambiqué. Dans le quatrième tract, la Rose blanche avait à l'origine introduit un retour de paragraphe entre « [...] am heißen Ofen verbrennen » et « In den vergangenen Wochen [...] ». Dans le cinquième tract, la version d'Inge Scholl supprime le retour de paragraphe entre « Entscheidet euch, *ehe es zu spät ist !* » et « Glaubst nicht [...] ». Dans le sixième et dernier tract, le texte original marque un paragraphe entre « [...] ein neues geistiges Europa aufrichtet. » et « Studenten ! » ainsi qu'entre « [...] aus der Macht des Geistes. » et « Beresina und Stalingrad [...] » alors que dans *Die Weiße Rose*, ces phrases sont englobées dans le même paragraphe. À nos yeux, ces modifications sont difficilement compréhensibles.

Quatrièmement, Inge Scholl met en italique certains éléments du texte, alors que ce type de mise en évidence n'est jamais utilisé dans les tracts originaux. Si la décision de mettre en italique certains éléments nous a dans un premier temps étonnée, nous avons découvert que ce choix se fondait en réalité sur un autre type de mise en évidence qui existe bel et bien dans les originaux, quoique différent et dans un certain sens moins frappant. En effet, les éléments mis en italique dans le livre correspondent, dans les originaux, aux mots dont l'espacement des lettres est plus important par rapport au reste du texte. Ce phénomène est peut-être le plus visible dans la série de « Sabotage » à la fin du troisième tract. Deux seuls éléments ne suivent pas cette logique : le « dreihunderttausend » du deuxième tract et le « unbedingt » du troisième tract, qui sont soulignés dans les originaux⁵⁹.

⁵⁹ Il est vrai que certains éléments soulignés dans le quatrième tract n'ont pas été mis en italique par Inge Scholl. Pourquoi ? Qu'ont-ils de différent du « dreihunderttausend » et du « unbedingt » ? Ces éléments ont-ils été considérés comme trop longs ? Mystère !

La cinquième et dernière sorte de modification concerne très précisément la citation du *Réveil d'Épiménide* de Goethe dans le premier tract. En effet, le texte original reproduit le passage de la pièce de théâtre comme suit : « [...] (Mit Ueberzeugung laut :)/Freiheit/(gemässigter)/ Freiheit !/(von allen Seiten und Enden Echo)/Freiheit ! ». La version qu'on trouve dans le livre d'Inge Scholl supprime toutes les indications scéniques pour ne laisser que : « Freiheit ! Freiheit ! » (escamotant au passage le troisième « Freiheit ! »). Pourquoi cette simplification ? Les parenthèses étaient-elles considérées comme un obstacle à la lecture ? A-t-on estimé qu'il valait mieux se concentrer sur le message en tant que tel ? Nous trouvons cette suppression hasardeuse dans le sens où le lecteur pourrait interpréter ces parenthèses comme la volonté de la Rose blanche de voir son message (qui, à l'origine, ne provient que d'une seule source) se répandre et trouver un écho (justement !) dans la population. Nous procédons là peut-être à de la surinterprétation, nous en convenons. Mais si cette interprétation est *possible* (et elle est possible, puisque nous venons de la formuler), pourquoi ne pas laisser cette porte ouverte ? Voulait-on précisément éviter ce genre d'interprétation ? Présenté de la sorte, le texte proposé par Inge Scholl dans son livre modifie l'horizon des interprétations possibles par rapport aux tracts originaux.

Ainsi, la version des tracts incluse dans le livre n'est pas identique à celle des originaux. Certaines modifications opérées nous semblent pertinentes (corrections orthographiques), d'autres plus contestables (le cas de la citation de Goethe). En relevant les quelques éléments présentés ci-dessus, nous avons eu l'impression de nous pencher en quelque sorte sur une traduction intralinguistique : une offre d'informations a été reproduite, mais lors du transfert, certains choix ont visiblement été faits (la mise en italique ou la modification de la citation de Goethe peuvent difficilement passer pour de l'inattention ou du hasard), ce qui entraîne que les tracts proposés par Inge Scholl ne sont pas tout à fait les mêmes que ceux que les Allemands ont pu recevoir dans leur boîte aux lettres pendant la Seconde Guerre mondiale et qu'ils constituent donc une nouvelle offre d'informations.

2.3 Caractéristiques des tracts

Dans ce chapitre, nous allons nous pencher sur trois aspects des tracts qui nous semblent importants pour la présentation et la définition de l'idéologie de la Rose blanche : l'évolution du ton entre les tracts, la dénomination des différents acteurs et l'intertextualité.

2.3.1 *De la philosophie à la politique*

Comme nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre « Présentation générale des tracts », une fracture très nette se dessine entre les quatre premiers tracts et les deux derniers ; elle correspond au tournant qu'a représenté l'expérience du front de l'Est vécue par les membres de la Rose blanche à l'automne 1942 et reflète le passage d'une démarche très philosophique à une prise de conscience politique plus marquée. Cette évolution est patente si l'on compare le premier tract et le cinquième. Le sixième, même s'il porte la marque de la nouvelle orientation du groupe, semble un peu moins pragmatique que le cinquième, ce qui peut s'expliquer par le fait qu'il s'adressait aux étudiants de l'Université de Munich, c'est-à-dire à un public perçu comme intellectuel. Il s'agit ici de déterminer quels éléments présents dans les tracts permettent de rendre compte de cette évolution. Nous pouvons les classer en deux catégories, selon leur nature : d'une part, ceux ayant trait au contenu sémantique, et d'autre part, ceux relevant de l'aspect linguistique des textes.

Par contenu sémantique, nous entendons les différents thèmes abordés. Ainsi, nous pouvons présenter l'évolution thématique comme suit : individualité et liberté intellectuelle de l'homme (tract I), nature du régime national-socialiste et évocation de l'Holocauste (tract II), essence d'un Etat et formes de résistance (tract III), dimension métaphysique de la guerre (tract IV), puis situation de la guerre et projet pour une Allemagne future (tract V), bataille de Stalingrad et réappropriation de certaines valeurs (tract VI). On voit bien que les premiers tracts privilégient les sujets philosophiques ou moraux, alors que ce sont les thèmes politiques qui prédominent dans les derniers textes. Notons que les deuxième et troisième tracts, même s'ils comportent des passages philosophiques importants (tant quantitativement que qualitativement), évoquent également des aspects plus concrets (Holocauste et formes de la résistance).

L'aspect linguistique de l'évolution, c'est-à-dire les éléments qui dépendent de la forme et non du fond, recouvre plusieurs phénomènes.

Tout d'abord, les premiers tracts se caractérisent par des phrases longues et par des constructions syntaxiques complexes, voire difficiles à suivre. Une phrase du premier tract illustre très bien cet aspect du problème :

Wenn das deutsche Volk schon so in seinem tiefsten Wesen korrumpiert und zerfallen ist, daß es, ohne eine Hand zu regen, im leichtsinnigen Vertrauen auf eine fragwürdige Gesetzmäßigkeit der Geschichte das Höchste, das ein Mensch besitzt und das ihn über jede andere Kreatur erhöht, nämlich den freien Willen, preisgibt, die Freiheit des Menschen preisgibt, selbst mit einzugreifen in das Rad der Geschichte und es seiner vernünftigen Entscheidung unterzuordnen – wenn die Deutschen, so jeder Individualität bar, schon so sehr zur geistlosen und feigen Masse geworden sind, dann, ja dann verdienen sie den Untergang.

Les deux derniers tracts, quant à eux, se composent de phrases beaucoup plus courtes, ce qui rend le style plus direct et, du même coup, plus pragmatique. Ainsi, la phrase la plus longue du cinquième tract comprend cinq lignes seulement⁶⁰, ce qui paraît peu comparé aux onze lignes de la phrase citée ci-dessus :

Wie im Jahre 1918 versucht die deutsche Regierung alle Aufmerksamkeit auf die wachsende U-Boot-Gefahr zu lenken, während im Osten die Armeen unaufhörlich zurückströmen, im Westen die Invasion erwartet wird.

Cet exemple est assez représentatif, non seulement parce que la phrase est plus courte et la lecture plus aisée, mais aussi parce que le thème est clairement moins abstrait.

L'affirmation selon laquelle les premiers tracts présentent des phrases plus longues que les derniers ne résulte pas uniquement d'une impression générale subjective. Elle est corroborée par une simple analyse statistique. Le tableau ci-dessous montre la moyenne du nombre de lignes par phrase pour chaque tract⁶¹ :

⁶⁰ Le nombre de lignes correspond à celui calculé à partir de l'édition de *Die Weiße Rose* et non pas aux lignes qui figurent dans le présent travail.

⁶¹ Les marqueurs de fin de phrase considérés sont : les points, les points d'exclamation, les points d'interrogation et les points de suspension. De plus, il faut noter que les citations insérées à la fin des quatre premiers tracts n'ont pas été prises en compte pour la statistique. En effet, leur longueur n'étant pas symptomatique d'un choix de la Rose blanche mais du style de l'auteur original, il nous semblait que les inclure dans le calcul aurait faussé les résultats, d'autant plus qu'elles sont assez longues. De même, nous avons laissé de côté les titres et les formules de clôture demandant au lecteur de reproduire le tract, celles-ci présentant un caractère automatisé et étant peu représentatives du style global du texte. Les moyennes ont été arrondies au centième.

	Tract I	Tract II	Tract III	Tract IV	Tract V	Tract VI
Moyenne	4,64	3,74	3,19	3,24	2,13	2,71

On peut constater que l'écart de moyenne entre le premier tract et le cinquième (qui représentent chacun un extrême) est relativement important : une différence de 2,51 lignes. On peut également remarquer que les phrases s'allongent sensiblement entre le cinquième tract et le sixième, ce qui confirme notre affirmation de début de chapitre selon laquelle le sixième tract renoue un peu (mais un peu seulement) avec le ton philosophique des premiers textes. La rupture de ton ressentie par le lecteur et la variation de la longueur des phrases sont bien corrélées.

Il faut également signaler que l'usage des métaphores et images joue un grand rôle dans la perception du ton général. Ainsi, les quatre premiers tracts présentent tous une image ou une autre qui leur confère leur ton si particulier. Un exemple est donné pour chacun des tracts dans le tableau suivant (mise en gras personnelle) :

Tract I	<i>[...] vielmehr hat man in langsamer, trügerischer, systematischer Vergewaltigung jeden einzelnen in ein geistiges Gefängnis gesteckt, und erst als er darin gefesselt lag, wurde er sich des Verhängnisses bewusst.</i>
Tract II	<i>Wie es aber größer und größer wurde und schließlich mittels einer letzten gemeinen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper besudelte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächs, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken.</i>
Tract III	<i>Wir würden es verdienen, in alle Welt verstreut zu werden wie der Staub vor dem Winde [...]</i>
Tract IV	<i>Täglich fallen in Russland Tausende. Es ist die Zeit der Ernte, und der Schnitter fährt mit vollem Zug in die reife Saat.</i>

En outre, certaines tournures, sans être forcément des images, véhiculent une impression lyrique. Par exemple, dans le quatrième tract :

*Die Trauer kehrt ein in die Hütten der Heimat und niemand ist da,
der die Tränen der Mütter trocknet, Hitler aber belügt die, deren
teuerstes Gut er geraubt und in den sinnlosen Tod getrieben hat.*

De même, dans le premier tract, la référence à la déesse vengeresse Némésis montre une certaine volonté de se rattacher à une tradition classique, associée au monde de la littérature et de la philosophie :

*Wenn jeder wartet, bis der andere anfängt, werden die Boten der **rüchenden Nemesis** unaufhaltsam näher und näher rücken, dann wird auch das letzte Opfer sinnlos in den Rachen des unersättlichen Dämons geworfen sein.*⁶²

Les deux derniers tracts, eux, n'offrent pas beaucoup d'images ou de tournures lyriques au lecteur. Il est vrai toutefois que le cinquième tract contient une métaphore :

Zerreißt den Mantel der Gleichgültigkeit, den Ihr um Euer Herz gelegt!

Nous profitons de cet exemple pour attirer l'attention du lecteur sur un point : la présence (ou l'absence) d'un des éléments cités ci-dessus ne suffit pas à déterminer si le tract se situe plutôt dans la lignée philosophique ou, au contraire, politique. Si c'était le cas, le cinquième tract devrait relever de la veine philosophique du simple fait qu'il contient une métaphore. En réalité, c'est l'accumulation de toutes ces composantes (thèmes abordés, longueur des phrases, métaphores) qui permet de ranger un texte dans le groupe « philosophie ».

Nous signalons également ici que la Rose blanche utilise des citations principalement dans ses premiers tracts, ce qui a un impact direct sur le ton général qui imprègne les textes. Nous ne voulons pas analyser le sujet plus en avant ici, car l'intertextualité fera l'objet d'un sous-chapitre indépendant (sous-chapitre « Intertextualité » dans ce même chapitre).

2.3.2 Dénomination des acteurs

Dans ce sous-chapitre, nous allons étudier comment la Rose blanche désigne les différents acteurs. En effet, une idéologie ne détermine pas seulement les valeurs partagées par un groupe et une certaine interprétation du monde. Elle permet aussi aux membres de se définir par rapport aux personnes étrangères au groupe⁶³. Ainsi, la perception de l'Autre constitue un point central de toute idéologie.

⁶² Le mot « rücken » est dans l'original. La mise en gras est personnelle.

⁶³ VAN DIJK Teun A., *Ideología y discurso*, 2003, p. 57

Les tracts mettent en scène plusieurs acteurs : le régime national-socialiste et ses partisans, Hitler, le peuple allemand, les lecteurs des tracts, les résistants et la Rose blanche. Les Juifs sont peu évoqués : la Rose blanche, comme elle le dit elle-même dans le troisième tract, ne veut pas se lancer dans un débat concernant la question juive. Elle se « contente » d'affirmer que les Juifs sont des êtres humains : « Auch die Juden sind doch Menschen » (tract III). On peut toutefois remarquer que le mot qu'elle utilise pour désigner les Juifs est neutre (« die Juden »).

De manière générale, il existe trois sortes de dénomination : les dénominations neutres (Hitler, Leser dieser Blätter, Nationalsozialismus...), les dénominations péjoratives (Verbrechertum, kleine Schurken, Dilettanten...) et les dénominations laudatives (dem besseren Teil des Volkes). Il est bien évident que les désignations péjoratives sont réservées à Hitler et au régime national-socialiste, tandis que l'unique expression laudative (dem besseren Teil des Volkes) s'applique aux résistants. Nous donnons quelques exemples de dénomination pour chaque acteur dans le tableau suivant :

Le national-socialisme et ses partisans	Ausgeburten der Hölle; braune Horde; Diktatur des Bösen; Faschisten; Geißel der Menschheit; Gewalthaber; Herrscherclique; kleine Schurken; Mordbuben; Nationalsozialismus; Peiniger; Tyrannis; Untermenschentum; Verbrechertum; Verführer
Hitler	Hitler; Dilettant; Führer; Untermensch; Weltkriegsgefreiter
Le peuple allemand	die Deutschen; das deutsche Volk; Kulturvolk
Les lecteurs des tracts	Arbeiter des Geistes; Leser dieser Blätter
Les résistants	das beste Teil des Volkes; Gegner Hitlers
La Rose blanche	die Weiße Rose; wir

L'acteur auquel la Rose blanche fait le plus souvent référence s'avère être le national-socialisme, ce qui est logique compte tenu du fait qu'il est l'objet de sa résistance. Le parti de Hitler est désigné par toute une palette de termes (43 dénominations différentes)⁶⁴.

Un phénomène intéressant concernant la désignation des acteurs est le recours à certains termes issus de la propagande nazie et à certains éléments propres à la culture

⁶⁴ Nous considérons comme un seul bloc les termes désignant le national-socialisme et ceux désignant les nationaux-socialistes. Cela s'explique par le fait que la différence entre le mouvement et les membres qui le composent n'est pas toujours claire dans les tracts.

allemande. Ainsi, la Rose blanche applique le mot « Untermensch » (« sous-homme ») à Hitler et aux nationaux-socialistes (tract I, tract II et tract V), et elle utilise de façon ironique le titre de « Führer » dans le sixième tract. De même, elle emprunte aux milieux socialistes le terme de « Arbeiter des Geistes » (« travailleurs de l'esprit ») pour désigner les intellectuels dans le dernier tract. Quant au syntagme « das Volk der Dichter und Denker » auquel elle a recours dans son deuxième tract, il s'agit d'une expression faisant traditionnellement référence au peuple allemand.

En outre, certains termes employés ne peuvent être décodés d'une certaine manière que dans le contexte très précis du national-socialisme. Ainsi, l'adjectif « braun », utilisé par la Rose blanche à deux reprises (« braune Horde » dans le deuxième tract et « braune Lüge » dans le troisième), signifie ici « national-socialiste ». Or, dans un autre contexte, il pourra avoir une signification toute autre (il pourrait par exemple désigner tout simplement la couleur brune).

Le lecteur doit parfois faire appel à ses connaissances extralinguistiques pour comprendre correctement ce que désigne un terme. Ainsi, il ne pourra pas identifier la personne qui se cache derrière le mot « Weltkriegsgefreiter » (tract VI) s'il ne sait pas que Hitler était caporal pendant la Première Guerre mondiale.

Il faut signaler que la Rose blanche n'a pas seulement recours aux dénominations en tant que telles pour communiquer un jugement de valeur : elle utilise également la ponctuation pour introduire des nuances. Ce phénomène intervient en particulier quand il s'agit de désigner le régime national-socialiste. Pour les résistants, celui-ci n'est pas à proprement parler un régime, puisqu'il oublie sa responsabilité morale envers la société. Pour véhiculer cette idée, la Rose blanche emploie tantôt des expressions précises, comme « Mißgeburten von Regierungen » (tract II) ou « Unstaat » (tract III), tantôt des guillemets qui viennent encadrer les mots « Staat » ou « Regierung » (tract III par exemple) et qui marquent l'aspect illégitime du régime de Hitler.

Le dernier point que nous souhaitons aborder ici concerne l'emploi des pronoms personnels. La Rose blanche hésite entre le « Du » (tu), « Ihr » (vous, pluriel) et « Sie » (vous de politesse) pour s'adresser à ses lecteurs. Même si elle utilise le plus souvent la forme « Ihr », elle a parfois recours aux deux autres formes à quelques phrases d'intervalle. On peut lire par exemple dans le quatrième tract :

*Zu **Ihrer** Beruhigung möchten wir noch hinzufügen, daß die Adressen der Leser der Weißen Rose nirgendwo schriftlich niedergelegt sind. [...] Wir schweigen nicht, wir sind **Euer** böses Gewissen; die Weiße Rose läßt **Euch** keine Ruhe.* (mise en gras personnelle)

En outre, le pronom « wir » semble reprendre tantôt la Rose blanche, tantôt le peuple allemand. On peut en trouver un exemple dans le deuxième tract :

*Wozu **wir** dies Ihnen alles erzählen [...] ? Weil hier eine Frage berührt wird, die **uns** alle zutiefst angeht und allen zu denken geben muß.* (mise en gras personnelle)

Le premier « wir » désigne clairement la Rose blanche et se distingue du « Ihnen », soit les destinataires des tracts. Le « uns » n'équivaut par contre pas au « wir » ; il serait plutôt la somme du « wir » et du « Ihnen » (c'est-à-dire la Rose blanche et les lecteurs), ce que marque d'ailleurs le « alle » juste après le « uns ».

2.3.3 *Intertextualité*

Le lecteur sera peut-être étonné que nous consacrons un chapitre à l'intertextualité, un phénomène qui n'a *a priori* pas de lien direct avec le thème de l'idéologie. Pourtant, la façon dont la Rose blanche y a recours est tout à fait symptomatique de l'évolution idéologique du groupe. Ainsi, les diverses citations que l'on peut dénicher dans les tracts se concentrent principalement dans les premiers textes : elles représentent environ la moitié du premier tract alors que le cinquième n'en contient aucune. De même, si la Rose blanche puise dans un premier temps ses citations dans la Bible et des œuvres philosophiques, les éléments intertextuels du dernier tract (qui sont du reste très courts) proviennent du domaine politique ou historico-politique. On peut donc affirmer que le recours à l'intertextualité est lié au cheminement idéologique de la Rose blanche.

Ce parallèle entre évolution idéologique et intertextualité n'est pas aussi surprenant que l'on pourrait croire. En effet, le tournant qu'a connu la Rose blanche à l'automne 1942 s'est accompagné certes d'un discours plus politique mais aussi, comme nous l'avons vu, d'un changement de public cible. Or, l'intertextualité est très largement tributaire du lecteur, car elle ne peut fonctionner que si celui-ci a les connaissances littéraires et culturelles suffisantes pour la repérer et, tout aussi important, pour comprendre sa signification et la relation qu'elle entretient avec le reste du texte. Aussi, elle est un bon

indicateur des conditions sociales et culturelles de réception⁶⁵. Un changement de public cible entraîne logiquement une utilisation différente de l'intertextualité.

On peut dégager trois types d'intertextualité : l'intertextualité clairement identifiée, l'intertextualité non identifiée mais signalée, et l'intertextualité cachée.

L'intertextualité clairement identifiée regroupe toutes les citations qui sont présentées comme telles et dont les références (auteur et/ou œuvre) sont données. Ce type d'intertextualité se trouve exclusivement dans les quatre premiers tracts et consiste principalement en de longues citations placées à la fin des textes (au milieu pour le quatrième tract), tirées tant de grands auteurs allemands (Schiller, Goethe, Novalis) que de philosophes d'envergure mondiale (Lao-Tseu, Aristote) ou de la Bible. Il faut noter que le choix même des auteurs n'était pas anodin. Schiller, par exemple, était interdit par le régime ; le simple fait de le citer, et donc de révéler qu'on le lisait, compromettait l'auteur du tract. De même, utiliser Goethe contre Hitler constituait une véritable provocation, car le régime national-socialiste avait entrepris de le récupérer à son compte.

Hormis pour Goethe (théâtre) et la Bible, les extraits cités sont tirés d'œuvres philosophiques ayant trait à la nature de l'État ou à la relation entre société et État. Il saute aux yeux que toutes les citations sont choisies non pas pour leur qualité esthétique mais pour leur contenu sémantique. Elles font systématiquement écho au message de la Rose blanche et peuvent être facilement mises en parallèle avec la situation de l'Allemagne en 1942. La citation de Schiller, par exemple, est une critique de la législation que Lycurgue a instaurée à Sparte. Or, le lecteur y voit immédiatement une description du régime national-socialiste.

En plus de ces longues citations qui viennent clore les tracts, la Rose blanche a inséré un autre élément intertextuel clairement identifié dans le corps même du texte. Il s'agit d'une citation de *Mein Kampf* utilisée dans le deuxième tract :

*Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage „seines“
Buches [...]: „Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muß,
um es zu regieren“.*

⁶⁵ VENUTI Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », in : Palimpseste n° 8, *Traduire l'intertextualité*, 2006, pp. 17-18

Cette citation a pour but de renforcer les affirmations de la Rose blanche, qui soutenait dans la phrase précédente que le régime national-socialiste ne se maintenait que grâce aux mensonges.

L'intertextualité non identifiée mais signalée désigne toutes les citations qui sont annoncées comme telles au lecteur (par exemple, à l'aide de guillemets) mais dont les références précises (auteur et/ou œuvre) sont tues. Dans les tracts, ces éléments intertextuels consistent en un extrait d'une œuvre philosophique, un proverbe et une référence historico-politique.

Ainsi, le troisième tract s'ouvre sur une citation en latin tirée de *De re publica* de Cicéron⁶⁶ : « *Salus publica suprema lex* ». Cette citation, signalée au lecteur par des guillemets, fonctionne comme thématization du tract : elle s'avère un résumé de la première partie du texte. Il est intéressant de constater qu'elle est traduite presque littéralement un peu plus loin dans le tract : « [...] einen Staat, [...] dessen höchstes Gesetz das Wohl Aller sein soll ». On ne saurait trop souligner l'importance que revêt cette phrase pour les résistants : elle rappelle le rôle d'un État et, partant, légitime la résistance (voir le sous-chapitre « Légitimité de la Résistance » dans la première partie de ce travail).

De même, la Rose blanche emploie au tout début du quatrième tract le proverbe « *wer nicht hören will, muß fühlen* » (littéralement : « qui ne veut pas entendre doit ressentir [de lui-même] »), qui signifie que toute personne qui n'écoute pas les conseils doit en subir les conséquences. Cet élément intertextuel est introduit non pas par des guillemets, mais par une tournure verbale : « *Es ist eine alte Weisheit, die man Kindern immer wieder aufs neue predigt, daß [...]* » (littéralement : « il existe une vieille sagesse qu'on prêche sans cesse aux enfants et selon laquelle [...] »).

Le dernier élément intertextuel signalé mais non identifié se trouve à la fin du sixième tract et est marqué par des guillemets : « *Frisch auf mein Volk, die Flammenzeichen rauchen !* » (« Lève-toi, mon peuple, les flambeaux fument ! »). Il s'agit là d'un appel que l'écrivain allemand Theodor Körner lança en 1813 à la jeunesse allemande pour l'inciter à se soulever contre Napoléon⁶⁷. Nous profitons de cette citation pour attirer l'attention du lecteur sur le parallèle qui est tiré entre l'empereur français et Hitler tout au long des tracts. Dans le premier texte déjà, la citation de Goethe est un extrait du *Réveil d'Épiménide*, une

⁶⁶ SIEFKEN Hinrich, *Die Weiße Rose und ihre Flugblätter*, 1994, p. 40

⁶⁷ JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, 2008, p. 184

œuvre que le poète allemand a écrite en 1814 pour fêter la fin de la guerre contre les Français. Ainsi, l'être qui « émerge de l'abîme » (« dem Abgrund kühn entstiegen ») désignait en réalité Napoléon et, en 1942, Hitler. De même, dans le cinquième tract, l'expression « ein neuer Befreiungskrieg » fait directement allusion aux affrontements qui ont opposé Français et Allemands au début du XIX^e siècle et qu'on appelle les « guerres de libération » (« Befreiungskriege ») ou « guerres de la liberté » (« Freiheitskriege »). Enfin, le sixième tract se clôt sur une comparaison ouverte entre la dictature napoléonienne et la dictature hitlérienne, non seulement par la citation que nous avons présentée ci-dessus, mais aussi par le texte original de la Rose blanche :

Von uns erwartet es [das deutsche Volk], wie 1813 die Brechung des Napoleonischen, so 1943 die Brechung des nationalsozialistischen Terrors aus der Macht des Geistes.

Le dernier type d'intertextualité est l'intertextualité cachée, c'est-à-dire les allusions à d'autres œuvres insérées dans le texte par la Rose blanche mais non signalées. De ce fait, sa reconnaissance et sa compréhension dépendent exclusivement des connaissances littéraires et culturelles du lecteur. Les éléments intertextuels cachés sont, dans notre cas, tirés soit de la Bible, soit de la propagande national-socialiste.

Les allusions à la Bible se trouvent dans le premier tract, dans le troisième et dans le quatrième. Le lecteur trouvera dans le tableau suivant les phrases concernées et leurs passages bibliques correspondants :

Phrases des tracts	Passages bibliques ⁶⁸
<i>[...] wer von uns ahnt das Ausmaß der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird, wenn einst der Schleier von unseren Augen gefallen ist [...]? (tract I, mise en gras personnelle)</i>	<i>Da antwortete das ganze Volk und sprach: Sein Blut komme über uns und unsere Kinder. (Matthäus 27, 25, mise en gras personnelle)</i>
<i>Wir würden es verdienen, in alle Welt verstreut zu werden wie der Staub vor dem Winde, wenn wir uns in dieser zwölften Stunde nicht aufräfften und endlich den Mut aufrüchten, der uns seither gefehlt hat. (tract III, mise en gras personnelle)</i>	<i>Aber so sind die Gottlosen nicht, sondern wie Spreu, die der Wind verstreut. (Psalmen 1, 4, mise en gras personnelle)</i>

⁶⁸ *Die Heilige Schrift*, 1967 (d'après la traduction de Martin Luther, version établie en 1914)

<i>Wohl ist der Mensch frei, aber er ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Sturme preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke, die sich auflöst.</i> (tract IV, mise en gras personnelle)	<i>Darum werden sie sein wie die Morgenwolke und wie der Tau, der frühmorgens vergeht; ja wie die Spreu, die von der Tenne verweht wird und wie der Rauch von dem Schornstein.</i> (Hosea 13, 3, mise en gras personnelle)
--	---

Il faut noter que ce dernier exemple est un peu différent des deux premiers. Il n'y a pas une correspondance des mots employés aussi stricte : « Wolke » est bien présent, mais la charge sémantique de « sich auflöst » est véhiculée par un synonyme, « vergeht » (qui s'applique du reste grammaticalement à « Tau », la rosée). Il semblerait que la référence soit ici plutôt liée à une impression générale. De ce fait, la reconnaissance de cet extrait par le lecteur est plus aléatoire que pour les autres allusions.

La Rose blanche emploie également dans le sixième tract un slogan issu de la propagande national-socialiste. Ainsi, après avoir évoqué la débâcle de Stalingrad et la mort de milliers de soldats allemands, elle conclut : « Führer, wir danken dir ! ». Il est bien évident que cette formule est utilisée ici de façon ironique et renforce la critique.

Avant de clore ce chapitre, nous devons nous demander la raison d'être de l'intertextualité. Pourquoi la Rose blanche a-t-elle recours à des citations ? Élisabeth Durot-Boucé a identifié trois fonctions à l'intertextualité, qui nous semblent ici pertinentes⁶⁹. L'intertextualité peut être apotropaïque, c'est-à-dire qu'elle joue un rôle protecteur. C'est le cas des longues citations à la fin des premiers tracts. Citer Goethe ou Aristote, c'est se placer implicitement sous leur patronage. Ensuite, les citations sont bien évidemment apodictiques, c'est-à-dire qu'elles contribuent à renforcer le propos de la Rose blanche. C'est le cas, là encore, des citations de Goethe, Schiller ou Lao-Tseu, mais aussi de la citation de *Mein Kampf*. Enfin, les éléments intertextuels sont épideictiques, c'est-à-dire qu'ils sont censés conférer une certaine valeur esthétique au texte. On pense ici aux citations de la Bible. Toutefois, nous tenons à le souligner, celles-ci ne doivent pas être considérées comme de simples ornements. Elles permettent également à la Rose blanche de se rattacher à un réseau de valeurs bien précis.

⁶⁹ DUROT-BOUCÉ Élisabeth, « De l'intertextualité dans les traductions françaises d'Ann Radcliffe » in : Palimpseste n° 8, *op. cit.*, p. 147

Troisième partie : la traduction

3.1 L'édition française de *Die Weiße Rose* d'Inge Scholl

Die Weiße Rose a été publié en français en 1955 sous le titre de *La Rose Blanche* par les Éditions de Minuit. Pour tenter de saisir le lien qui existe entre la maison d'édition française et le livre d'Inge Scholl, il est nécessaire de se pencher sur l'histoire des Éditions de Minuit et les conditions qui ont présidé à leur fondation.

3.1.1 Une maison d'édition née de la Résistance

Les Éditions de Minuit ont été créées dans la clandestinité à la fin de l'année 1941 par Pierre de Lescure et Jean Bruller, qui sera plus tard connu sous le pseudonyme de Vercors. La décision de fonder une maison d'édition clandestine semble avoir été motivée par la censure dont était frappée la vie intellectuelle française sous l'occupation national-socialiste. En effet, dès septembre 1940, l'organe de propagande allemand avait publié une liste, appelée « Liste Otto », qui recensait tous les livres interdits à la vente. Pour Pierre de Lescure, cette répression de l'intellect est inadmissible. Dans la « Préface générale aux Éditions de Minuit », il écrit :

*Il existe encore en France des écrivains qui [...] refusent les mots d'ordre. Ils sentent profondément que la pensée doit s'exprimer. Pour agir sur d'autres pensées, sans doute, mais surtout parce que s'il ne s'exprime pas, l'esprit meurt.*⁷⁰

Une telle affirmation nous fait penser à ce que Hans Scholl écrivait dans son journal à la date du 22 août 1942 : « L'esprit est menacé, pas le nom des poètes. Et si l'esprit est en danger, l'existence humaine l'est aussi, en pure perte »⁷¹.

Ainsi, ce que Pierre de Lescure et Jean Bruller souhaitent, c'est avant tout l'autonomie de la littérature et la possibilité pour les écrivains d'exercer leur art en toute liberté. Pour reprendre les termes d'Anne Simonin⁷², les Éditions de Minuit prônent plus une « littérature clandestine » qu'une « littérature résistante », dans le sens où elles ne

⁷⁰ « Préface générale aux Éditions de Minuit » incluse dans la version clandestine du *Silence de la mer* de février 1942, reproduite dans : SIMONIN Anne, *Les Éditions de Minuit. 1942-1955. Le devoir d'insoumission*, 1994, p. 473

⁷¹ JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, 2008, p. 157

⁷² SIMONIN Anne, *op. cit.*, p. 168

cherchent pas à faire de la contre-propagande. Elles visent plutôt à faire rayonner l'esprit français non seulement sur le territoire national mais aussi à l'étranger.

En tout, les Éditions de Minuit publieront une vingtaine d'ouvrages pendant la guerre. Anne Simonin⁷³ a dégagé les éléments que ces livres ont en commun et a brossé en particulier l'image qu'ils offrent de la résistance et de la figure de l'Allemand. Pour être publié par les Éditions de Minuit, un texte doit prôner l'union au sein de la Résistance (française) et ne pas diaboliser l'Allemand. En effet, les Éditions de Minuit semblent faire une distinction très nette entre les nazis et les Allemands, ce qui est à notre avis tout à fait remarquable compte tenu du contexte. Ceux-ci sont montrés sous un jour positif. Par contre, les Éditions de Minuit critiquent violemment le régime de Vichy et les collaborateurs.

L'analyse d'Anne Simonin est corroborée par le fait que les Éditions de Minuit vont publier en juillet 1944 *Les Bannis*, une anthologie de poètes allemands interdits par le régime. C'est, avec *Nuits noires (The Moon is down)* de John Steinbeck, la seule traduction qui paraîtra pendant la guerre. Il est logique qu'il y ait peu de traductions inscrites au catalogue, puisque l'objectif de la maison d'édition est d'affirmer l'esprit français.

3.1.2 Les Éditions de Minuit après la guerre

À la Libération se pose la question de savoir s'il est sensé de poursuivre les activités des Éditions de Minuit, la raison de leur existence ayant disparu. Après plusieurs hésitations, Vercors décide de continuer l'aventure. Le 15 octobre 1945, les Éditions de Minuit deviennent légalement une entreprise à part entière. Or elles sont désormais soumises aux lois économiques du marché et doivent compter avec la concurrence des grandes maisons d'édition qui existaient avant la guerre, en particulier de Gallimard.

En 1946, les Éditions de Minuit n'ont aucune ressource matérielle. Leur capital se limite au prestige que leur vaut leur passé de maison d'édition de la Résistance. Vercors souhaite sauvegarder l'indépendance des Éditions et rester fidèle aux principes qui ont présidé à leur formation. Par conséquent, il publie principalement de la littérature sur la Résistance, écrite par des résistants. Cependant, son catalogue ne répond pas aux attentes du public et chaque exercice se clôt sur des déficits de plus en plus importants.

⁷³ *Ibid.*, pp. 151-187

En 1948, Jérôme Lindon, jusqu'alors chef de fabrication, remplace Vercors à la tête de la maison d'édition. Sous sa direction, la politique éditoriale prend un tournant. Des ouvrages purement littéraires, sans rapport quelconque avec la Résistance, sont publiés. Très rapidement, les choix se portent sur des écrivains qui forment ce qu'on appellera par la suite le mouvement du Nouveau Roman (Samuel Beckett, Michel Butor, Alain Robbe-Grillet...). Cette réorientation ne portera pas tout de suite ses fruits mais sera salubre à long terme.

Cela ne signifie toutefois pas que les écrits ayant trait à la Résistance disparaissent complètement du catalogue : Jérôme Lindon est conscient que le seul véritable atout des Éditions de Minuit en 1948 reste son héritage issu de la Résistance. Il s'agit donc de montrer que les Éditions de Minuit restent les Éditions de Minuit. C'est pourquoi le nouveau directeur lance une collection appelée « Documents » destinée à tous les écrits adoptant un ton revendicateur. Aussi, le virage amorcé en 1948 ne doit pas tant être interprété comme une rupture que comme une diversification de l'offre.

3.1.3 1955 : La Rose Blanche

Les éléments présentés ci-dessus permettent d'avoir une idée du contexte dans lequel s'inscrit la parution de *La Rose Blanche* en 1955. À ce moment-là, les publications sont divisées entre les textes littéraires d'avant-garde et les écrits publiés dans la collection « Documents ». C'est dans cette dernière catégorie que se range l'ouvrage d'Inge Scholl. Publier ce livre permet d'assurer la continuité avec le passé de la maison d'édition. D'une part, parce qu'il renoue avec la tradition de littérature de résistance, et d'autre part, parce qu'il fait écho à l'image de l'Allemand que les écrits des Éditions de Minuit ont véhiculée pendant la guerre. Au sujet du groupe de résistance de la Rose blanche, Jérôme Lindon a écrit à Roger Giron dans une lettre datée du 8 septembre 1955 :

*Comme le fait très bien remarquer Gabriel Marcel, il s'agit là de la forme la plus pure de la Résistance allemande, en tout point digne de la Résistance des pays opprimés. Si ces six morts ne peuvent constituer un alibi pour toute la nation allemande, au moins peuvent-ils dans l'autre sens interdire les généralisations abusives.*⁷⁴

Il faut encore faire remarquer qu'à l'époque, les traductions ne représentent qu'une toute petite partie des publications des Éditions de Minuit. En nous fondant sur un extrait

⁷⁴ Cité dans : *ibid.*, p. 412

de catalogue de 1956⁷⁵, nous avons pu établir que sur les 161 titres proposés, treize seulement sont des traductions. Parmi ces dernières, six sont des traductions de l'anglais, et sept, de l'allemand. En ce qui concerne les auteurs germanophones, nous en dénombrons cinq (sur les sept ouvrages traduits de l'allemand, trois sont des œuvres de Karl Jaspers). En 1955, deux traductions de l'allemand ont été publiées : *La Rose Blanche* d'Inge Scholl et *De la guerre* de Carl von Clausewitz (dans la collection « Essai-philosophie »). De manière générale, les œuvres traduites de l'allemand sont plutôt de type philosophique.

3.1.4 La réception de La Rose Blanche

Nous n'avons pas réussi à trouver beaucoup de documents concernant la réception du livre d'Inge Scholl en France. Toutefois, certains éléments offrent quelques pistes.

Il semblerait que *La Rose Blanche* ait fait l'objet d'une critique positive de la part de Roger Giron dans le Figaro. Roger Giron n'est pas tout à fait étranger aux Éditions de Minuit. En effet, il avait écrit pour elles *L'Armistice* en 1943. Jérôme Lindon le remercie dans une lettre datée du 8 septembre 1955 :

*Merci de votre aide ; j'ai pu constater dans ces deux jours à quel point votre article avait eu d'écho : on a vendu presque autant d'exemplaires du livre depuis cette date que depuis la parution [...] !*⁷⁶

La critique de Roger Giron a donc contribué à augmenter les ventes. Cela ne nous aide toutefois pas à établir un chiffre concret. Ce qui est sûr, c'est que les ventes ne peuvent en aucun cas être comparables à celles des grandes maisons d'édition. En raison des difficultés financières auxquelles elles doivent faire face, les Éditions de Minuit ne peuvent pas assurer une large diffusion de leurs publications. En 1953, le tirage moyen était de trois mille exemplaires. Quoi qu'il en soit, *La Rose Blanche* fait plutôt bonne figure puisqu'elle bénéficie d'une nouvelle édition en 1962.

Par la suite, le livre semble se vendre assez régulièrement. En 2008, il sort en format de poche dans la collection « Double », ce qui nous incite à penser qu'il est considéré comme une valeur relativement sûre. D'ailleurs, *La Rose Blanche* est aujourd'hui

⁷⁵ Reproduit en annexe dans SIMONIN Anne, *ibid.* À la fin de l'extrait se trouve un index de titres, dont nous n'avons pu déterminer avec certitude qu'il représente l'ensemble de la production des Éditions de Minuit. Toutefois, il apparaît que les statistiques sont plus ou moins les mêmes selon que l'on se fonde sur l'extrait ou sur l'index. Pour ce dernier, les chiffres sont les suivants : 185 titres, dont huit traductions de l'anglais et sept de l'allemand.

⁷⁶ Cité dans : *ibid.*, p. 412. Coupure dans l'original.

régulièrement (si ce n'est systématiquement) cité dans les bibliographies ou sur les sites Internet touchant à la résistance allemande.

3.1.5 Le traducteur

Le traducteur de *Die Weiße Rose* est Jacques Delpeyrou. Étonnamment, il ne figure pas sur la liste des traducteurs publiée sur le site Internet des Éditions de Minuit⁷⁷. Cela n'est pas dû à l'ancienneté de la traduction, car Denise Naville, traductrice de *De la guerre* de Carl von Clausewitz, est elle bien mentionnée.

Il semble que Jacques Delpeyrou n'ait collaboré qu'une seule fois avec les Éditions de Minuit. Cependant, il a traduit d'autres ouvrages : un livre sur Konrad Adenauer de Paul Weymar en 1956 pour les Éditions Plon, *Le pain des jeunes années* (*Das Brot der frühen Jahre*) de Heinrich Böll en 1962 pour les Éditions du Seuil et *La nasse* (*Die unsichtbare Pforte*) de Paul Schallück en 1964 pour les Éditions Castermann. Apparemment, il travaille toujours de l'allemand vers le français.

3.1.6 La problématique de la retraduction

Nous l'avons vu dans la deuxième partie de ce travail, le livre d'Inge Scholl a bénéficié d'éditions augmentées. Or, la version française a été établie à partir de l'ancienne édition de 1952 et aucune retraduction n'a été publiée. De ce fait, le lecteur ne peut que constater un net déséquilibre entre la traduction française et l'édition allemande qu'on trouve actuellement sur le marché (une différence d'une cinquantaine de pages, alors que la taille de la police est plus grande en français). Cela nous amène à réfléchir sur la problématique de la retraduction (ou plus exactement, de la non-retraduction).

Mais avant de nous lancer dans de longues considérations, il faut nous demander si nous pouvons vraiment parler ici de retraduction. Devons-nous considérer la version de 1952 et celles qui ont suivi comme un seul et même texte, ou comme des œuvres différentes ? Si nous optons pour la première solution, alors nous pencher sur la retraduction est tout à fait légitime. Si, au contraire, la deuxième solution nous semble plus juste, il s'agit plutôt d'une question de choix éditorial (quel livre une maison d'édition va-t-elle publier). Pour répondre à cette question, nous pourrions nous fonder sur un critère

⁷⁷ <http://www.leseditionsdeminuit.com>. Consulté le 12 mai 2010.

formel : le code ISBN, qui est censé attribuer une « identité propre⁷⁸ » à chaque ouvrage publié. Malheureusement, le code ISBN n'a été conçu qu'en 1966⁷⁹. Il faut donc s'appuyer sur d'autres considérations.

Essayons de procéder par analogie. Si un texte publié comporte des fautes d'orthographe ou certaines erreurs factuelles (par exemple, une date erronée), il y a des chances pour que ces défaillances soient repérées et qu'elles soient corrigées pour l'édition suivante. Dans ce cas, tout le monde s'accordera à dire que c'est la même œuvre. Ne sommes-nous pas dans un cas semblable avec *La Rose Blanche* ? Certains noms ont été précisés, des informations ont été ajoutées. Mais c'est sur ce dernier point que les choses se compliquent : n'y-a-t-il pas un ajout d'informations trop important pour parler d'une même œuvre ? Or Liliane Rodriguez, lorsqu'elle évoque, dans un article sur la retraduction, l'établissement en 1954 d'une version plus complète de *À la recherche du temps perdu* de Proust, sous-entend qu'il s'agit bien de la même œuvre, même si des passages entiers ont été ajoutés⁸⁰. Nous devons donc aller un peu plus loin dans notre réflexion.

À notre avis, pour déterminer s'il s'agit d'une même œuvre, il faut s'interroger sur la relation qui existe entre les deux textes. L'existence même d'une version augmentée a une influence directe sur celle de la version précédente. Tirons un parallèle avec les dictionnaires : la dernière édition du Petit Robert, par exemple, rend en quelque sorte caduques les anciennes versions. Nous considérons que c'est le même phénomène qui intervient dans le cas qui nous occupe : la version augmentée de *Die Weiße Rose* « tue » ou remplace la version de 1952, qui ne sera plus publiée. Si nous étions en présence de deux œuvres différentes, une coexistence serait possible (du moins, tant que les lois du marché le permettent). L'exclusion automatique qui s'opère entre les deux versions de *Die Weiße Rose* nous permet de considérer celles-ci comme une seule et même œuvre. Partant, il est légitime de parler de retraduction.

Yves Gambier affirme que la retraduction « serait une nouvelle traduction, dans une même langue, d'un texte déjà traduit, en entier ou en partie. Elle serait liée à la notion de **réactualisation** des textes, déterminée par l'évolution des récepteurs, de leurs goûts, de

⁷⁸ Version électronique de l'Encyclopédie Hachette 2007.

⁷⁹ <http://www.isbn.org/standards/home/isbn/international/history.asp>. Site officiel pour l'ISBN. Consulté le 12 mai 2010.

⁸⁰ RODRIGUEZ Liliane, « Sous le signe de Mercure, la retraduction », in : Palimpsestes n° 4, *Retraduire*, 1990, p. 76

leurs besoins, de leurs compétences...⁸¹ ». Dans le cas qui nous occupe, il y a bien réactualisation, non pas dans le sens où l'entendait Yves Gambier, c'est-à-dire dans le sens d'une nouvelle perception de l'œuvre par les récepteurs, mais du côté du texte source lui-même. Ici la réactualisation est tout ce qu'il y a de plus physique.

Tâchons de voir maintenant pourquoi *Die Weiße Rose* n'a fait l'objet d'aucune retraduction. Il nous faut pour cela nous pencher sur les conditions qui poussent à retraduire.

Paul Ricoeur⁸² voit l'origine de la retraduction dans l'insatisfaction que suscitent les traductions existantes. Si nous en convenons tout à fait avec lui, cela ne nous aide pas à comprendre pourquoi certains textes sont retraduits et d'autres pas, car, comme l'a très bien dit Juan Manuel Ortiz Gozalo⁸³, la traduction parfaite n'existe pas (d'autant plus que la qualité d'une traduction est variable selon l'usage qu'on veut en faire).

Ce qu'il faut garder à l'esprit, c'est que la retraduction n'est pas uniquement dépendante de la qualité textuelle de la première traduction, mais qu'elle est largement tributaire des besoins et des attentes de la culture cible. Antoine Berman⁸⁴ a introduit la notion de *kairos*, c'est-à-dire le moment favorable nécessaire pour qu'une retraduction soit entreprise. Par moment favorable, on entend le moment où les obstacles à la traduction sont moindres. De plus, il faut que l'œuvre en question « ait longuement mûri sa présence⁸⁵ » dans une société pour que celle-ci ressente le besoin d'une retraduction. Ainsi, en raison de leur importance symbolique, les classiques seront plus susceptibles d'être retraduits que les œuvres récentes (dont fait partie, bien évidemment, *La Rose Blanche*).

Pour finir, il ne faut pas oublier que la traduction est non seulement un bien culturel mais aussi un bien économique. Si aucune autre maison d'édition ne publie *Die Weiße Rose* (donc pas de concurrence) et que le public continue à acheter la traduction des Éditions de Minuit, celles-ci n'ont pour ainsi dire aucune raison apparente (sur un plan

⁸¹ GAMBIEUR Yves, « La retraduction, retour et détour », in : *Meta* 39 (3), 1994, p. 413. Mise en gras par nos soins.

⁸² RICOEUR Paul, *Sur la traduction*, 2006, pp. 14-15

⁸³ ORTIZ GOZALO Juan Manuel, « La retraducción en el panorama de la literatura contemporánea », in: ZARO VERA Juan Jesús, RUIZ NOGUERA Francisco (éd.), *Retraducir. Una nueva mirada. La retraducción de textos literarios y audiovisuales*, 2007, p. 35

⁸⁴ BERMAN Antoine, « La retraduction comme espace de la traduction », in : *Palimpseste* n° 4, *Retraduire*, 1990, pp. 1-7

⁸⁵ *Ibid.*, p. 6

strictement économique) à commander une retraduction pour laquelle elles devront déboursier.

Une autre raison qui expliquerait l'absence de retraduction est tout simplement l'ignorance d'une édition augmentée en allemand.

Une dernière remarque concernant la retraduction : selon Antoine Berman, les premières traductions visaient avant tout à introduire l'œuvre en question dans la culture cible et seraient donc plutôt de type cibliste. Les retraductions, elles, marqueraient un retour au texte source et tendraient à marquer le caractère étranger de l'écrit⁸⁶. Il sera intéressant de voir à quel point la traduction proposée par Jacques Delpeyrou s'éloigne du texte source.

3.1.7 Évolution des paratextes

L'appareil paratextuel est peu développé dans l'édition française. Tandis que la valeur donnée aux tracts eux-mêmes oscille entre le chapitre à part entière et l'annexe, le traducteur (ou l'éditeur) n'a fait aucun usage des notes de bas de page, ce qui contribue à renforcer le caractère peu académique du texte d'Inge Scholl (qui apparaît plus comme un récit que comme un livre d'historien). L'unique note de bas de page introduite par Jacques Delpeyrou consiste en l'identification d'une citation de Goethe et concerne le récit en lui-même et non pas les tracts⁸⁷. Toutefois, *La Rose Blanche* bénéficie d'une préface qui s'avère particulièrement intéressante pour notre étude. En effet, avec la quatrième page de couverture, c'est l'unique élément qui a changé entre l'édition de 1955 et celle de 2008. Ce fait pouvant être symptomatique d'une modification des relations interculturelles, il y a lieu d'étudier de plus près ces préfaces.

La préface de 1955 s'étend sur six pages et n'a pas été rédigée par le traducteur mais par le philosophe Gabriel Marcel. La démarche de celui-ci consiste avant tout à justifier la publication d'un tel livre. Gabriel Marcel se rend compte de l'aspect polémique de l'ouvrage d'Inge Scholl, une prise de conscience qui devient patente lorsqu'il s'exclame :

⁸⁶ JOSÉ ZARO Juan, « En torno al concepto de retraducción », in: ZARO VERA Juan Jesús, RUIZ NOGUERA Francisco (éd.), *Retraducir. Una nueva mirada. La retraducción de textos literarios y audiovisuales*, 2007, pp. 26-27

⁸⁷ SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, 2008, p. 104. Même page pour l'édition de 1955.

*Je supplie qu'on ne vienne pas dire : oui, mais combien étaient-ils ces résistants authentiques devant lesquels nous nous inclinons volontiers ? D'abord il est impossible de le savoir.*⁸⁸

L'ouvrage est également mis en lien avec la situation de 1955, ce qui contribue à souligner sa pertinence :

*La traduction française de ce petit livre vient à son heure, c'est-à-dire au moment où un certain nationalisme attisé par les polémiques auxquelles a donné lieu le problème du réarmement allemand risque d'aveugler à nouveau les esprits.*⁸⁹

Ainsi Gabriel Marcel voit dans *La Rose Blanche* un moyen de combattre les nationalismes et les généralisations. Il prête au livre d'Inge Scholl une portée universelle et un rôle pédagogique :

*Je souhaite pour ma part très vivement que ce petit livre soit répandu, dans nos écoles, [...] afin de montrer aux jeunes Français que les grandes pensées qui commandent tout ce qui mérite le nom de civilisation ne sont pas l'apanage d'un peuple ou de quelques peuples.*⁹⁰

En résumé, le préfacier cherche à justifier la publication de *La Rose Blanche*, en lui conférant un rôle pour ainsi dire social.

La préface de 2008 est elle nettement plus courte : deux pages, ce qui paraît peu comparé aux six proposées au lecteur en 1955. Elle donne l'impression d'être plus symbolique qu'autre chose. De plus, elle n'est attribuée à aucun auteur en particulier, mais est simplement signée « Les Éditions de Minuit ». Elle reflète clairement le fait qu'une soixante d'années s'est écoulée depuis la guerre et qu'un certain recul permet un nouvel éclairage des événements. Ainsi, une affirmation telle que

*Si le peuple allemand a échappé à ce sort [d'être haï et exclu du monde], c'est à Sophie et Hans Scholl, Kurt Huber, Christoph Probst, Willi Graf et Alexander Schmorell qu'il le doit d'abord*⁹¹

n'est possible que si une certaine distance temporelle sépare les événements historiques et le moment où l'appréciation est faite.

⁸⁸ Préface de SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, 1955, pp. 10-11

⁸⁹ *Ibid.*, pp. 9-10

⁹⁰ *Ibid.*, p. 11. À noter l'application de la notion philosophique de civilisation propre à la culture française pour un ouvrage allemand.

⁹¹ Préface de SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, 2008, p. 8

Par rapport à la préface de 1955, celle de 2008 met plus l'accent sur les membres de la Rose blanche : alors que Gabriel Marcel ne cite jamais le nom des résistants, la préface de 2008 attire l'attention sur leur destin individuel. Elle élève Hans et Sophie Scholl au rang de martyrs⁹² :

*Hans et Sophie étaient croyants. Ils n'ont pas pris les armes, ils n'ont tué personne. La seule vie qu'ils ont sacrifiée, c'est la leur.*⁹³

Ainsi, on peut constater un glissement entre les deux préfaces : le besoin de justification ressenti par Gabriel Marcel et l'insertion de la Rose blanche dans un cadre plus large (lien avec le contexte de 1955 et perspective universelle) cèdent la place à une présentation plus historique (pas de rattachement à une situation contemporaine) et à un point de vue qui se centre presque uniquement sur les destins individuels (martyrs)⁹⁴. Ou pour dire les choses autrement : on assiste au passage d'une démarche argumentative (défendre sa position) à un discours plus émotif.

À notre sens, le ton argumentatif de la première préface s'explique (en tout cas en partie) par le fait que l'édition de 1955 introduit le sujet de la Rose blanche dans l'espace culturel français. En réalité, bien plus que le simple sujet de la Rose blanche, c'est toute la thématique de la résistance allemande qui semble être introduite. Ainsi, il est intéressant de voir comment la quatrième page de couverture de chacune des éditions présente la relation existant entre la Rose blanche et la résistance allemande dans son ensemble :

Édition de 1955	Édition de 2008
<i>Ce livre nous apporte le témoignage de ce qu'a été la résistance au sein du peuple allemand que l'on a pu croire totalement infecté par le virus national-socialiste.</i> (Mise en gras par nos soins)	<i>Les trois étudiants décapités à la hache étaient [...] les animateurs d'un mouvement de résistance, « La Rose Blanche », dont les Munichois avaient pu lire les tracts depuis quelques mois.</i> (Mise en gras par nos soins)

Ce que nous voulons montrer ici, c'est que l'édition de 1955 procède à une confusion d'identité entre la Rose blanche et la résistance allemande : si l'on en croit la quatrième

⁹² Il ne s'agit pas là d'un trait propre à cette préface. La glorification des résistants est chose fréquente. En ce qui concerne la présentation de Sophie Scholl en tant que sainte au cinéma, lire : SEEBLEN Georg, « Helden und Heilige » in : Die Zeit Geschichte, *Deutscher Widerstand 1933-1945*, 4/2009, pp. 90-94

⁹³ SCHOLL Inge, *op. cit.*, p. 8

⁹⁴ Pour être tout à fait juste, l'édition de 1955 parle aussi de martyrs concernant les membres de la Rose blanche. Toutefois, cet élément est comme noyé parmi les autres informations, plus générales. L'édition de 2008, étant plus courte, met cette information bien plus en relief.

page de couverture, la Rose blanche est censée être emblématique de l'ensemble des résistants (ce qui n'est évidemment pas le cas, la résistance allemande étant très polymorphe). Implicitement, les Éditions de Minuit n'offrent pas seulement une histoire de la Rose blanche mais visent à présenter au lecteur francophone la résistance allemande. Cette impression est d'autant plus forte que la phrase citée ci-dessus marque le début de la quatrième page de couverture.

L'édition de 2008 ne fait, elle, pas d'amalgame entre la Rose blanche et la résistance allemande. Elle présente le groupe des étudiants munichois comme une entité en soi qui s'inscrit dans une certaine constellation. Ainsi, il s'agit « d'un mouvement de résistance » parmi d'autres. Cette interprétation est corroborée par le fait que la phrase en question se situe à la fin de la première moitié de la quatrième page de couverture (et non en tête comme pour l'édition de 1955) et que l'information est donnée « en passant », dans un complément du nom (par rapport à un sujet dans la version de 1955). Cette version semble indiquer d'une part que les éditeurs s'attendent à ce que le lecteur francophone connaisse l'existence d'une résistance allemande et d'autre part qu'ils cherchent à offrir une présentation d'un groupe déterminé et non de l'ensemble de la résistance allemande.

Qu'en déduire pour la traduction ? Le changement de préface et de quatrième page de couverture laisse suggérer que les relations interculturelles entre la France et l'Allemagne en ce qui concerne la Rose blanche et plus largement la résistance allemande ont subi des transformations entre 1955 et 2008, ou du moins que les éditeurs ont cru percevoir de telles transformations. Pour revenir au thème de la retraduction, il a dû y avoir réactualisation au sens où l'entend Yves Gambier⁹⁵, c'est-à-dire modification de la perception de l'œuvre de la part des récepteurs. Si, en plus de la réactualisation du texte source, il y a réactualisation de la perception des récepteurs, on peut sérieusement être en droit de réclamer une retraduction.

Il est étonnant de constater que les changements des relations interculturelles n'ont pas été gérés par une adaptation de la traduction mais par des éléments qui dépendent manifestement de l'éditeur (la signature « Les Éditions de Minuit » montre que la préface devrait être attribuée à l'éditeur). Or le traducteur, qui fonctionne comme un

⁹⁵ GAMBIER Yves, « La retraduction, retour et détour », in : *Meta* 39 (3), 1994. Voir le sous-chapitre « La problématique de la retraduction » du présent travail.

« communicateur entre les cultures⁹⁶ », semblerait pourtant être le plus apte à faire face à ce genre de situation.

Nous terminerons ce sous-chapitre en dégagant un point commun aux deux préfaces. Autant la version de 1955 que celle de 2008 semblent accorder une grande importance aux tracts, même si ceux-ci ne représentent qu'une toute petite partie du livre d'Inge Scholl. Gabriel Marcel le dit ouvertement :

*Il faudra aussi accorder la plus grande attention à certains des textes qui ont été joints au récit du drame. On aimerait les reprendre ici pour les mettre en exergue.*⁹⁷

Quant à la préface de 2008, si elle n'attire pas explicitement l'attention du lecteur sur les tracts, elle les cite abondamment : sur les trente-quatre lignes que compte la préface, dix-huit en sont des extraits.

3.2 Type de traduction

Avant d'étudier en détails le texte proposé par Jacques Delpeyrou, nous devons nous demander à quelle sorte de traduction nous avons à faire. En effet, selon les théories fonctionnalistes, traduire revient à produire un texte cible ayant une fonction précise (le *skopos*) dans la culture cible et entretenant une certaine relation avec un texte source⁹⁸. La nature de cette relation n'est pas inhérente au texte source mais dépend justement du *skopos* attribué au texte cible. Ainsi, on peut distinguer plusieurs types de traduction possibles, selon la fonction que doit remplir le texte cible. Le type de traduction permettra ensuite de déterminer une certaine stratégie de traduction. C'est pourquoi les choix faits par un traducteur ne peuvent être analysés voire expliqués que si le type de traduction a été correctement identifié. Pour les besoins de ce travail, nous avons décidé de nous fonder sur la typologie élaborée par Christiane Nord.

Christiane Nord a distingué deux grands types de traduction : la traduction instrumentale et la traduction documentaire. Chacun de ces types se ramifie en plusieurs sous-groupes.

⁹⁶ PYM Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, 1997, p. 13

⁹⁷ Préface de SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, 1955, p. 13

⁹⁸ NORD Christiane, « Loyalität statt Treue. Vorschläge zu einer funktionalen Übersetzungstypologie », 1989, p. 102

La traduction instrumentale

*[...] doit permettre une **nouvelle interaction communicative** entre l'émetteur de culture source et le public de culture cible, en se servant de (certains aspects du) texte source comme modèle ou point de départ.*⁹⁹

Dans ce cas-là, la traduction fonctionne de façon autonome dans le système cible : le lecteur n'est pas forcément conscient de lire une traduction. Le texte de départ ne sert que de source d'inspiration et « disparaît » du schéma communicationnel une fois la traduction achevée. Pour Christiane Nord, la traduction instrumentale peut prendre trois formes différentes¹⁰⁰. Tout d'abord, si le texte cible remplit la même fonction que le texte source, la traduction est appelée *équifonctionnelle*. Si, en revanche, il a une autre fonction ou n'est pas soumis à la même hiérarchie de fonctions, la traduction est dite *hétérofonctionnelle*. Enfin, pour les textes littéraires, on parlera de traduction *homologue* si la traduction a le même statut (littéraire) que le texte source au sein d'un corpus de textes.

Comme nous l'avons déjà indiqué ci-dessus, l'autre type de traduction est la traduction documentaire. Celle-ci

*[...] **témoigne** de (certains aspects de) l'interaction communicative, dans laquelle un émetteur de culture source entre en communication avec un public de culture source au moyen du texte source, et ceci dans les conditions de cette même culture.*¹⁰¹

La traduction fonctionne ici comme métatexte : elle signale l'existence d'un autre texte, écrit dans une langue étrangère et inscrit dans un autre contexte communicationnel. Ainsi, le lecteur de la culture cible est conscient d'avoir entre ses mains une traduction. Il ne fait qu'indirectement partie de l'acte communicationnel et n'est qu'observateur d'un échange entre l'auteur du texte source et les récepteurs de la culture source. La traduction documentaire peut se décliner en quatre formes. La première forme, la traduction *mot-à-mot ou interlinéaire*, vise à mettre en évidence les caractéristiques morphologiques, lexicales et/ou syntaxiques de la langue source, c'est-à-dire son système linguistique. La deuxième forme, la traduction *littérale*, conserve les mots du texte source mais rétablit les structures syntaxiques qui ne peuvent être transposées telles quelles. La troisième forme, la traduction *philologique*, prône une traduction relativement littérale, mais introduit des

⁹⁹ NORD Christiane, *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*, 2008, p. 64. Mise en gras personnelle

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 67

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 64. Mise en gras personnelle

informations d'ordre culturel ou métalinguistique par le biais de notes de bas de page ou de glossaires. La quatrième et dernière forme, la traduction *exotisante*, préserve le cadre culturel du texte source et cherche à susciter chez le lecteur une impression d'étrangeté. Les structures linguistiques sont adaptées au système de la langue cible et certains contenus sémantiques sont rendus par des paraphrases.

On peut faire remarquer que la typologie de Christiane Nord n'est pas très éloignée de la distinction que Juliane House fait entre les traductions déguisées (*covert translations*, qui se présentent comme des textes originaux dans la culture cible et s'apparenteraient donc aux traductions instrumentales de Nord) et les traductions non déguisées (*overt translations*, qui rappellent au récepteur cible qu'il s'agit de textes traduits et équivaldraient donc aux traductions documentaires de Nord)¹⁰².

Essayons maintenant de déterminer quel type de traduction a produit Jacques Delpeyrou. Il est évident que les tracts tels qu'ils sont inclus dans *La Rose Blanche* ont la valeur de documents historiques (l'expression même est déjà révélatrice) et que le lecteur est pleinement conscient du fait qu'ils ont été rédigés pour un public précis, c'est-à-dire pour les Allemands (en grande partie des intellectuels) sous le régime national-socialiste en 1942-1943. Leur fonction est ici clairement non pas de pousser les récepteurs à se soulever contre Hitler, mais de témoigner d'une situation propre à la culture source. Partant, c'est la traduction documentaire qui semble être la plus appropriée dans notre cas.

Évidemment, nous pouvons nous demander si une traduction instrumentale est d'une façon ou d'une autre possible. Après tout, le régime national-socialiste n'existant plus depuis 1945, les tracts peuvent-ils réellement fonctionner autrement que comme documents ? Pour Christiane Nord, compte tenu du principe de loyauté, c'est-à-dire de la responsabilité morale du traducteur de ne tromper ni son lecteur ni l'auteur du texte source, « une traduction instrumentale n'est possible que dans les cas où l'intention de l'émetteur ne vise pas exclusivement les récepteurs en culture source, mais peut également s'adresser aux lecteurs en langue cible¹⁰³ ». Si cette condition n'est pas remplie, alors seule une traduction documentaire se justifie. Soutenir une telle affirmation revient à se demander quelle était l'intention de la Rose blanche. Or, celle-ci visait certes à appeler à la résistance contre Hitler, mais, plus largement, elle militait pour les libertés individuelles et mettait en

¹⁰² *Ibid.*, p. 63

¹⁰³ *Ibid.*, p. 151

garde contre toute forme d'État totalitaire. Aussi pourrait-on tout à fait imaginer une traduction instrumentale des tracts de la Rose blanche dans les cas où une dictature s'emparerait d'un pays francophone ou que l'initiateur de la traduction estimerait que certaines valeurs sont menacées dans une société donnée (il est évident que les tracts devraient alors être légèrement adaptés pour correspondre à la nouvelle situation culturelle).

Nous avons réussi à déterminer le type de traduction qui se prête le mieux au cas qui nous occupe dans ce travail. Nous devons maintenant identifier le sous-groupe, ce qui s'avère un peu plus délicat. La traduction interlinéaire est d'emblée à rejeter, puisque le but n'est pas ici de renseigner le lecteur sur le système linguistique de l'allemand. Nous considérons la traduction littérale comme insuffisante, compte tenu du fait qu'elle ne suffirait pas à remplir la fonction qui lui est assignée, à savoir renseigner sur une situation déterminée de la culture source : celle-ci est trop spécifique pour qu'un simple transfert des éléments lexicaux satisfasse le lecteur. D'ailleurs, Jacques Delpeyrou n'a visiblement pas opté pour cette solution, sa traduction étant assez libre (nous le verrons par la suite). Il ne reste donc plus que la traduction philologique et la traduction exotisante. En réalité, les deux formes semblent être adaptées à notre situation communicationnelle. Elles sont toutes deux relativement proches l'une de l'autre et ne se distinguent, d'après nous, que par le ton général qui imprégnera la traduction. En effet, la traduction philologique ayant recours à un appareil paratextuel important (elle se caractérise par l'introduction de notes de bas de page ou de glossaires), elle produit un texte plutôt « académique ». Quant à la traduction exotisante, elle offre une lecture plus fluide puisque le lecteur ne sera pas fréquemment renvoyé à une indication annexe ; les expressions opaques pour le public cible seront expliquées par des paraphrases. Or, *La Rose Blanche*, à l'instar de *Die Weiße Rose*, se caractérise par un ton relativement léger, dans tous les cas peu académique. Comme nous l'avons déjà indiqué dans le sous-chapitre « Évolution des paratextes », les notes de bas de page ne comptent pas parmi les solutions utilisées par Jacques Delpeyrou. Ainsi, nous pouvons dire que la forme de traduction adoptée par le traducteur est une traduction exotisante.

Nous sommes donc en présence d'une traduction documentaire et plus exactement d'une traduction exotisante. Quelles en sont les implications pratiques ? Les éléments spécifiques à la culture source ne feront pas l'objet d'une adaptation mais seront conservés

et, au besoin, expliqués. Les constructions syntaxiques, elles, rempliront les exigences de la langue cible. Christiane Nord signale que, dans le cas d'une traduction documentaire, la situation du texte source doit être présentée au lecteur, notamment grâce à quelques lignes introductives¹⁰⁴. Dans le cas traité dans ce travail, cette contextualisation est dans une certaine mesure assurée par le fait que les tracts sont intégrés dans un livre présentant l'histoire de la Rose blanche.

Une autre conséquence de la traduction documentaire est que les éléments qui étaient perçus comme appellatifs dans la culture source (ou du moins certains d'entre eux) changeront de nature et deviendront informatifs aux yeux du public cible. Évidemment, cela ne signifie pas que toute trace d'ordre appellatif doit disparaître : il s'agit plutôt de « véhiculer l'information d'une incitation à agir sans chercher à avoir cette action directe sur le récepteur¹⁰⁵ ». Ainsi, le traducteur doit plutôt créer un texte appellatif de carton-pâte ; le lecteur doit avoir l'impression de lire des tracts, même si l'intention qui se cache derrière la traduction n'est pas de le pousser à suivre un mot d'ordre.

Nous terminerons ce chapitre par une dernière remarque : à l'époque où elle a rédigé ses tracts, la Rose blanche était soumise à une contrainte très stricte en ce qui concerne la longueur de ses textes. En effet, elle était limitée à une feuille recto-verso, puisqu'une partie des tracts étaient éparpillés dans les espaces publics. Cette contrainte ne s'applique pas à la traduction, qui figure dans un livre et qui n'est donc pas tributaire des supports habituels des tracts.

3.3 Transfert des caractéristiques des tracts

Dans ce chapitre, nous allons analyser la traduction proprement dite. Nous reprendrons les différents éléments évoqués au chapitre « Caractéristiques des tracts » de la deuxième partie du présent travail et nous étudierons comment ils ont été traités par Jacques Delpeyrou. Nous ne pouvons qu'encourager le lecteur à se reporter au chapitre susmentionné en cas de besoin.

¹⁰⁴ *Ibid.*, p. 151

¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 62

3.3.1 De la philosophie à la politique

Nous l'avons vu, l'une des caractéristiques des tracts est l'évolution du ton qui découle de la modification de la conception du monde de la Rose blanche. Ainsi, l'approche philosophique qui imprègne les quatre premiers tracts laisse la place à un discours plus politique. La question que nous devons nous poser maintenant est la suivante : ce tournant dans le schéma idéologique de la Rose blanche et, partant, dans les tracts originaux est-il aussi net dans la traduction française ? Force est de constater qu'il est moins décelable dans le texte cible que dans le texte source. Il faut donc tâcher de déterminer pourquoi il en est ainsi, quels sont les choix qui ont été opérés par le traducteur et, si possible, sur quelle base.

Nous avons déjà établi que plusieurs éléments contribuent à réaliser le virage idéologique dans les tracts : les thèmes abordés, la longueur des phrases, l'usage des métaphores. Si l'évolution du ton n'est pas perçue de la même façon dans le texte cible que dans le texte source, c'est que ces composantes doivent avoir été réalisées d'une manière différente en français qu'en allemand. Nous commencerons notre analyse en nous penchant sur les aspects de forme (longueur des phrases, métaphores) et terminerons avec les questions de fond (thèmes abordés).

Dans le texte source, la longueur des phrases connaît une progression décroissante : il est frappant de constater à quel point les phrases du cinquième tract sont plus courtes que celles du premier. Or, la traduction proposée par Jacques Delpeyrou ne présente pas un écart aussi important. En ayant recours, cette fois encore, à une analyse statistique sur la longueur des phrases (entendue par lignes par phrase), nous pouvons établir les moyennes suivantes :

	Tract I	Tract II	Tract III	Tract IV	Tract V	Tract VI
Tracts allemands	4,64	3,74	3,19	3,24	2,13	2,71
Tracts français	4	3,43	3,51	3,11	2,43	3,13

Nous mettons tout de suite en garde le lecteur contre la tentation (bien compréhensible) de comparer les moyennes directement entre les tracts en allemand et les tracts en français (c'est-à-dire de comparer le 4,64 au 4 pour le premier tract par exemple). Même si une telle mise en perspective s'avèrerait tout à fait intéressante, elle ne nous

semble pas pertinente ici et cela pour deux raisons. Premièrement, parce que le nombre de lignes a été calculé selon les éditions respectives en allemand et en français. La police utilisée n'étant pas la même, les chiffres sont difficilement comparables. Deuxièmement, parce qu'une telle comparaison ne servirait en rien notre propos. En effet, c'est la réalisation stylistique du tournant idéologique de la Rose blanche qui nous intéresse ici. Ce qui marque cette réalisation, c'est la différence de longueur de phrases au sein des textes dans *une seule et même langue*, et non pas entre les langues. En d'autres termes, nous devons nous attacher aux proportions en français. Puis ces proportions seront comparées à celles qui caractérisent les tracts allemands (mais, nous le répétons encore, ce sont les proportions qui sont comparées entre les langues et non les longueurs en tant que telles).

Revenons à notre tableau. Nous constatons tout d'abord qu'il y a une différence tout de même significative entre le premier tract et le cinquième : la moyenne chute de 4 à 2,46 lignes. Il faut toutefois noter que ce recul est moins important que dans le texte source : il est de 39,25% en français contre 64,9% en allemand. Il y a donc **nivellement** dans le texte cible, dans le sens où la longueur des phrases est un peu plus régulière.

Cette homogénéisation pourrait être due à trois phénomènes. Dans le premier scénario, le traducteur aurait opéré des modifications uniquement sur les quatre premiers tracts, en raccourcissant les phrases (ce qui réduirait l'écart « par le haut », si l'on peut dire, la limite supérieure de la longueur des phrases s'abaissant). Selon la deuxième hypothèse, les changements auraient été apportés sur les derniers tracts, la longueur des phrases se rapprochant de celle constatée dans les premiers textes (ici, la réduction se ferait « par le bas », la limite inférieure s'élevant). Enfin, le dernier cas de figure serait une combinaison des deux phénomènes.

Dans notre cas, il semblerait que ce soient les premiers tracts qui aient subi les plus grands changements. Ainsi, il n'est pas rare que Jacques Delpeyrou forme deux phrases à partir d'une seule dans le texte source. Voyons un exemple :

<i>Ist es nicht so, daß sich jeder ehrliche Deutsche heute seiner Regierung schämt, und wer von uns ahnt das Ausmaß der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird, wenn einst der Schleier von unseren Augen gefallen ist, und die grauenvollsten und jegliches Maß</i>	<i>Est-ce que chaque Allemand honnête n'a pas honte aujourd'hui de son Gouvernement ? Qui d'entre nous pressent quelle somme d'ignominie pèsera sur nous et sur nos enfants, quand le bandeau qui maintenant nous aveugle, sera tombé, et qu'on découvrira l'atrocité extrême de ces</i>
---	--

<i>unendlich überschreitenden Verbrechen ans Tageslicht treten?</i> (tract I)	<i>crimes ?</i> (tract I)
---	---------------------------

Outre les quelques erreurs de français (gouvernement avec une majuscule, virgules fautives), on peut remarquer que le traducteur a choisi de couper la phrase allemande et de remplacer la conjonction (« und ») par un point d'interrogation, ce qui marque plus fortement la distinction entre les deux questions et invite le lecteur à faire une pause. Le même phénomène est à l'œuvre à d'autres endroits :

<i>Leistet passiven Widerstand – Widerstand -, wo immer Ihr auch seid, verhindert das Weiterlaufen dieser atheistischen Kriegsmaschine, ehe es zu spät ist, ehe die letzten Städte ein Trümmerhaufen sind, gleich Köln, und ehe die letzte Jugend des Volkes irgendwo für die Hybris eines Untermenschen verblutet ist.</i> (tract I)	<i>Où que vous soyez, organisez une résistance passive, - une Résistance -, et empêchez que cette grande machine de guerre athée continue de fonctionner. Faites ceci avant qu'il ne soit trop tard, avant que nos dernières villes ne soient devenues un amoncellement de ruines, comme Cologne, et que la jeunesse allemande ne disparaisse, immolée à la démente d'un monstre.</i> (tract I)
<i>Nicht über die Judenfrage wollen wir in diesem Blatte schreiben, keine Verteidigungsrede verfassen – nein, nur als Beispiel wollen wir die Tatsache kurz anführen, die Tatsache, daß seit der Eroberung Polens dreihunderttausend Juden in diesem Land auf bestialischste Art ermordet worden sind.</i> (tract II)	<i>Notre dessein n'est pas d'étudier ici la question juive. Nous ne voulons présenter aucun plaidoyer. Qu'on nous permette seulement de rapporter un fait : depuis la mainmise de la Pologne, 300 000 Juifs de ce pays ont été abattus comme des bêtes.</i> (tract II)

Il faut faire remarquer ici que le tiret du texte source (juste avant le « nein ») est peut-être un peu moins fort que le point dans le texte cible. De plus, la séparation faite entre la question juive et le plaidoyer est beaucoup plus nette en français qu'en allemand (une simple virgule est remplacée par un point). Signalons encore l'utilisation des deux points au lieu d'une tournure comme « le fait que ». La façon d'aborder la phrase dans le texte cible met en réalité chaque élément en exergue et fait une distinction beaucoup plus claire entre les différentes informations.

<i>Bis zum Ausbruch des Krieges war der größte Teil des deutschen Volkes geblendet, die Nationalsozialisten zeigten sich nicht in ihrer wahren Gestalt, doch jetzt, da man sie erkannt hat, muß es die einzige und höchste Pflicht, ja heiligste Pflicht eines jeden Deutschen sein, diese Bestien zu vertilgen.</i>	<i>Jusqu'à la déclaration de guerre beaucoup d'entre nous étaient encore abusés : les nazis cachaient leur vrai visage. Maintenant, ils se sont démasqués, et le seul, le plus haut, le plus saint devoir de chaque Allemand doit être l'extermination</i>
--	--

(tract II)	<i>de ces brutes. (tract II)</i>
<i>Nicht durch individualistische Gegnerschaft, in der Art verbitterter Einsiedler, wird es möglich werden, den Boden für einen Sturz dieser „Regierung“ reif zu machen oder gar den Umsturz möglichst bald herbeizuführen, sondern nur durch die Zusammenarbeit vieler überzeugter, tatkräftiger Menschen, Menschen, die sich einig sind mit welchen Mitteln sie ihre Ziel erreichen können. (tract III)</i>	<i>Ne préparons pas la chute de ce « gouvernement » par une opposition individuelle, comme des ermites déçus. Il faut au contraire que des hommes convaincus et énergiques s'unissent, parfaitement d'accord sur les moyens à employer pour atteindre notre but. (tract III)</i>
<i>Es ist klar, daß wir unmöglich für jeden einzelnen Richtlinien für sein Verhalten geben können, nur allgemein andeuten können wir, den Weg zur Verwirklichung muß jeder selber finden. (tract III)</i>	<i>Il est évident que nous ne saurions dicter à chacun sa ligne de conduite ; nous ne donnons ici que des indications générales. A chacun de trouver la façon de les mettre en pratique. (tract III)</i>
<i>Die Trauer kehrt ein in die Hütten der Heimat und niemand ist da, der die Tränen der Mütter trocknet, Hitler aber belügt die, deren teuerstes Gut er geraubt und in den sinnlosen Tod getrieben hat. (tract IV)</i>	<i>Le deuil entre dans les chaumières. Il n'est personne pour sécher les pleurs de la mère. Hitler lui a pris ce qu'elle avait de plus cher, il a mené son enfant à une mort absurde, et maintenant il lui ment encore. (tract IV)</i>
<i>Wohl ist der Mensch frei, aber er ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Sturm preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke die sich auflöst. (tract IV)</i>	<i>Certes, l'homme est libre, mais, sans les secours du vrai Dieu, il reste impuissant contre le mal, il est comme un bateau sans gouvernail, abandonné à la tempête. Aussi faible qu'un nouveau-né, aussi fragile qu'un nuage. (tract IV)</i>

Nous voulons nous arrêter un moment sur ce dernier exemple, car le traducteur a fait un choix qui soulève plusieurs questions. En effet, la phrase en allemand ne présente pas de difficultés syntaxiques particulières qui pourraient expliquer l'introduction d'un point à cet endroit-là. La traduction met en évidence deux métaphores, ce qui nous incite à penser que le choix de Jacques Delpeyrou a été guidé par une recherche de style. Or, il est étonnant de constater que la séparation a été faite entre l'image du bateau et l'image du nouveau-né. En effet, les deux expressions sont construites sur le même schéma (substantif + ohne + substantif) alors que l'expression « wie eine Wolke, die sich auflöst » ne semble pas tout à fait se situer sur le même plan (substantif + relative)¹⁰⁶. Le traducteur a ici

¹⁰⁶ Cela s'explique par le fait que cette expression est vraisemblablement une référence à un passage de la Bible (voir le chapitre « Caractéristiques des tracts » de la deuxième partie de ce travail). Nous en reparlerons dans le sous-chapitre « Intertextualité ».

rapproché l'image du nouveau-né à celle du nuage en les isolant par rapport au reste de la phrase et en utilisant une construction identique (aussi + adjectif + que + substantif). À notre avis (et nous quittons là le domaine descriptif pour porter un jugement), la traduction « aussi faible qu'un nouveau-né » fait l'impasse sur l'élément essentiel du message, à savoir la présence divine, qui guide (« sans gouvernail ») et qui protège (la mère). En effet, l'homme est de toute façon faible, la force nécessaire pour combattre le mal provenant de Dieu, figure protectrice. Il nous semblerait donc plus pertinent de garder l'image de la mère et de proposer une expression comme « un nouveau-né privé de sa mère » (notons que la traduction proposée dans le livre de García Pelegrín donne : « [...] comme un bateau sans gouvernail, exposé aux tempêtes, comme un enfant privé de sa mère, comme un nuage qui se défait »). Nous terminons ici cette petite digression.

Pour l'instant, notre définition de la phrase voulait que seuls le point, le point d'exclamation, le point d'interrogation et les points de suspension soient des marqueurs de fin (ce sont ceux que nous avons utilisés pour notre statistique). Or, force est de constater que Jacques Delpyrou a également tendance à redistribuer les informations et à utiliser d'autres signes de ponctuation, le plus souvent des points-virgules, là où l'allemand juxtapose les informations ou utilise de simples conjonctions. Voyons quelques exemples :

<i>Wenige nur erkannten das drohende Verderben, und der Lohn für ihr heroisches Mahnen war der Tod. Über das Schicksal dieser Menschen wird noch zu reden sein.</i> (tract I)	<i>Peu d'hommes eurent le courage de dénoncer le mal ; ils ont voulu alerter l'opinion : la mort fut leur seule récompense. Il y aura encore beaucoup à dire sur le destin de ces héros.</i> (tract I)
--	--

En dehors du fait que le « erkennen » doit plutôt être compris, selon nous, dans le sens de « percevoir », « identifier », voire « se rendre compte » (l'idée de dénonciation est véhiculée par le « Mahnen », soit « alerter l'opinion [publique] » dans la traduction française), on peut remarquer que la conjonction « und » précédée d'une virgule a laissé la place à un point-virgule. Ainsi, le texte cible marque une pause plus importante que le texte source. En outre, les éléments présents dans la deuxième partie de la phrase (« [...] und der Lohn für ihr heroisches Mahnen war der Tod ») ont été redistribués dans trois propositions distinctes. L'idée d'alerte (« Mahnen ») forme une proposition (« [...] ils ont voulu alerter l'opinion [...] ») et celle de la répression (« der Lohn [...] war der Tod »), une deuxième (« [...] la mort fut leur seule récompense. »). Quant à la qualification des actes des résistants (« heroisches »), elle est déplacée dans la proposition suivante (« ces

héros », le caractère héroïque n'étant plus associé à l'action, mais à la personne). Il y a donc segmentation des informations, qui ne forment plus un tout mais sont présentées comme des éléments séparés.

<i>Daher muß jeder einzelne seiner Verantwortung als Mitglied der christlichen und abendländischen Kultur bewußt in dieser letzten Stunde sich wehren, soviel er kann, arbeiten wider die Geißel der Menschheit, wider der Faschismus und jedes ihm ähnliche System des absoluten Staates. (tract I)</i>	<i>Aussi faut-il que tout individu prenne conscience de sa responsabilité en tant que membre de la civilisation occidentale chrétienne ; qu'il se défende, en cette dernière heure, selon tous ses moyens ; qu'il combatte ce fléau de l'humanité, le fascisme, ou tout autre système de dictature semblable. (tract I)</i>
<i>Jetzt kommt es darauf an, sich gegenseitig wiederzufinden, aufzuklären von Mensch zu Mensch, immer daran zu denken und sich keine Ruhe zu geben, bis auch der Letzte von der äußersten Notwendigkeit seines Kampfes wider dieses System überzeugt ist. (tract II)</i>	<i>Il s'agit de se reconnaître les uns les autres, de s'expliquer clairement d'hommes à hommes ; d'avoir ce seul impératif sans cesse présent à l'esprit ; de ne s'accorder aucun repos avant que tout Allemand ne soit persuadé de l'absolue nécessité de la lutte contre ce régime. (tract II)</i>

Dans ces deux exemples, Jacques Delpeyrou a une fois de plus redistribué les informations et a ponctué sa phrase de points-virgules, isolant ainsi les différents thèmes.

<i>Es ist falsch, wenn man von einer nationalsozialistischen Weltanschauung spricht, denn wenn es diese gäbe, müßte man versuchen, sie mit geistigen Mitteln zu beweisen oder zu bekämpfen – die Wirklichkeit aber bietet uns ein völlig anderes Bild: schon in ihrem ersten Keim war diese Bewegung auf den Betrug des Mitmenschen angewiesen, schon damals war sie im Innersten verfault und konnte sich nur durch die stete Lüge retten. (tract II)</i>	<i>Il est faux de parler d'une conception du monde nationale-socialiste parce que, si une telle conception existait, on devrait essayer de l'établir ou de la combattre par des moyens d'ordre intellectuel. La réalité est différente. Cette doctrine, et le mouvement qu'elle suscita, étaient, dès leurs prémices, basés avant tout sur la duperie collective, et donc pourris de l'intérieur ; seul le mensonge permanent en assurait la durée. (tract II)</i>
--	--

Ce qui attire ici notre attention, en dehors de l'introduction de points là où l'allemand propose un tiret et deux points, c'est l'arrêt qui est marqué avec le point virgule. En effet, l'allemand introduit une séparation très légère grâce à l'expression « schon damals ». Or, cette disjonction est faite entre l'idée de duperie (« Betrug des Mitmenschen angewiesen ») et le caractère « pourri » du régime (« im Innersten verfault »). Dans le texte cible, la séparation (exprimée par le point-virgule) est faite entre le caractère corrompu (« pourri de l'intérieur ») et le mensonge permanent (« seul le mensonge permanent en assurait la

durée »). Là encore, il y a redistribution des informations. Un autre point à soulever concerne l'effet stylistique réalisé en allemand par la répétition du « schon » : le « schon damals » fait écho à « schon in ihrem ersten Keim », ce qui confère à la phrase une tournure légèrement littéraire. Dans le texte cible, cette répétition est supprimée (il n'y a qu'un « dès leurs prémices ») ; le ton vaguement littéraire s'efface au profit d'une exposition plus pragmatique.

Ce phénomène de redistribution des informations et de segmentation se retrouve à d'autres endroits :

<i>Denn der Mensch soll nach Gottes Willen frei und unabhängig im Zusammenleben und Zusammenwirken der staatlichen Gemeinschaft sein natürliches Ziel, sein irdisches Glück in Selbständigkeit und Selbsttätigkeit zu erreichen suchen. (tract III)</i>	<i>Car Dieu désire que l'homme tende à son but naturel, libre et indépendant à l'intérieur d'une existence et d'un développement communautaires ; qu'il cherche à atteindre son bonheur terrestre par ses propres forces, ses aptitudes originales. (tract III)</i>
<i>Sucht alle Bekannten auch aus den unteren Volkssichten von der Sinnlosigkeit einer Fortführung, von der Aussichtslosigkeit dieses Krieges, von der geistigen und wirtschaftlichen Versklavung durch den Nationalsozialismus, von der Zerstörung aller sittlichen und religiösen Werte zu überzeugen und zum passiven Widerstand zu veranlassen! (tract III)</i>	<i>Cherchez à convaincre vos amis et connaissances de l'absurdité d'une continuation de la guerre ; montrez-leur qu'elle n'offre aucune issue ; faites comprendre quel esclavage intellectuel et économique nous subissons par le nazisme, et de quel renversement de toutes les valeurs religieuses et morales cela s'accompagne ; incitez, enfin, à une résistance passive ! (tract III)</i>

Dans ce dernier exemple, le traducteur a choisi d'isoler chaque élément par des points-virgules, ce qui l'a obligé à introduire à chaque fois un nouveau verbe (« convaincre », « montrez-leur », « faites comprendre ») alors qu'en allemand, tous les compléments dépendent d'un seul et même verbe (« überzeugen »).

Prenons un tout dernier exemple :

<i>Obwohl wir wissen, daß die nationalsozialistische Macht militärisch gebrochen werden muß, suchen wir eine Erneuerung des schwerverwundeten deutschen Geistes von innen her zu erreichen. (tract IV)</i>	<i>Nous savons que le pouvoir national-socialiste doit être détruit par les armes ; mais le renouveau de cet esprit allemand si dégénéré, nous l'escomptons d'abord de l'intérieur. (tract IV)</i>
--	--

Ici, la syntaxe allemande a été simplifiée : une tournure du type « phrase subordonnée + phrase principale » a été traduite par deux phrases principales à la fois séparées par un point-virgule et reliées entre elles par une conjonction (« mais »).

Les exemples que nous venons de citer ne sont pas censés expliquer le résultat de la statistique, puisque les points-virgules n'ont pas été considérés comme des marqueurs de fin. Toutefois, le mécanisme de segmentation des phrases par de tels signes de ponctuation a un effet sur le lecteur : les constructions syntaxiques sont simplifiées et les informations sont un peu plus isolées, ce qui contribue à donner une impression d'énumération et donc de pragmatisme.

Jusque-là, nous n'avons étudié que les quatre premiers tracts. Il est intéressant de constater que les deux derniers tracts présentent eux aussi de façon ponctuelle une segmentation des phrases :

<i>Wie im Jahre 1918 versucht die deutsche Regierung alle Aufmerksamkeit auf die wachsende U-Boot-Gefahr zu lenken, während im Osten die Armeen unaufhörlich zurückströmen, im Westen die Invasion erwartet wird. (tract V)</i>	<i>Comme en 1918, le gouvernement allemand essaye encore d'attirer l'attention sur la force sous-marine ; mais à l'Est, les troupes reculent sans cesse, et on s'attend à une invasion par l'Ouest. (tract V)</i>
<i>Nachher wird ein schreckliches, aber gerechtes Gericht kommen über die, so sich feig und unentschlossen verborgen hielten. (tract V)</i>	<i>Une époque viendra où la justice, pour être bien fondée, n'en sera pas moins implacable ; elle condamnera les indécis et les prudents comme des traîtres. (tract V)</i>
<i>Eine Führerauslese, wie sie teuflischer und zugleich bornierter nicht gedacht werden kann, zieht ihre künftigen Parteibonzen auf Ordensburgen zu gottlosen, schamlosen und gewissenlosen Ausbeutern und Mordbuben heran, zur blinden, stupiden Führergefolschaft. (tract VI)</i>	<i>Par le choix du Führer, un choix comme on n'en pouvait faire de plus diabolique et de plus borné à la fois, des hommes sont devenus des criminels sans dieu, sans honte, sans conscience ; il en a fait sa suite aveugle, stupide. (tract VI)</i>

Loin d'invalider notre thèse de nivellement entre les tracts, ces exemples montrent qu'il se dégage une certaine régularité dans les choix du traducteur et dans les mécanismes de rédaction, cette fameuse régularité si importante pour Gideon Toury¹⁰⁷. Ainsi, le recours à la segmentation des phrases par un point-virgule dans tous les tracts contribue à accentuer l'homogénéisation du ton entre eux.

¹⁰⁷ TOURY Gideon, *Descriptive Translation Studies and beyond*, 1995, p. 16

Il faut encore noter que Jacques Delpeyrou relie deux phrases à deux endroits pour l'ensemble du corpus :

<i>Wozu wir dies Ihnen alles erzählen, da Sie es schon selber wissen, wenn nicht diese, so andere gleich schwere Verbrechen des fürchterlichen Untermenschentums? Weil hier eine Frage berührt wird, die uns alle zutiefst angeht und allen zu denken geben muß. (tract II)</i>	<i>Nous vous racontons cette suite de crimes parce que cela touche à une question qui nous concerne tous, et qui doit tous nous faire réfléchir. (tract II)</i>
---	---

La traduction proposée par Jacques Delpeyrou modifie ici plusieurs éléments par rapport à l'allemand. Premièrement, du point de vue sémantique, le message n'est pas tout à fait le même : alors que l'allemand affirme que la population est au courant des crimes commis par le régime (« da Sie schon selber wissen »), le français semble indiquer que la Rose blanche informe son public des atrocités en question. D'un point de vue historique, c'est une différence de taille¹⁰⁸. De plus, le texte source sous-entend que d'autres crimes ont été perpétrés (« so andere gleich schwere Verbrechen »), ce que ne suggère pas le texte cible. Deuxièmement, le français, en condensant les informations, renonce à user d'une question rhétorique. Il s'ensuit que le texte français donne l'impression de poser une information et renforce donc le caractère factuel de la phrase (il s'agit d'une affirmation, d'un fait). Ainsi, même si deux phrases ont été fusionnées, l'impression qui se dégage de ce choix de traduction ne va pas à l'encontre de la tendance à rendre plus pragmatiques les textes.

L'autre exemple de réunion de deux phrases se trouve dans le cinquième tract :

<i>Es [das deutsche Volk] sieht nicht und es hört nicht. Blindlings folgt es seinen Verführern ins Verderben. (tract V)</i>	<i>Il n'entend plus, ni ne voit ; il suit aveuglément ses faux maîtres dans le chemin du crime. (tract V)</i>
---	---

En réalité, il est peut-être exagéré de parler de deux phrases réunies entre elles, puisque, grammaticalement, il reste toujours deux phrases. Toutefois, il faut noter que le point-virgule ne marque pas une pause aussi forte que le point ; il s'agit donc plutôt d'un phénomène d'atténuation de la segmentation. Il ne faut toutefois pas surestimer l'importance de cet exemple : il ne s'agit là que d'une phrase pour tout le corpus. On ne

¹⁰⁸ En effet, l'une des « excuses » avancées à la fin de la guerre pour expliquer la passivité de la population allemande consistait à dire qu'elle n'était pas au courant des horreurs commises.

peut pas y voir une régularité de comportement, contrairement à ce qui se produit pour la segmentation des phrases.

Les phrases sont donc plus courtes à cause d'une autre segmentation ou d'une redistribution des informations. Toutefois, un autre phénomène contribue à les raccourcir : la suppression d'informations et/ou la synthèse d'un pan entier d'une phrase. Voici quelques exemples :

<i>Der Sinn und das Ziel des passiven Widerstandes ist, den Nationalsozialismus zu Fall zu bringen, und in diesem Kampf ist vor keinem Weg, vor keiner Tat zurückzuschrecken, mögen sie auf Gebieten liegen, auf welchen sie auch wollen.</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Cette résistance n'a qu'un impératif : abattre le National-Socialisme. Ne négligeons rien pour y tendre.</i> (tract III, mise en gras personnelle)
--	--

Dans cet exemple, nous constatons que, une fois encore, Jacques Delpeyrou a coupé la phrase en deux. De plus, la deuxième partie de la phrase allemande a été considérablement condensée : on ne peut pas dire qu'il y ait vraiment perte d'information, mais le « keinem Weg », « keiner Tat » et, dans une certaine mesure, « auf Gebieten » a été synthétisé en « rien », ce qui raccourcit sensiblement la phrase.

<i>Über und zu allen Zeiten haben die Dämonen im Dunkeln gelauert auf die Stunde, da der Mensch schwach wird, da er seine ihm von Gott auf Freiheit gegründete Stellung im ordo eigenmächtig verläßt, da er dem Druck des Bösen nachgibt, sich von den Mächten höherer Ordnung loslöst und so nachdem er den ersten Schritt freiwillig getan, zum zweiten und dritten und immer mehr getrieben wird mit rasen steigender Geschwindigkeit – überall und zu allen Zeiten der höchsten Not sind Menschen aufgestanden, Propheten, Heilige, die <u>ihre</u> Freiheit gewahrt hatten, die auf den einzigen Gott hinweisen und mit seiner Hilfe das Volk zur Umkehr mahnten.</i> (tract IV, mise en gras et soulignage personnels)	<i>Partout et sans cesse, l'homme éprouve, dans sa faiblesse immanente, la tentation de renier sa dignité d'être libre.</i> Partout et dans toutes les époques d'extrême misère, des hommes se sont dressés, saints ou prophètes, qui ont défendu <u>la</u> liberté, rappelé le chemin vers le Dieu unique et exhorté le peuple à revenir de ses erreurs. (tract IV, mise en gras et soulignage personnels)
---	--

Cet exemple est assez complexe, il faut donc nous y arrêter un moment. Jacques Delpeyrou a synthétisé tout un pan du texte (la partie mise en gras) en une phrase très

courte. Or, ce choix a non seulement une conséquence sur le sujet qui nous occupe directement dans cette partie de notre travail (à savoir l'impact de la longueur des phrases sur l'évolution du ton) mais aussi sur le message idéologique qui se cache derrière cette affirmation. Fondamentalement, il est vrai qu'il s'agit ici de la tentation de l'homme de renoncer à sa liberté (et ici, il faut comprendre la liberté comme la notion théologique de libre arbitre). Toutefois, la formulation française tait l'existence du triangle Dieu-homme-Satan, pourtant essentiel dans l'idéologie chrétienne et, partant, dans l'idéologie de la Rose blanche. De ce fait, elle atténue la dimension religieuse, qui est la clef du quatrième tract. Il est possible que le traducteur se soit appuyé sur les éléments qui précèdent la phrase en question pour motiver son choix. En effet, l'accent est justement mis sur le caractère métaphysique de la résistance au début du paragraphe. Jacques Delpeyrou a peut-être pensé que le lecteur reconstruirait de lui-même les notions précises à partir des informations données. Cependant, cela présuppose que le lecteur ait de bonnes connaissances en théologie. Ainsi, la traduction française a un double effet : d'une part, elle raccourcit considérablement la phrase et, d'autre part, elle rend le message idéologique un peu plus aléatoire (puisque le rattachement au christianisme est moins fort).

Nous souhaitons faire une dernière remarque sur cet exemple. Il est intéressant de constater que Jacques Delpeyrou est passé, en ce qui concerne la notion de liberté dans la deuxième partie de la phrase, d'un déterminant personnel (« ihre Freiheit ») à un déterminant défini (« la liberté »). La formulation allemande souligne le caractère individuel de la liberté, ce qui semble cohérent avec l'importance que la Rose blanche accorde à l'individualité (voir le chapitre « Idéologie de la Rose blanche » dans la première partie du présent travail). La traduction française, au contraire, présente la liberté comme une valeur impersonnelle : ainsi, le combat mené par les résistants n'opère plus au niveau de l'individu mais au niveau universel. Ce glissement nous fait penser à la préface de Gabriel Marcel, qui conférait au message des résistants munichois une portée universelle.

Ce processus de synthèse et de thématisation est également appliqué à certaines métaphores, qui se trouvent être notre second facteur formel ayant une influence sur l'évolution du ton. Ainsi, plusieurs métaphores sont explicitées :

[...] vielmehr hat man in langsamer, trügerischer, systematischer Vergewaltigung jeden einzelnen in ein geistiges Gefängnis gesteckt, und erst als er darin gefesselt lag, wurde er sich des Verhängnisses bewußt. (tract I, mise en gras personnelle)	Par un long système de violation des consciences, on a obligé chaque individu à se taire ou à mentir. (tract I, mise en gras personnelle)
--	---

Dans cet exemple, non seulement la métaphore a été décodée, mais certaines informations ont été supprimées (« trügerischer, systematischer », « wurde er sich das Verhängnisses bewußt »).

Wie es [das Krebsgeschwür, d. i. der Nationalsozialismus] größer und größer wurde und schließlich mittels einer letzten gemeinen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper besudelte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächs, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken. (tract II, mise en gras personnelle)	Mais bientôt elle [la gangrène, c'est-à-dire le national-socialisme] s'amplifia et finalement, par l'effet d'une corruption générale, triompha. L'abcès creva, empuantissant le corps entier. Les anciens opposants se cachèrent, l'élite allemande se tint dans l'ombre. (tract II, mise en gras personnelle)
--	--

Il est vrai que l'expression « se tenir dans l'ombre » doit être comprise au sens figuré et non littéral. Toutefois, elle est relativement figée et n'a pas l'originalité de la métaphore du texte source, qui est de plus relativement développée. Nous pouvons donc dire que le poids de l'image est beaucoup plus important en allemand. Il est étonnant de remarquer que la première métaphore (celle de la gangrène) a été conservée. Pourquoi y a-t-il eu traitement différencié entre les deux images ? Le problème est peut-être justement l'enchaînement de deux métaphores. Le traducteur a peut-être trouvé que les cumuler risquait de plonger le lecteur dans la confusion. De plus, il faut noter que la deuxième métaphore pose quelques problèmes. Elle présente une faille, puisque les « Nachtschattengewächs » signifient les solanacées. La traduction littérale ne semble pas pertinente pour deux raisons. D'abord, le mot « solanacées » est un terme technique et il est à parier qu'il serait opaque à toute personne non biologiste. Le but ici n'est pas d'éduquer le lecteur sur les familles en botanique. Ensuite, le mot même « solanacées » n'est pas approprié à la logique interne de la métaphore. En effet, il devrait donner l'impression de quelque chose de caché, qui n'est pas exposé à la lumière du jour (« dem Licht und der Sonne verborgen »). Or, même si les solanacées regroupent des végétaux

comme les pommes de terre, elles comprennent également les pétunias ou les belladones. Elles n'ont donc a priori aucun lien exclusif avec une croissance souterraine. En réalité, le choix en allemand du « Nachtschattengewächs » ne semble pas avoir été dicté par la réalité botanique qui se cache derrière ce mot, mais par la décomposition linguistique du terme (Nacht = nuit ; schatten = ombre ; gewächs = pousse, plante). L'application d'une telle décomposition pour le mot « solanacées » donnerait des résultats tout à fait contradictoires, puisque le lecteur penserait alors à « sol », le soleil, c'est-à-dire l'exact opposé du champ sémantique recherché. La traduction littérale n'étant pas possible, le traducteur a visiblement préféré simplifier et utiliser une expression figée.

Il est intéressant de constater que la seule métaphore qui figure dans les derniers tracts a elle aussi été explicitée :

<i>Zerreit den Mantel der Gleichgültigkeit, der Ihr um Euer Herz gelegt! (tract V)</i>	<i>L'indifférence n'est plus permise! (tract V)</i>
---	---

À noter que la formule « n'est plus permise », qui ne se justifie pas si l'on considère uniquement la phrase allemande présentée ci-dessus, doit pouvoir s'expliquer par la phrase suivante : « Décidez-vous, *avant qu'il ne soit trop tard !* ». Le « plus » marque donc l'état d'urgence exprimé juste après.

De plus, la référence à la déesse grecque Némésis, qui, comme nous l'avons déjà fait remarquer, permet à la Rose blanche de se rattacher à la tradition classique, disparaît. Seule la valeur dénotative a été préservée :

<i>Wenn jeder wartet, bis der andere anfängt, werden die Boten der rchenden Nemesis unaufhaltsam näher und näher rkken, dann wird auch das letzte Opfer sinnlos in den Rachen des unersättlichen Dmons geworfen sein. (tract I, mise en gras personnelle)</i>	<i>Si chacun attend que son voisin commence, nous verrons se rapprocher le jour terrible de la vengeance. On aura jeté la dernière victime dans la gueule du démon, sacrifice absurde, démon insatiable. (tract I, mise en gras personnelle)</i>
---	---

Certaines métaphores ont donc été gommées. D'autres, en revanche, ont été conservées. Nous en avons déjà vu une ci-dessus, lorsque le national-socialisme était comparé à une gangrène qui s'étendait à toute l'Allemagne. Nous donnerons deux autres exemples :

[...] wer von uns ahnt das Ausmaß der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird, wenn einst der Schleier von unserer Augen gefallen ist und die grauenvollsten und jegliches Maß unendlich überschreitenden Verbrechen <u>ans Tageslicht treten</u>? (tract I, mise en gras et soulignage personnels)	Qui d'entre nous pressent quelle somme d'ignominie pèsera sur nous et sur nos enfants, quand le bandeau qui maintenant nous aveugle, sera tombé, et qu'on <u>découvrira</u> l'atrocité extrême de ces crimes ? (tract I, mise en gras et soulignage personnels)
---	---

Ici, la première métaphore (mise en gras) a été conservée, tandis que la deuxième (soulignée) a été décodée. Pourtant celle-ci aurait très bien pu être rendue par une autre métaphore, par exemple grâce à une expression du genre : « et que l'atrocité extrême de ces crimes apparaîtra au grand jour ». Il faut toutefois noter que la tournure « ans Tageslicht treten » est une expression figée bien établie par la langue. Aussi, il est fort à parier qu'elle n'a pas été utilisée pour sa dimension métaphorique mais choisie comme élément constitutif de la langue. L'image du voile (« Schleier », « bandeau » en français), bien que peu originale, garde plus clairement son statut de métaphore. Cette différence de perception des métaphores explique en partie pourquoi l'une des images a été conservée et l'autre non.

<i>Täglich fallen in Rußland Tausende. Es ist die Zeit der Ernte, und der Schnitter fährt mit vollem Zug in die reife Saat.</i> (tract IV).	<i>Des milliers d'hommes tombent chaque jour en Russie. C'est le temps des moissons, mais le moissonneur s'est fait soldat, et il roule à plein gaz dans les blés mûrs.</i> (tract IV)
--	---

Le traducteur a traduit littéralement la métaphore, mais a ajouté une courte phrase qui est censée aider le lecteur à décrypter l'image. Ainsi, il avertit le lecteur que l'individu qui se cache derrière le mot « moissonneur » est en fait le soldat. Or, ce faisant, il déplace le sens de la métaphore. En effet, le mot « Schnitter » signifie certes le moissonneur, mais, surtout, il représente la figure de la mort dans l'imagerie populaire. Ainsi, le tract de la Rose blanche offre l'image de la mort qui s'abat sur le « blé mûr », c'est-à-dire sur la jeunesse allemande. C'est pourquoi le « Schnitter » ne serait pas tant le « moissonneur » que la Faucheuse. En gardant le mot « moissonneur » et en le mettant dans une position d'équivalence avec le soldat, Jacques Delpeyrou efface cette présence puissante, surnaturelle de la mort pour mettre en avant le soldat, dont les actes sont certes ravageurs mais qui reste humain. De plus, on peut sérieusement se demander si le syntagme « roule à plein gaz » est ici approprié, l'expression « à pleins gaz » (normalement avec un « s » à la fin de « plein ») étant familière et présentant en l'occurrence un petit côté comique (la

mort, avec un chapeau de paille, perchée sur son tracteur). Nous sommes bien plus convaincue par la traduction proposée dans le livre de García Pelegrín : « Le temps de la moisson est arrivé, et le moissonneur fauche à toute volée le grain mûr ». Dans cette version, la traductrice a conservé le moissonneur, mais elle a abandonné l'image d'un véhicule motorisé (« fährt mit vollem Zug »). Ce choix est à notre sens pertinent, car il évite des tournures inappropriées ou comiques. De plus, « fauche à toute volée » fait écho à l'expression « faucher des vies », ce qui nous ramène au thème de la mort. Notre seule réserve porte sur la collocation « faucher des grains », cette action étant pour nous difficilement réalisable (on fauche du blé, de l'herbe, mais pas des grains).

Résumons ce que nous avons dit des aspects formels : Jacques Delpeyrou a tendance à couper les phrases et à simplifier les syntaxes, ce qui donne aux tracts un rythme tout autre qu'en allemand. De plus, il procède à des synthèses qui ont pour conséquence de raccourcir considérablement les propositions. Certaines métaphores ont été supprimées. Ces modifications, qui ne semblent pas bien graves au premier abord, rendent les tracts plus pragmatiques et entraînent une atténuation de l'évolution générale du ton (le passage de la philosophie à la politique). En d'autres termes : une accumulation de changements au niveau micro-textuel a un impact significatif sur le niveau macro-textuel.

Évidemment, nous pouvons nous demander ce qui a incité le traducteur à faire ces choix. Ces décisions n'ont certainement pas été prises au hasard ; Jacques Delpeyrou a dû y voir un gain par rapport à une autre stratégie, par exemple une simple traduction littérale. Quel(s) avantage(s) présente donc cette manière de traduire ?

Nous voyons deux explications probables. Premièrement, certains choix ont visiblement été guidés par les exigences de la langue française. Par exemple :

<i>Wer hat die Toten gezählt, Hitler oder Goebbels – wohl keiner von beiden. (tract IV)</i>	<i>Qui a compté les morts ? Hitler ? Goebbels ? Certes, ni l'un ni l'autre. (tract IV)</i>
---	--

La ponctuation choisie dans le texte cible correspond à ce qu'un lecteur francophone s'attendrait à trouver dans un tract ; elle satisfait aux critères de rhétorique de la langue cible. Ainsi, pour reprendre la terminologie de Gideon Toury, Jacques Delpeyrou semble privilégier ici l'acceptabilité (*acceptability*), c'est-à-dire la conformité aux normes de la

culture cible, par rapport à l'adéquation (*adequacy*), c'est-à-dire le respect des normes du texte source¹⁰⁹.

Deuxièmement, il faut avouer que cette stratégie permet d'améliorer la lisibilité du texte. Les constructions syntaxiques employées dans le texte source rendent parfois la lecture quelque peu laborieuse (le premier paragraphe du premier tract en est un bon exemple). Nous pensons que Jacques Delpeyrou a voulu présenter un texte clair et univoque au lecteur, ce qui expliquerait non seulement les coupures de phrases mais aussi les synthèses. Cette volonté est d'autant plus compréhensible que ces tracts représentaient en 1955 l'une des toutes premières « initiations » du peuple français au sujet de la résistance allemande. Il s'agissait donc de ne pas rebuter le lecteur par des tournures vagues.

Nous avons étudié les aspects formels qui reflètent le passage d'une perspective philosophique à une orientation plus politique. Or, comme nous l'avons déjà indiqué, cette évolution se perçoit également dans les thèmes abordés dans les tracts. Nous devons donc maintenant nous intéresser aux questions de fond.

En réalité, le lecteur francophone retrouvera les mêmes thèmes que le lecteur germanophone. Le nivellement du ton adopté dans les tracts n'a pas ses origines dans une modification des sujets globaux. Toutefois, nous souhaitons attirer ici l'attention du lecteur sur quelques éléments dont le sens ne correspond pas au message véhiculé dans le texte source. Nous ne voulons pas indiquer chaque glissement de sens, mais seulement discuter de quelques changements sémantiques que nous estimons importants pour le message idéologique de la Rose blanche.

La première phrase sur laquelle nous souhaitons nous pencher figure dans le premier tract et présente un faux sens :

<i>Wenn das deutsche Volk schon so in seinem tiefsten Wesen korrumpiert und zerfallen ist, daß es, ohne eine Hand zu regen, im leichtsinnigen Vertrauen auf eine fragwürdige Gesetzmäßigkeit der Geschichte das Höchste, das ein Mensch besitzt und das ihn über jede andere Kreatur erhöht, nämlich den freien Willen,</i>	<i>Si le peuple allemand est déjà à ce point corrompu et décadent, qu'il abandonne sans opposition, avec une confiance insensée en un déterminisme contestable de l'histoire, ce que l'homme possède de plus haut : le libre arbitre et la liberté, refusant de s'insérer dans le cours de l'histoire pour la subordonner finalement à sa</i>
--	--

¹⁰⁹ TOURY Gideon, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, 1995, p. 57

<i>preisgibt, die Freiheit des Menschen preisgibt, selbst mit einzugreifen in das Rad der Geschichte und es seiner vernünftigen Entscheidung unterzuordnen – wenn die Deutschen, <u>so jeder Individualität bar, schon so sehr zur geistlosen und feigen Masse geworden sind, dann, ja dann verdienen sie den Untergang.</u></i> (mise en gras et soulignage personnels)	<i>volonté ; s'il est devenu <u>une masse dénuée d'esprit, d'individualité, de courage, alors c'est lui-même qui prépare sa ruine.</u></i> (mise en gras et soulignage personnels)
---	--

Le faux sens concerne la notion de « freier Willen », c'est-à-dire le libre arbitre. Commençons par expliquer ce qu'elle recouvre. Dans l'idéologie chrétienne, l'homme se distingue des autres créatures par le libre arbitre (« das ihn über jede andere Kreatur erhöht », non rendu en français). Ainsi, il a la possibilité (la liberté) de faire des choix. C'est précisément cette marge de manœuvre qui explique la présence du mal sur la Terre (nous sommes là en pleine théodicée, qui, comme nous l'avons déjà indiqué dans le chapitre « Idéologie de la Rose blanche », intéressait beaucoup les résistants munichois). C'est également elle qui permet de faire de la résistance contre le régime national-socialiste (parce que les hommes peuvent prendre des décisions et agir). Cette notion de liberté est visiblement un argument clé, puisqu'elle sera à nouveau évoquée dans le quatrième tract (« da er seine ihm von Gott auf Freiheit gegründete Stellung im ordo eigenmächtig verläßt »). Une fois ces éléments en mains, nous sommes mieux armée pour comprendre la phrase allemande. Le « Freiheit » ne doit pas être compris comme la liberté absolue mais comme une liberté bien précise. Les propositions dont les verbes sont « einzugreifen » et « unterzuordnen » sont des compléments de « Freiheit » et viennent caractériser cette liberté. En réalité, il s'agit de la brève définition de ce qu'est le libre arbitre. Aussi faut-il considérer « freier Willen » et « Freiheit [...] unterzuordnen » comme des synonymes (l'un serait le terme, l'autre une paraphrase). Jacques Delpeyrou ne semble pas l'avoir compris de cette manière : sa formulation « le libre arbitre et la liberté » montre qu'il dissocie les deux idées. De plus, tout le passage allant de « selbst mit » à « unterzuordnen » a été pris comme un complément de phrase et non comme un complément du nom. La liberté n'étant plus caractérisée, elle risque d'être comprise dans un sens plus vague.

En réalité, la traduction de Jacques Delpeyrou n'est pas fondamentalement contraire à la phrase du texte source. En effet, le libre arbitre sous-entend que l'homme n'est pas condamné à subir le cours de l'histoire. Toutefois, écrire « refusant de s'inscrire dans le

cours de l'histoire » signifie que l'homme resterait en marge des événements, ce qui est difficilement imaginable (à partir du moment où il vit, l'homme est en lien avec son environnement). L'aspect actif, l'intervention (« einzugreifen ») est occulté, même s'il est en partie suggéré par la fin de la phrase : « pour la subordonner enfin à sa volonté » (s'il y a subordination, il y a action sur l'objet). Aussi aurions-nous préféré une traduction comme : « [...] le libre arbitre, ou la liberté d'intervenir dans le cours de l'histoire pour le subordonner enfin à sa volonté ».

Un autre point intéressant de cette phrase est la dichotomie entre l'individu et la masse. Nous avons déjà vu que l'individualité avait une grande importance pour la Rose blanche. Elle s'oppose à l'idée de masse. Aussi, l'expression « une masse dénuée [...] d'individualité » (élément souligné dans le tableau) est pléonastique, la masse et l'individualité présentant une alternative. C'est parce que les Allemands ont abandonné leur individualité qu'ils sont devenus une masse. C'est pourquoi nous suggérerions comme traduction : « si, renonçant à toute individualité, ils [les Allemands] sont devenus une masse dénuée d'esprit et de courage [...] ». Nous changerions « le peuple allemand » par « les Allemands » (dès le début du passage), car l'idée d'un peuple renonçant à son individualité ne serait pas claire : individuel par rapport à quoi ? Par rapport aux autres peuples ? Individuel pour ses membres ? Il vaut donc mieux opter pour une forme au pluriel (les Allemands).

Passons à un autre exemple. Le sixième tract présente un cas de faux sens frappant :

<i>Im Namen des ganzen deutschen Volkes fordern wir vom Staat Adolf Hitlers die persönliche Freiheit, das kostbare Gut der Deutschen zurück, um das er uns in der erbärmlichsten Weise betrogen hat.</i>	<i>Au nom de la jeunesse allemande, nous exigeons de l'Etat d'Adolf Hitler le retour à la liberté personnelle ; nous voulons reprendre possession de ce qui est à nous ; notre pays, prétexte pour nous tromper si honteusement, nous appartient.</i>
--	---

Étonnamment, il y a glissement entre les notions de liberté et de pays, ce qui déplace les revendications du groupe d'un champ purement immatériel et moral (la liberté) à un champ plus politique, voire nationaliste (le pays). Or, même si la Rose blanche aimait son pays (voir le chapitre « Idéologie de la Rose blanche »), ses préoccupations se concentraient avant tout sur la vie intellectuelle et morale.

Ce glissement peut s'expliquer par une mauvaise compréhension du verbe « betrügen ». En effet, l'une des acceptions de ce mot signifie bien « tromper ». Toutefois, il faut ici le considérer dans sa construction « um etwas betrügen », c'est-à-dire « voler », « dérober », « soustraire quelque chose à quelqu'un ». Ainsi, le message de la Rose blanche est que le régime national-socialiste a fait main basse sur la liberté du peuple allemand. Jacques Delpeyrou semble être resté sur la première signification du verbe, « tromper », et a dû avoir des difficultés pour comprendre le sens de la phrase (qui est effectivement difficilement saisissable avec cette acception de « betrügen »). Il a alors probablement fait appel à ses connaissances extralinguistiques et s'est souvenu que les thèmes nationalistes étaient l'une des composantes essentielles de la propagande national-socialiste. Ce cheminement expliquerait l'introduction de « notre pays » et l'étoffement « prétexte pour ». Ces modifications ne correspondent toutefois pas au message que la Rose blanche tente de faire passer. Aussi proposerions-nous plutôt une traduction comme suit : « Au nom de l'ensemble du peuple allemand, nous exigeons de l'État d'Adolf Hitler qu'il nous rende notre liberté individuelle, le bien le plus précieux que nous possédions et qui nous a été dérobé de la façon la plus ignoble qui soit ».

Un autre point intéressant de la traduction de Jacques Delpeyrou est le passage de « Im Namen des ganzen deutschen Volkes » (littéralement : « au nom de l'ensemble du peuple allemand ») à « Au nom de la jeunesse allemande ». La première explication qui vient à l'esprit est une erreur de la part du traducteur. Or, si l'on consulte les tracts originaux, on peut constater que la Rose blanche avait écrit à l'origine « Im Namen der ganzen deutschen Jugend ». La traduction française serait donc plus proche du texte original que la version proposée dans *Die Weiße Rose*. Cette observation est importante, car elle nous incite à penser que Jacques Delpeyrou a consulté les tracts originaux.

Le troisième et dernier élément que nous souhaitons aborder par rapport aux modifications sémantiques concerne la traduction de l'adjectif « sittlich », qui signifie « moral ». Jacques Delpeyrou le rend tantôt par « moral », tantôt par « social ». En réalité, l'adjectif « moral » semble avoir été choisi chaque fois qu'il est question de valeurs :

Sucht alle Bekannten [...] von der Zerstörung aller sittlichen und religiösen Werte zu überzeugen [...]! (tract III, mise en gras personnelle)	[...] faites comprendre [...] de quel renversement de toutes les valeurs religieuses et morales cela s'accompagne [...]! (tract III, mise en gras personnelle)
---	--

<i>Was ihnen Freiheit und Ehre der deutschen Nation gilt, das haben sie in zehn Jahren der Zerstörung aller materiellen und geistigen Freiheit, aller sittlichen Substanz im deutschen Volk genugsam gezeigt. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>	<i>Ce qu'ils entendent par ces mots, ils l'ont montré suffisamment au cours de ces années où toute liberté, matérielle aussi bien qu'intellectuelle, toute valeur morale furent bafouées. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>
---	---

Dans les autres cas, c'est « social » qui prévaut :

<i>Ist Euer Geist schon so sehr der Vergewaltigung unterlegen, daß Ihr vergesst, daß es nicht nur Euer Recht, sondern Eure sittliche Pflicht ist, dieses System zu beseitigen? (tract III, mise en gras personnelle)</i>	<i>Etes-vous à ce point abrutis pour oublier que ce n'est pas seulement votre droit, mais aussi votre devoir social de renverser ce système politique ? (tract III, mise en gras personnelle)</i>
<i>Es gilt den Kampf jeder einzelnen von uns um unsere Zukunft, unsere Freiheit und Ehre in einem seiner sittlichen Verantwortung bewußten Staatswesen. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>	<i>Le combat de chacun d'entre nous a pour enjeu notre liberté, et notre honneur de citoyen conscient de sa responsabilité sociale. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>

Dans le premier exemple, l'utilisation du mot « social » peut être compréhensible dans le sens où la Rose blanche attribuait effectivement aux intellectuels (c'est bien à eux qu'elle s'adresse dans ce tract) un rôle très précis dans la société, celui de guider le reste de la population (voir le chapitre « Idéologie de la Rose blanche » du présent travail). Cependant, cette fonction sociale n'existe que parce que les intellectuels ont une responsabilité morale : ils ne sont pas des guides pour une raison inhérente au fonctionnement de la société, mais bien parce que la morale le leur dicte. Aussi, traduire « sittliche Pflicht » par « devoir social » ne fait qu'effleurer le problème et occulte la nature réelle de cette responsabilité. Avoir recours à l'adjectif « social », c'est centrer la question sur des enjeux sociologiques uniquement et faire l'impasse sur la dimension morale.

Le deuxième exemple est encore plus problématique. En plus de toutes les remarques que nous avons déjà faites et qui peuvent également s'appliquer ici, la responsabilité est déplacée dans le texte cible sur l'individu (« le citoyen ») et n'incombe plus à l'État. Or, le fait que l'État ait des responsabilités est primordial, puisque cela signifie qu'il n'est pas tout-puissant. Nous touchons là précisément à la logique qui permet de justifier la résistance contre un gouvernement (voir le sous-chapitre « Légitimité de la Résistance » dans la première partie de ce travail). Dans sa traduction, Jacques Delpeyrou rejette la

responsabilité sur le citoyen et occulte du même coup cette relation essentielle entre l'État et la société. Ainsi, en cherchant à simplifier la phrase, il modifie le message idéologique. On peut encore faire remarquer que le mot « Zukunft » n'a pas été rendu en français. La version figurant dans le livre de García Pelegrín est elle beaucoup plus proche de l'allemand : « Il s'agit d'une lutte de chacun d'entre nous pour notre avenir, notre liberté et notre honneur dans un État conscient de sa responsabilité morale. »

Pour résumer ce sous-chapitre, nous pouvons dire que l'atténuation de l'évolution du ton au fil des tracts n'est pas due à une modification des thèmes principaux, bien que certains contenus sémantiques précis, qui sont à nos yeux importants, aient été modifiés. Ce nivellement trouve son origine dans la modification d'aspects formels, comme la segmentation des phrases ou la suppression des métaphores. Toutefois, nous devons signaler que cette perte est en partie compensée par le fait que l'édition française isole les différents tracts par des titres, alors que l'édition allemande les enchaîne, sans distinction particulière. Ainsi, *La Rose blanche* distribue les tracts sous trois chapitres différents, qui correspondent aux différents tournants qu'a connus le groupe de résistance : les quatre premiers tracts sont regroupés sous le chapitre « Les tracts de la Rose Blanche » ; le cinquième figure sous le chapitre « Tract du mouvement de résistance » et le sixième, sous le chapitre « Le dernier tract »¹¹⁰. Cette présentation peut avoir été un choix non pas du traducteur, mais des Éditions de Minuit. Il faut faire remarquer que le nom de ces titres n'est pas une invention inédite pour l'édition française : on retrouve ces titres dans *Die Weiße Rose*, où ils sont toutefois présentés comme un en-tête de chaque tract. Ils ne marquent donc pas une distinction aussi nette qu'en français, où ils sont transformés en chapitres. Le cloisonnement réalisé dans l'édition française par l'usage de chapitres permet de signaler au lecteur qu'une distinction doit être faite entre les différents tracts.

3.3.2 Dénomination des acteurs

Comme nous l'avons vu dans le chapitre « Caractéristiques des tracts », il existe trois types de dénominations : les dénominations neutres, les dénominations péjoratives et les dénominations laudatives. Nous retrouvons ces trois types dans le texte cible. Nous ne discuterons pas ici de la traduction de chaque désignation, car la plupart d'entre elles ne pose pas de problèmes particuliers. Nous ne nous pencherons que sur les éléments qui

¹¹⁰ Nous invitons le lecteur à constater cette utilisation des titres en consultant les annexes du présent travail, qui incluent une reproduction des tracts tels que présentés dans *La Rose Blanche*.

soulèvent quelques questions du point de vue traductionnel. Nous commencerons notre exposé par quelques remarques sur la traduction du caractère illégitime du gouvernement national-socialiste et sur la traduction des dénominations empruntées à une certaine terminologie ou propres au contexte culturel. Nous enchaînerons ensuite avec l'étude de certaines dénominations péjoratives et de l'emploi des pronoms personnels dans le texte cible. Enfin, nous nous intéresserons à la traduction de quelques éléments qui permettent au lecteur de déterminer l'appartenance des auteurs à une certaine couche sociale.

Comme nous l'avons déjà indiqué dans ce travail, la Rose blanche emploie différents procédés pour marquer le caractère illégitime du gouvernement : en plus de deux expressions (« Mißgeburten von Regierungen » et « Unstaat »), elle encadre les mots « Regierung » (gouvernement) et « Staat » (État) de guillemets. Jacques Delpeyrou a également recours à ces deux techniques. Ainsi, il conserve généralement les guillemets proposés dans le texte source :

<i>Unser heutiger « Staat » aber ist die Diktatur des Bösen. (tract III)</i>	<i>Notre « Etat » actuel est la dictature du mal. (tract III)</i>
<i>Nicht durch individualistische Gegnerschaft, in der Art verbitterter Einsiedler, wird es möglich werden, den Boden für einen Sturz dieser „Regierung“ reif zu machen [...]. (tract III)</i>	<i>Ne préparons pas la chute de ce « gouvernement » par une opposition individuelle, comme des ermites déçus. (tract III)</i>

Par contre, dans le deuxième tract, il préfère abandonner les guillemets et introduit l'adjectif « prétendu » pour compenser :

<i>[...] er leidet diese „Regierung“, die eine so unendliche Schuld auf sich geladen hat, ja, er ist doch selbst schuld daran, dass sie überhaupt entstehen konnte! (tract II, mise en gras personnelle)</i>	<i>Il supporte ce prétendu gouvernement qui se charge d'une faute immense : il est lui-même coupable de l'existence de ce gouvernement. (tract II, mise en gras personnelle)</i>
--	---

Ce choix s'explique peut-être par la présence, dans le texte cible, d'une deuxième occurrence du mot « gouvernement » ; l'ajout d'un adjectif pourrait refléter la volonté d'atténuer légèrement la répétition. Or, on aurait très bien pu imaginer introduire les guillemets à la deuxième occurrence du mot, ce qui n'a pas été fait.

La traduction de « Mißgeburten von Regierungen » et de « Unstaat » est aussi intéressante. Penchons-nous tout d'abord sur « Unstaat » :

<i>Ein Ende muss diesem Unstaat möglichst bald bereitet werden – ein Sieg des faschistischen Deutschland in diesem Krieg hätte unabsehbare, fürchterliche Folgen.</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Cette caricature d'Etat recevra bientôt le coup de grâce ; une victoire de l'Allemagne fasciste aurait des conséquences imprévisibles, atroces.</i> (tract III, mise en gras personnelle)
--	---

Cet exemple attire notre attention, car le traducteur est confronté ici aux mécanismes de formation lexicale propres à l'allemand. En effet, « Unstaat » n'est pas un mot normalisé dans la langue allemande (il ne figure par exemple pas dans le Duden¹¹¹), mais a été construit par la Rose blanche pour les circonstances. Pourtant, il est tout à fait transparent pour le lecteur germanophone, car il a été forgé selon des procédés tout à fait courants en allemand. Le préfixe « Un- » vient modifier la racine « Staat ». Il marque un état contraire, « quelque chose qui n'est pas ». En d'autres termes, l'État tel qu'il existe sous le national-socialisme est tellement déformé qu'il ne peut pas être considéré comme un État.

Quels choix le traducteur peut-il faire face à une telle expression ? Le français n'est pas aussi souple que l'allemand en ce qui concerne la formation de néologismes. On pourrait imaginer procéder à un calque, puiser dans la langue française un préfixe qui véhiculerait l'idée de privation et écrire par exemple « un non-État ». Toutefois, une telle solution aurait l'inconvénient de proposer un mot qui n'est pas conventionnel et qui peut donc potentiellement interpeller plus que de raison le lecteur, voire être rejeté sans autre forme de procès. Jacques Delpeyrou a visiblement essayé d'éviter cet écueil et de trouver une expression naturelle en français. Il a explicité le « Un- » en le transformant en substantif. Sa proposition, « cette caricature d'Etat », véhicule l'idée d'un État illégitime tout en offrant une lecture sans heurt.

La traduction de « Mißgeburten von Regierungen » appelle aussi quelques commentaires :

<i>Doch ist es noch nicht zu spät, diese abscheulichste aller Mißgeburten von Regierungen aus der Welt zu schaffen, um nicht noch mehr Schuld auf sich zu laden.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>Cependant, il n'est pas trop tard pour faire disparaître de la surface du globe ce prétendu gouvernement ; nous pouvons encore nous délivrer de ce monstre que nous avons nous-mêmes créé.</i> (tract II, mise en gras personnelle)
--	--

¹¹¹ Duden, *Deutsches Universalwörterbuch*, Dudenverlag, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich, 2003

« Mißgeburt » signifie « créature mal formée ». En d'autres termes, le régime national-socialiste n'est pas un État à part entière, il est difforme. Jacques Delpeyrou n'a pas opté pour une traduction littérale, car un tel choix aurait des résultats peu naturels en français (« le plus abominable de tous les avortons de gouvernement »). Il a en fait redistribué les informations, un phénomène qui est assez fréquent dans sa traduction, comme nous l'avons vu dans le sous-chapitre « De la philosophie à la politique ». Il semblerait que la charge sémantique portée par « Mißgeburt » est assurée dans le texte cible par « ce monstre » de la deuxième partie de la phrase. C'est le déterminant démonstratif (« ce ») qui établit l'identité avec le gouvernement. Le recours de l'adjectif « prétendu » avant « gouvernement » est plus intrigant. Jacques Delpeyrou l'a-t-il mis là pour garder tout de même une trace de « Mißgeburt » dans la première partie de la phrase ? Il faut remarquer que, même si l'on admet que cet adjectif est un ajout au niveau micro-textuel, il ne contredit en rien le message général de la Rose blanche. L'idée de la nature illégitime du gouvernement national-socialiste revenant à plusieurs reprises dans les tracts, il ne s'agit pas là d'une trahison envers les auteurs du texte source. Il faut encore noter que l'adjectif « abscheulichste » présent dans le texte source n'a pas été rendu dans le texte cible, peut-être parce que le traducteur a pensé que le mot « monstre » suffisait.

Intéressons-nous maintenant aux dénominations qui sont issues de la propagande national-socialiste ou qui sont propres à la culture allemande. Certaines références ont été conservées.

<i>Führer, wir danken dir!</i> (tract VI)	<i>Führer, nous te remercions!</i> (tract VI)
---	---

Ici, le traducteur a procédé à un emprunt, ce qui est logique puisque le mot « Führer » est accepté par la langue française ; le terme est clair et précis. Il faut signaler que cette phrase est déjà un exemple d'intertextualité : il s'agit ici d'une phrase clé de la propagande national-socialiste, utilisée de façon ironique. Il n'est pas sûr que le lecteur francophone perçoive la source exacte de cette phrase, mais il sentira certainement le ton sarcastique de la tournure, ce qui est le principal.

<i>Wir „Arbeiter des Geistes“ wären gerade recht, dieser neuen Herrenschicht den Knüppel zu machen.</i> (tract VI, mise en gras personnelle)	<i>Ce serait à nous, « travailleurs intellectuels » de régler son compte à cette nouvelle clique de Seigneurs.</i> (tract VI, mise en gras personnelle)
--	--

Ici, Jacques Delpeyrou a conservé l'allusion. Bien que l'expression « travailleurs de l'esprit » semble plus courante, nous pensons que le lecteur sera sensible à la référence (d'autant plus qu'elle vient encadrée de guillemets).

Le cas de l'expression « Volk der Dichter und Denker » est un peu différent :

<i>Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage „seines“ Buches (ein Buch, das in dem übelsten Deutsch geschrieben worden ist, das ich je gelesen habe; dennoch ist es von dem Volke der Dichter und Denker zur Bibel erhoben worden): „Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muß, um es zu regieren.“ (tract II, mise en gras personnelle)</i>	<i>C'est ainsi que Hitler, dans une ancienne édition de « son » livre, - l'ouvrage écrit dans l'allemand le plus laid qu'on puisse lire, et qu'un peuple dit de poètes et de penseurs a pris pour bible ! – définit en ces termes sa règle de conduite : « On ne peut pas s'imaginer à quel point il faut tromper un peuple pour le gouverner. » (tract II, mise en gras personnelle)</i>
---	--

Ici, Jacques Delpeyrou a gardé la référence mais l'a pour ainsi dire aménagée. En effet, tandis que le texte source présente le syntagme tel quel, le texte cible introduit une nuance en glissant un « dit » entre « peuple » et « de poètes et de penseurs ». Ce faisant, il remet en cause l'expression. Faut-il pour autant y voir un faux sens ? Pour répondre à cette question, il faut tâcher de comprendre pourquoi la Rose blanche utilise cette expression. Celle-ci est en réalité mise en contraste avec le reste de la phrase. Il ne faut pas oublier que les résistants munichois déploraient grandement le déclin de la vie intellectuelle en Allemagne. Il leur paraît inconcevable qu'un peuple qui a produit par le passé de grands noms comme Goethe ou Schiller se laisse subjugué par un ouvrage comme *Mein Kampf*. Si les Allemands s'abaissent à prendre pour bible le livre de Hitler, alors c'est qu'ils ont renié leur passé (et leur présent) intellectuel et qu'ils ne sont justement plus le « peuple des poètes et des penseurs ». Aussi faut-il voir dans cette expression une allusion ironique, voire une provocation. De ce fait, la traduction proposée par Jacques Delpeyrou semble cohérente. Elle permet d'une part de montrer qu'il s'agit d'une expression figée et d'autre part de marquer le jugement critique que la Rose blanche porte sur une telle formulation (le peuple allemand est supposé être composé de poètes et de penseurs, mais la réalité est toute autre). Le traducteur ne fait ici qu'explicitier l'implicite du texte source.

Quelques références à une certaine terminologie ou expressions figées ont donc été conservées. Or, il n'en va pas de même pour le mot « Untermensch » :

<i>[...] verhindert das Weiterlaufen dieser atheistischen Kriegsmaschine, [...] ehe die letzte Jugend des Volkes irgendwo für die Hybris eines Untermenschen verblutet ist.</i> (tract I, mise en gras personnelle)	<i>[...] empêchez que cette grande machine de guerre athée continue de fonctionner. Faites ceci avant [...] que la jeunesse allemande ne disparaisse, immolée à la démence d'un monstre.</i> (tract I, mise en gras personnelle).
<i>Sollen wir auf ewig das von aller Welt gehäßte und ausgestoßene Volk sein? Nein! Darum trennt Euch von dem nationalsozialistischen Untermenschentum!</i> (tract V, mise en gras personnelle)	<i>Serons-nous, pour toujours, le peuple haï de tous, exclu du monde ? Non ! Refusez avec énergie d'être plus longtemps les complices des monstres qui nous gouvernent !</i> (tract V, mise en gras personnelle)

Pour traduire « Untermensch », Jacques Delpeyrou n'a pas employé le mot « sous-homme », qui aurait été la solution la plus directe (le traducteur du livre de García Pelegrín a par exemple écrit aux deux places « sous-hommes »). À la place, il emploie le mot « monstres » dans les deux phrases. Cette régularité dans la traduction de « Untermensch » pourrait faire penser que le traducteur s'est fixé une équivalence personnelle. Or, le mot « monstre » a été utilisé également dans la phrase que nous avons étudiée pour « Mißgeburten von Regierungen » (voir l'exemple ci-dessus) alors que le mot « Untermensch » n'y apparaît pas, ce qui nous incite plutôt à conclure à une coïncidence. Évidemment, cela n'exclut pas totalement l'hypothèse d'une équivalence fixe.

Il faut signaler que la traduction de « Untermensch » proposée par Jacques Delpeyrou peut s'expliquer par le fait que ce mot, en dehors de toute théorie raciale, désigne également une brute. Sachant cela, faut-il en conclure que notre compréhension de « Untermensch » était erronée ? Est-ce possible que la Rose blanche n'ait pas du tout pensé à la signification de « sous-homme » et ait voulu dire « brute » ? Cela semble peu probable quand on pense que ces tracts ont été rédigés en 1942, en pleine domination national-socialiste, et que la population était baignée dans la propagande du régime. Même si la Rose blanche ne voulait pas dire « sous-homme », les lecteurs pouvaient difficilement ne pas penser à cette acception de « Untermensch ». Les résistants munichois étaient trop scrupuleux sur le choix de leurs mots pour ne pas en être conscients.

Nous voyons une autre explication possible au choix de ne pas utiliser le mot « sous-homme ». Elle est liée à l'intention qui se cache derrière la traduction même du livre d'Inge Scholl en français. Rappelons-nous : la publication de *La Rose Blanche* en 1955 était motivée par la volonté de montrer au peuple français qu'une résistance allemande

avait existé et que les Allemands ne pouvaient pas être assimilés en bloc au national-socialisme. Proposer à un lectorat qu'on suppose relativement sceptique au départ un mot si directement issu de la propagande national-socialiste n'aurait donc pas été foncièrement des plus judicieux. Cela aurait pu avoir un effet contraire à l'objectif visé, en atténuant la distinction entre la Rose blanche et le parti de Hitler.

Passons maintenant aux désignations qui ne peuvent être comprises que grâce au contexte ou à certaines connaissances extralinguistiques. La Rose blanche utilise à deux reprises l'adjectif « braun » comme synonyme de « national-socialiste ».

<i>Jetzt, da uns in den letzten Jahren die Augen vollkommen geöffnet worden sind, da wir wissen, mit wem wir es zu tun haben, jetzt ist es allerhöchste Zeit, diese braune Horde auszurotten.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>Nos yeux ont été ouverts par les horreurs des dernières années, il est grand temps d'en finir avec cette équipe de fantoches.</i> (tract II, mise en gras personnelle)
<i>Sabotage in allem Schrifttum, allen Zeitungen, die im Solde der „Regierung“ stehen, für ihre Ideen, für die Verbreitung der braunen Lüge kämpfen.</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Sabotage dans la presse et la littérature, contre tous les journaux à la solde du « gouvernement », qui combattent pour ses idées et tentent de répandre ses mensonges.</i> (tract III, mise en gras personnelle)

Jacques Delpeyrou a renoncé à une traduction littérale, qui aurait été peu compréhensible. Certes on parle bien de chemises brunes, une expression qui désigne les SA et, plus largement, les groupes fascistes. Toutefois, cette acception de « brun » est relativement limitée. Le traducteur a voulu éviter une expression opaque comme « les mensonges bruns » et a explicité l'adjectif, soit en introduisant tout un syntagme (« équipe de fantoches »), soit en employant un possessif, le « ses » reprenant le « gouvernement » (et donc le national-socialisme).

Il convient de faire quelques remarques sur la traduction de « diese braune Horde » en « cette équipe de fantoches ». Le mot « Horde » évoque une quantité relativement importante d'individus indisciplinés et rustres. Le groupe nominal « équipe de fantoches » ne met pas particulièrement l'accent sur la quantité (le mot « équipe » ferait plutôt penser à un groupe limité) ou à l'aspect barbare des membres du parti, mais souligne une fois de plus la nature factice du gouvernement par le biais de « fantoches ». De plus, il ne permet pas en tant que tel d'identifier l'entité qui est visée. C'est le démonstratif « cette » qui signale au lecteur qu'il est question en réalité du gouvernement national-socialiste.

Dans le dernier tract, le mot « Weltkriegesgefreiter » ne peut être compris que si le lecteur a quelques connaissances extralinguistiques :

<i>Dreihundertdreißigtausend deutsche Männer hat die geniale Strategie des Weltkriegesgefreiten sinn- und verantwortungslos in Tod und Verderben gehetzt. (mise en gras personnelle)</i>	<i>La vie de trois cent mille Allemands, voilà ce qu'a coûté la stratégie géniale de ce soldat de deuxième classe promu général des armées. (mise en gras personnelle)</i>
--	--

La Rose blanche rappelle ici que Hitler a participé à la Première Guerre mondiale et qu'il n'avait pas alors un grade très élevé. Seul un lecteur qui connaît cette information peut deviner la personne qui est désignée par « Weltkriegesgefreiten ». Nous devons faire quelques observations sur la traduction. Tout d'abord, il faut noter que le rang de « soldat de deuxième classe » ne correspond pas à celui de « Gefreiter ». En effet, un soldat de deuxième classe équivaut au soldat de base. De ce fait, on ne peut pas dire qu'il s'agit réellement d'un grade. « Gefreiter », par contre, est le premier grade qu'un individu peut acquérir dans l'armée. Il correspondrait plutôt à « soldat de première classe » ou « caporal ». La traduction française ne reflète donc pas la réalité. Ensuite, il faut noter que Jacques Delpeyrou ne reprend pas le « Weltkrieg » qui est apposé en préfixe à « Gefreiter » tandis qu'il ajoute une information : « promu général des armées ». Cet ajout peut s'expliquer par la volonté de donner des clefs de lecture au public cible. En effet, tout francophone sait qui était le général des armées allemandes pendant la Seconde Guerre mondiale. Même s'il ignore que Hitler n'était que caporal pendant la Grande Guerre, il comprendra qui est la personne dont il est question dans cette phrase grâce à l'indication « général des armées ». Ce choix de traduction a vraisemblablement été motivé par la volonté d'éclairer l'identité du caporal. Quant au fait que le « Weltkrieg » a été passé sous silence, il est possible que Jacques Delpeyrou l'ait trouvé trop équivoque. En effet, parler seulement de « Guerre mondiale » ne serait pas satisfaisant pour un lecteur de la seconde moitié du XX^e siècle, puisqu'il se demanderait à quelle guerre mondiale l'auteur fait référence. À l'inverse, écrire « Première Guerre mondiale » pourrait sembler légèrement anachronique, les tracts ayant été écrits en 1942. En outre, il faut prendre en compte le fait que l'intention de la Rose blanche est ici de montrer l'incompétence de Hitler pour les questions militaires (il n'avait qu'un rang très bas pendant la guerre de 1914-1918). Ces éléments peuvent expliquer le choix de Jacques Delpeyrou de ne pas conserver le « Weltkrieg ».

Nous souhaitons maintenant nous intéresser à quelques dénominations péjoratives qui nous semblent dignes d'intérêt. Nous commencerons par une réflexion sur le mot « salopard », que Jacques Delpeyrou emploie à deux reprises dans deux tracts différents :

<i>[...] warum dudelt Ihr, daß diese Gewalthaber Schritt für Schritt offen und im verborgenen eine Domäne Eures Rechts nach der anderen rauben, bis eines Tages nichts, aber auch gar nichts übrigbleiben wird als ein mechanisiertes Staatsgetriebe, kommandiert von Verbrechern und Säufern?</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>[...] comment tolérez-vous que ces dictateurs, peu à peu, suppriment tous vos droits, jusqu'au jour où il ne restera rien qu'une organisation étatique mécanisée dirigée par des criminels et des salopards ?</i> (tract III, mise en gras personnelle)
<i>Vergeßt auch nicht die kleinen Schurken dieses Systems, merkt Euch die Namen, auf daß keiner entkomme!</i> (tract IV, mise en gras personnelle)	<i>N'oubliez pas non plus les petits salopards de ce régime, souvenez-vous de leurs noms, que pas un d'entre eux n'échappe !</i> (tract IV, mise en gras personnelle)

Le premier exemple montre que Jacques Delpeyrou cherche avant tout une équivalence fonctionnelle. « Säufer » aurait très bien pu être traduit littéralement par « ivrognes », « poivrots » ou même « sacs à vin ». Or, l'enjeu ici n'est pas de dire que les membres du parti boivent trop, mais d'insulter les nationaux-socialistes. En ce sens, « salopards » est adapté. On peut faire la même remarque pour le deuxième exemple.

Ce que nous contestons ici n'est pas la signification même de l'injure mais son niveau de langue, en particulier par rapport aux autres dénominations péjoratives utilisées dans le texte cible. En effet, « salopards » est familier, ce qui tranche avec des termes comme « fléau de l'humanité » (tract I), « odieux personnages » (tract II), « acolytes » (tract IV) ou « flagorneurs » (tract VI), qui sont des expressions assez recherchées. Aussi, un terme comme « crapules » aurait été plus cohérent avec l'ensemble des dénominations péjoratives choisies par Jacques Delpeyrou. Le traducteur de García Pelegrín a opté pour des insultes moins familières que celles proposées dans *La Rose Blanche*, puisqu'il traduit « Säufer » par « fous » et « kleine Schurken » par « les plus basses canailles ».

Il arrive que Jacques Delpeyrou insère une injure dans le texte cible alors que le texte source présente une tournure tout à fait neutre :

<i>Vielleicht sagt jemand, die Juden hätten ein solches Schicksal verdient; diese Behauptung wäre eine ungeheure Anmaßung; aber angenommen, es sagte jemand dies, wie stellt er sich dann zu der Tatsache, daß die gesamte polnische adelige Jugend vernichtet worden ist (gebe Gott, daß sie es noch nicht ist!)? (tract II, mise en gras personnelle)</i>	<i>Quelque imbécile oserait-il dire qu'ils ont mérité leur sort? Ce serait une idée abominable ; mais cet imbécile, que pense-t-il du fait que toute la jeunesse polonaise ait été anéantie ? (tract II, mise en gras personnelle)</i>
--	--

On serait tenté d'y voir l'avis personnel du traducteur. L'ajout est particulièrement inapproprié à cet endroit, car l'insulte vise les intellectuels qui reçoivent le tract. En effet, le « jemand » cache en réalité le lecteur ; nous sommes en pleine question rhétorique. Même dans le cas où la Rose blanche pensait effectivement que seuls les imbéciles pouvaient considérer l'Holocauste comme justifié, elle n'était pas assez inconsciente pour insulter son lecteur (il s'agit tout de même de le convaincre de faire de la résistance). Or, bien que la traduction n'ait pas pour fonction de convaincre le lecteur de se soulever contre un gouvernement, elle doit donner l'impression d'un texte appellatif et témoigner d'un acte communicationnel (voir le chapitre « Type de traduction » de ce travail), ce qui implique entre autres de garder les mêmes relations entre l'auteur source et le public source.

En outre, cet ajout n'a pas de conséquences uniquement pour cette phrase : elle conditionne également la compréhension d'autres énoncés. Ainsi, on peut lire un peu plus loin dans le même tract :

<i>Sollte dies ein Zeichen dafür sein, daß die Deutschen in ihren primitivsten menschlichen Gefühlen verroht sind, daß sie keine Saite in ihnen schrill aufschreit im Angesicht solcher Taten, daß sie in einen tödlichen Schlaf versunken sind, aus dem er kein Erwachen mehr gibt, nie, niemals? (tract II)</i>	<i>Faut-il conclure que les Allemands sont abrutis, qu'ils ont perdu les sentiments humains élémentaires, que rien en eux ne s'insurge à l'énoncé de tels méfaits, qu'ils sont enfoncés dans un sommeil mortel, sans réveil ? (tract II, mise en gras personnelle)</i>
---	---

Cette phrase s'inscrit dans une suite d'énoncés qui présentent l'image du peuple allemand plongé dans la torpeur. Aussi, l'adjectif « abrutis » dans l'affirmation « les Allemands sont abrutis », qui n'est pas *stricto sensu* dans le texte source (mais qui se justifie précisément par le contexte), ne doit pas être compris comme un synonyme de « crétin » ou de « stupide » mais comme un état de conscience amoindrie (comme dans

l'exemple suivant : « il était abruti par la chaleur »). Cette interprétation doit également s'appliquer dans la phrase ci-dessous :

<i>Ist Euer Geist schon so sehr der Vergewaltigung unterlegen, daß Ihr vergeßt, daß es nicht nur Euer Recht, sondern Eure sittliche Pflicht ist, dieses System zu beseitigen?</i> (tract III)	<i>Etes-vous à ce point abrutis pour oublier que ce n'est pas seulement votre droit, mais aussi votre devoir social, de renverser ce système politique ?</i> (tract III, mise en gras personnelle)
---	---

Dans ces deux exemples, la désambiguïsation du mot « abruti » demande de la part du lecteur un certain effort et une compréhension générale du texte. Or, en utilisant le mot « imbécile » dans la première phrase que nous avons citée et qui précède les deux autres exemples, Jacques Delpeyrou hypothèque grandement la bonne compréhension de « abruti ». Le fait que le lecteur ait été traité d'imbécile incite à comprendre « abruti » dans le sens de « crétin ». Ainsi, l'ajout de « imbécile » ne doit pas être seulement considéré comme un changement ponctuel : il modifie également la compréhension future du lecteur.

Un autre point à souligner est l'alternance qui est faite dans le texte cible entre « national-socialisme/national-socialiste » et « nazisme/nazi », alors que le texte source se contente de la forme « Nationalsozialismus/nationalsozialistsisch » sans jamais avoir recours à « Nazismus/nazistisch ». Nous donnons dans le tableau ci-dessous quelques exemples qui illustrent la variation entre « national-socialisme » et « nazisme » :

<i>Man kann sich mit dem Nationalsozialismus geistig nicht auseinandersetzen, weil er ungeisteig ist.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>On ne peut pas discuter du nazisme, ni s'opposer à lui par une démarche de l'esprit, car il n'a rien d'une doctrine spirituelle.</i> (tract II, mise en gras personnelle)
<i>[...] die Nationalsozialisten zeigten sich nicht in ihrer wahren Gestalt, doch jetzt, da man sie erkannt hat, muß es die einzige und höchste Pflicht, ja heiligste Pflicht eines jeden Deutschen sein, diese Bestien zu vertilgen.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>[...] les nazis cachaient leur vrai visage. Maintenant ils se sont démasqués, et le seul, le plus haut, le plus saint devoir de chaque Allemand doit être l'extermination de ces brutes.</i> (tract II, mise en gras personnelle)
<i>Der Sinn und das Ziel des passiven Widerstandes ist, den Nationalsozialismus zu Fall zu bringen [...].</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Cette résistance n'a qu'un impératif: abattre le National-Socialisme.</i> (tract III, mise en gras personnelle)

<i>Unser Volk steht im Aufbruch gegen die Verknechtung Europas durch den Nationalsozialismus, im neuen gläubigen Durchbruch von Freiheit und Ehre. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>	<i>Nous nous dressons contre l'asservissement de l'Europe par le National-Socialisme, dans une affirmation nouvelle de liberté et d'honneur. (tract VI, mise en gras personnelle)</i>
--	--

Il faut faire remarquer que, pendant la guerre, les locuteurs allemands employaient essentiellement le mot « Nationalsozialismus », ce qui explique pourquoi aucune occurrence du terme « Nazismus » ne figure dans les tracts originaux. L'usage de la langue française permettait en revanche à Jacques Delpeyrou d'utiliser tantôt « nazisme », tantôt « national-socialisme ». Les fréquences de chacune des formes étant plus ou moins équilibrées, il est vraisemblable que cette variation soit due à une volonté d'éviter des répétitions trop fréquentes.

Nous attirons l'attention du lecteur sur le fait que Jacques Delpeyrou a la troublante habitude d'écrire « national-socialisme » avec deux majuscules. Ce choix est peut-être la marque de la volonté du traducteur de présenter le régime comme une institution ayant un réel pouvoir.

Nous avons vu quelques dénominations propres au contexte d'énonciation ou marquées péjorativement. Enchaînons avec l'usage des pronoms personnels. Nous avons déjà indiqué que le texte source oscille entre le « Ihr » (vous pluriel) et le « Sie » (vous de politesse) pour s'adresser au lecteur. Cette hésitation entre les deux formes n'a plus lieu d'être en français, puisqu'elles sont prises en charge par le même pronom : vous. On ne peut donc pas parler de problème, la difficulté s'évanouissant de par le fonctionnement de la langue cible. Par contre, tout comme dans le texte source, le pronom « nous » désigne tour à tour la Rose blanche et le peuple allemand dans son ensemble. Toutefois, cette confusion ne cause pas de préjudice à la compréhension des textes, hormis à un endroit :

<i>Wir wollen versuchen, ihnen zu zeigen, daß ein jeder in der Lage ist, etwas beizutragen zum Sturz dieses Systems. Nicht durch individualistische Gegnerschaft, in der Art verbitterter Einsiedler, wird es möglich werden, den Boden für einen Sturz dieser „Regierung“ reif zu machen oder gar den Umsturz möglichst bald herbeizuführen, sondern nur durch die Zusammenarbeit vieler überzeugter, tatkräftiger Menschen, Menschen, die sich einig sind, mit welchen</i>	<i>Nous allons vous montrer que chacun est en mesure de coopérer à l'abolition de ce régime. Ne préparons pas la chute de ce « gouvernement » par une opposition individuelle, comme des ermites déçus. Il faut au contraire que des hommes convaincus et énergiques s'unissent, parfaitement d'accord sur les moyens à employer pour atteindre notre but. (tract III, mise en gras personnelle)</i>
--	---

<i>Mitteln sie ihr Ziel erreichen können.</i> (tract III)	
---	--

On peut constater un décalage entre le « nous allons » et le « préparons », le premier « nous » reprenant la Rose blanche et le deuxième, le peuple allemand. Cet écart demande de la part du lecteur un effort de compréhension. Toutefois, ce n'est pas là le principal problème : le déterminant possessif « notre » à la fin de la citation est véritablement équivoque. En effet, il marque une différence de référent par rapport au sujet de la phrase, « des hommes ». L'action (« s'unissent ») et le résultat (« notre but ») n'étant pas attribués à la même personne (« des hommes » et « notre »), on pourrait y voir une tentative de manipulation de la part de la Rose blanche, qui utilise le lecteur pour satisfaire ses objectifs personnels. Il serait donc plus prudent d'éviter un « notre » à cet endroit et écrire « leur ».

Nous souhaitons présenter un dernier cas concernant la traduction des pronoms personnels :

<i>Was aber tut das deutsche Volk? Es sieht nicht und es hört nicht. Blindlings folgt es seinen Verführern ins Verderben. Sieg um jeden Preis! haben sie auf ihre Fahne geschrieben. Ich kämpfe bis zum letzten Mann, sagt Hitler – indes ist der Krieg bereits verloren.</i> (tract V, mise en gras personnelle)	<i>Mais que fait le peuple allemand? Il n'entend plus, ni ne voit ; il suit aveuglément ses faux maîtres dans le chemin du crime. Victoire à tout prix ! Voilà ce que vous avez écrit sur vos drapeaux. « Je combats jusqu'au dernier homme », dit Hitler, quand la guerre est perdue.</i> (tract V, mise en gras personnelle)
---	--

Il semble que le traducteur ait confondu le pronom « sie » (ils/elles) avec « Sie » (vous de politesse). Cette confusion a des implications assez importantes. Tandis que l'allemand attribue une certaine attitude (celle de vouloir la victoire à tout prix) à un groupe précis de personnes (le « sie » reprend « les faux maîtres », donc les nationaux-socialistes), la traduction française met en cause le lecteur (« vous »), c'est-à-dire potentiellement tout Allemand (le tract concerné ici est le cinquième, c'est-à-dire celui dont le public cible était le plus large). Ce déplacement de la responsabilité semble en contradiction avec le but qui sous-tend la publication de *La Rose blanche* (dissocier le peuple allemand et le régime de Hitler). Rétablir le « vous » en « ils » serait donc à la fois plus adéquat par rapport au texte source et plus approprié au dessein des Éditions de Minuit.

Nous terminerons ce sous-chapitre avec la traduction de deux éléments qui permettent respectivement d'identifier le public cible des tracts originaux et de deviner l'appartenance des auteurs à une certaine couche sociale. Penchons-nous sur le premier cas :

<i>Sucht alle Bekannten auch aus den unteren Volksschichten von der Sinnlosigkeit einer Fortführung, von der Aussichtslosigkeit dieses Krieges [...] zu überzeugen [...]!</i> (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Cherchez à convaincre vos amis et connaissances de l'absurdité d'une continuation de la guerre; montrez-leur qu'elle n'offre aucune issue [...] !</i> (tract III)
---	--

Dans le texte source, l'expression « aus den unteren Volksschichten » (« issues des classes sociales inférieures ») trahit le public visé par la Rose blanche : les intellectuels. Elle reflète la fonction précise que les résistants munichois attribuent à l'intelligentsia, celle de guider le reste du peuple (voir le chapitre « Idéologie de la Rose blanche » du présent travail). Or, Jacques Delpeyrou n'a pas préservé cette information. De ce fait, il tait non seulement la nature des destinataires mais aussi un pan de l'idéologie de la Rose blanche (le rôle social et moral des intellectuels). Cette suppression peut s'expliquer par le fait que les destinataires des tracts ne sont jamais précisés dans *La Rose Blanche*. Il est possible que Jacques Delpeyrou ait considéré que cette information risquait de plonger dans la confusion le lecteur, qui ne connaît *a priori* pas le public concerné à l'origine par les tracts. Il faut garder également à l'esprit que le but de la traduction en 1955 était de faire connaître au public francophone l'existence d'une résistance allemande. Aussi, la suppression de cette information, qui touche déjà à un aspect précis de l'idéologie du groupe, devait être considérée comme une perte mineure.

Le dernier élément concerne l'adresse du dernier tract : « Kommilitoninnen ! Kommilitonen ! », traduit par « Etudiants ! Etudiantes ! ». Ces expressions désignent bien toutes deux les étudiants. Ce qui change, c'est la relation entre les destinataires et les auteurs des tracts. En effet, la forme « Kommilitonen » révèle que les auteurs sont eux aussi des étudiants. Il s'agirait en fait plutôt de « camarades » (d'études). Or, est-il vraiment possible à Jacques Delpeyrou d'utiliser un terme qui place sur un pied d'égalité lecteurs et auteurs ? Le mot « camarades » n'aurait pas été approprié, car il aurait inmanquablement fait penser à des communistes, ce qui ne correspond pas au message de la Rose blanche. L'expression « camarades d'études » aurait été trop longue et se prêterait peu à une interpellation. Les autres termes qui véhiculeraient l'idée d'égalité entre les acteurs (collègue, confrère) ne pourraient guère s'appliquer à des étudiants ou ne les désigneraient pas explicitement. Ainsi, la solution qu'a proposée Jacques Delpeyrou et qui a également été adoptée par la traductrice de García Pelegrín semble être la plus économe.

Résumons ce sous-chapitre : le plus souvent, les dénominations ont été conservées (« Führer », « travailleurs intellectuels »). Elles ont parfois été aménagées en fonction des exigences de la langue cible (« peuple dit de poètes et de penseurs », « caricature d'Etat ») ou fait l'objet d'une explication (« soldat de deuxième classe promu général des armées », traduction de l'adjectif « braun »), dans le but de faciliter la lecture pour le public cible. Même si elles ont été modifiées à quelques endroits (ajout de « imbécile », traduction de « sie » en « vous »), on peut dire globalement que les relations entre les différents acteurs ont été respectées.

3.3.3 *Intertextualité*

Nous l'avons vu, la Rose blanche a introduit plusieurs éléments intertextuels dans ses tracts. L'intertextualité représente un défi pour le traducteur, car elle dépend très étroitement du milieu culturel du lecteur¹¹². Ainsi, la traduction, étant par définition une activité interculturelle¹¹³, modifie nécessairement les relations intertextuelles, chaque culture conférant à l'hypotexte une valeur et une fonction propres.

Évidemment, comme pour tout autre choix de traduction, la manière dont le traducteur gèrera l'intertextualité sera déterminée par la fonction du texte cible, ce qui revient à dire par le type de traduction. Dans le cas qui nous occupe ici, la traduction est documentaire, et plus exactement exotisante (voir le chapitre « Type de traduction » du présent travail). Le but étant de rendre compte d'une interaction communicative qui se déroule dans une situation de culture source, la conservation des éléments propres à cette culture n'est pas seulement légitime, elle est préférable à leur suppression ou à leur adaptation ; leur signification culturelle devra, si nécessaire, être expliquée (par des étoffements ou par des notes de bas de page). En d'autres termes, il n'est pas question ici de remplacer Goethe par Victor Hugo.

Dès lors que le traducteur a décidé de conserver les éléments intertextuels originaux du texte source, deux possibilités s'offrent à lui : il peut soit proposer une traduction personnelle des citations, soit puiser dans d'autres traductions déjà existantes. Il faut noter que le choix effectué face à cette alternative n'aura pas les mêmes conséquences pour tous les types d'intertextualité. En effet, l'intertextualité cachée ne peut fonctionner que si elle

¹¹² VENUTI Lawrence, « Traduction, intertextualité, interprétation », in : Palimpseste n° 18, *Traduire l'intertextualité*, 2006, pp. 17-18

¹¹³ PYM Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, 1997, p. 14

parvient à activer la mémoire du lecteur, qui sera en mesure d'identifier, dans une dialectique ludique, l'allusion à un autre texte (du moins, dans le scénario idéal). Aussi, la traduction doit inclure certains aspects susceptibles d'être reconnus par le lecteur. Or, pour pouvoir reconnaître, il faut avoir déjà vu (ici, lu), ce qui passe dans notre cas par la référence à des textes déjà existants. Dans le cas où aucun texte ne préexiste à la traduction, seule une explication, par exemple par une note de bas de page, peut marquer la relation intertextuelle qui lie l'hypotexte au texte, ce qui n'est pas sans problèmes pour la nature même de l'intertextualité. En effet, comme le signale Virginie Douglas dans un article sur l'intertextualité, « [...] avec la note explicative, le lien entre le texte et son hypotexte ne relève plus vraiment de l'intertextualité dans la mesure où il est établi en dehors du texte littéraire lui-même, dans le paratexte »¹¹⁴. Du même coup, la dimension ludique de l'intertextualité cachée s'évanouit. En ce qui concerne les intertextualités signalées, ce processus de reconnaissance n'est pas aussi central, puisque l'effort que le lecteur doit fournir pour repérer les éléments intertextuels est bien moindre : ceux-ci sont délimités par l'auteur lui-même. Il est vrai que, pour l'intertextualité non identifiée mais signalée, l'activation de la mémoire du lecteur joue un rôle important pour déterminer la source de la citation.

Nous allons maintenant étudier plus précisément les éléments intertextuels des tracts, en nous penchant successivement sur les différents types d'intertextualité.

Commençons par l'intertextualité clairement identifiée. Il s'agit avant tout de longues citations insérées à la fin des tracts. La première remarque à faire est que les auteurs cités ne sont pas connus uniquement du public source, mais sont universels (Goethe, Aristote, Lao-Tseu, le moins célèbre étant Novalis). De ce fait, le traducteur n'a pas besoin de renseigner le public cible sur leur identité. On ne peut toutefois pas dire la même chose des œuvres : *Le Réveil d'Épiménide* est une pièce de théâtre pour ainsi dire inconnue du lectorat français. Preuve en est son absence de l'édition de la Pléiade de 1951, qui est censée pourtant être exhaustive¹¹⁵.

Le public cible ne connaissant pas cette œuvre, il est fort à parier que Jacques Delpeyrou n'a pas employé de traductions déjà existantes, mais qu'il a produit sa version personnelle. Cette impression se confirme par le traitement du passage biblique dans le

¹¹⁴ DOUGLAS Virginie, « Traduire l'intertextualité en littérature pour la jeunesse : le cas de *Stalky & Co.* de Rudyard Kipling », in : *Palimpseste* n° 18, *op. cit.*, p. 117

¹¹⁵ GOETHE, *Théâtre complet*, 1951

quatrième tract ; la version proposée dans *La Rose Blanche* ne coïncide pas avec celle présente dans la Bible de Segond :

<i>La Rose Blanche</i>	Bible de Segond ¹¹⁶
<i>Je détournais la tête, et voyais en toutes choses le mal installé sur la terre ; regarde : des hommes ont pleuré, ils ont souffert à cause du mal, et ils n'ont pas été consolés ; ceux qui les ont frappés étaient si puissants qu'on ne pouvait espérer aucune consolation. [...] (tract IV)</i>	<i>J'ai considéré ensuite toutes les oppressions qui se commettent sous le soleil ; et voici, les opprimés sont dans les larmes, et personne qui les console ! ils sont en butte à la violence de leurs oppresseurs, et personne qui les console ! [...] (Ecclésiaste 4,1)</i>

De manière générale, nous avons l'impression que les citations ont fait l'objet d'une traduction personnelle de la part de Jacques Delpeyrou. L'extrait de *La Politique* (Aristote) que l'on trouve dans *La Rose Blanche* diffère par exemple de la version présente dans la traduction de Jean-François Thurot¹¹⁷. Ce choix n'est pas contestable : l'intérêt de ces citations réside dans le message qui est véhiculé et n'est pas fondé sur un jeu de reconnaissance de la part du lecteur.

On peut signaler également que, lorsque les références précèdent les citations, le texte cible introduit celles-ci par des formules très condensées, se contentant d'indiquer le nom de l'auteur suivi du nom de l'œuvre et de deux points. Jacques Delpeyrou, en revanche, les annonce par des tournures verbales :

<i>Aus Friedrich Schiller, „Die Gesetzgebung des Lykurgus und Solon“: [...] (tract I)</i>	<i>On lit dans la Législation de Lycurgue et de Solon, de Schiller : [...] (tract I)</i>
<i>Aus Goethes „Des Epimenides Erwachen“, zweiter Aufzug, vierter Auftritt: [...] (tract I)</i>	<i>Goethe écrit (Le Réveil d'Epiménide, acte deux, scène quatre) : [...] (tract I)</i>
<i>Aristoteles, „Über die Politik“: [...] (tract III)</i>	<i>On dit dans la Politique d'Aristote : [...] (tract III)</i>

Dans le dernier exemple, nous avons l'impression que le « dit » est une faute de frappe et qu'il faudrait le rétablir en « lit ». Une exception à cette introduction d'une tournure verbale peut être constatée dans le quatrième tract, où Jacques Delpeyrou suit l'allemand, c'est-à-dire qu'il se limite à écrire le nom de l'auteur suivi de deux points :

¹¹⁶ Version de 1910, <http://www.spcm.org/bibles/index.php>

¹¹⁷ ARISTOTE, *La Politique*, sans date. En comparaison, le traducteur de García Pelegrín reprend cette version.

« Novalis : ». De plus, lorsque les sources viennent après la citation, le traducteur indique simplement le nom de l'écrivain, comme en allemand.

Un point à soulever concerne le traitement qui a été fait de la source pour le passage biblique (tract IV). En effet, la Rose blanche marque comme référence « Sprüche », c'est-à-dire les Proverbes. Or, cette indication est erronée, l'extrait étant tiré de l'Ecclésiaste 4,1 (« Prediger » en allemand). Jacques Delpeyrou semble s'être rendu compte de cette erreur, puisque sa traduction donne comme référence : « Extraits de la Bible ». Il faut noter que cette source fautive peut expliquer pourquoi Jacques Delpeyrou a traduit de lui-même cette citation et n'a pas puisé dans des versions déjà existantes.

En ce qui concerne la citation de *Mein Kampf*, elle est annoncée tant en français qu'en allemand par une phrase introductive, ce qui paraît logique puisqu'elle fait partie intégrante du texte de la Rose blanche. Le livre de Hitler n'étant pas librement accessible de nos jours au grand public et les mécanismes de reconnaissance ne pouvant donc pas être exploités, la question de savoir si Jacques Delpeyrou a puisé dans une traduction existante n'a désormais aucun sens.

Intéressons-nous maintenant à l'intertextualité non identifiée mais signalée. Le premier exemple figure dans le troisième tract : la Rose blanche ouvre son texte par la phrase de Cicéron « *Salus publica suprema lex* ». Le cas est ici un peu particulier, puisque la citation est en latin, c'est-à-dire ni dans la langue source, ni dans la langue cible. Jacques Delpeyrou a repris la maxime telle quelle, sans en faire une traduction, ce qui nous paraît tout à fait légitime, l'expression n'étant pas tout à fait opaque pour le lecteur francophone, même s'il n'a pas étudié le latin. Ce qui est bien plus intéressant, c'est la mise en évidence de cet élément intertextuel dans le texte cible par rapport au texte source. En effet, la Rose blanche avait certes signalé la phrase de Cicéron par des guillemets et en avait fait un paragraphe en soi, mais elle l'avait placée au même niveau que le reste du texte. Jacques Delpeyrou, en revanche, l'a centrée et l'a clairement détachée des phrases suivantes¹¹⁸. De ce fait, la fonction de thématization de cet élément intertextuel est soulignée et le patronage est beaucoup plus fort.

Le deuxième cas d'intertextualité non identifiée mais signalée se trouve au début du quatrième tract : il s'agit du proverbe « *Wer nicht hören will, muss fühlen* ». Jacques

¹¹⁸ Nous invitons le lecteur à constater de lui-même cette mise en exergue en se reportant aux annexes du présent travail.

Delpeyrou n'a pas essayé de trouver un proverbe français équivalent et a procédé à une traduction littérale :

<i>Es ist eine alte Weisheit, die man Kindern immer wieder aufs neue predigt, daß, wer nicht hören will, fühlen muß. (tract IV)</i>	<i>On enseigne depuis toujours cette vérité aux enfants : qui ne veut pas écouter les conseils doit expérimenter soi-même. (tract IV)</i>
---	---

La formule « qui ne veut pas écouter les conseils doit expérimenter soi-même » évoque un proverbe uniquement par la construction « qui...doit », qui reflète un énoncé moralisateur ; elle ne fait écho à aucun dicton, aucun adage connu en français et ne présente aucune symétrie de construction, aucune rime, des caractéristiques qui sont pourtant souvent la marque de proverbes (comme « tel père, tel fils » ou « qui vole un œuf, vole un bœuf »). En réalité, le proverbe est surtout annoncé par l'amorce : « on enseigne depuis toujours cette vérité aux enfants ». Il est intéressant de voir que le traducteur de García Pelegrín a opté pour la même stratégie :

Il est bien connu – c'est ce qu'on répète aux enfants – que celui qui n'écoute pas finit par l'apprendre à ses dépens [...]-

Pour comprendre ce choix, nous devons bien comprendre que le proverbe n'est pas ici seulement épithétique (ornemental) mais que sa charge sémantique est essentielle. De plus, le fait de conserver un proverbe typiquement allemand n'est en soi pas gênant dans la mesure où le sens est clair et qu'il s'agit d'une traduction documentaire, c'est-à-dire que le lecteur est conscient d'avoir entre ses mains une traduction.

Nous terminerons l'intertextualité non identifiée mais signalée par la citation de Theodor Körner figurant dans le dernier tract : « Frisch auf mein Volk, die Flammenzeichen rauchen ! ». Nous devons constater que cet élément a tout simplement été supprimé dans le texte cible. Avant de crier au scandale, demandons-nous la raison de cette suppression. Le modèle de la coopération d'Anthony Pym peut à notre avis apporter quelques éléments de réponse¹¹⁹.

Anthony Pym a formulé son idée comme suit : « il ne faut pas que la dépense de ressources suscitée par la traduction dépasse la valeur des bénéfices de la relation

¹¹⁹ PYM Anthony, *op. cit.*, pp. 103-133. Nous devons signaler que ce modèle s'applique à l'origine à un texte en entier et non à des parties de texte. Toutefois, nous sommes d'avis que la logique dégagée par Pym peut éclairer le phénomène qui est à l'œuvre dans le cas qui nous occupe.

interculturelle correspondante »¹²⁰. Cela signifie que l'effort qui est investi dans la traduction (et il s'agit ici de l'effort fourni tant par le traducteur que par le lecteur) ne doit pas être plus important que le gain qu'elle représente. Si la traduction n'apporte rien ou apporte trop peu aux acteurs, alors il vaut mieux ne pas traduire. Partant, nous devons tâcher de déterminer quel coût et quel gain représenterait la traduction de la citation de Theodor Körner.

La citation permet de tirer un parallèle entre l'occupation napoléonienne au début du XIX^e siècle et la dictature hitlérienne en 1942. Or, une simple traduction littérale serait tout à fait opaque pour le public cible ; elle ne ferait qu'intriguer le lecteur francophone, qui devrait alors faire des recherches personnelles, ce qui représenterait une hausse des efforts investis. Si le traducteur décide d'épargner cette peine au lecteur, il doit insérer des explications, notamment en ayant recours à des notes de bas de page, une solution qui entraînerait également une augmentation du coût de transaction et qui n'est visiblement pas prônée par Jacques Delpeyrou (voir le sous-chapitre « Évolution des paratextes » du présent travail). Le gain, en revanche, consisterait en l'explication de la référence historique. Or, il serait en fait très faible, puisque la comparaison entre Napoléon et Hitler a déjà été faite quelques phrases plus haut :

<i>Von uns erwartet es [das deutsche Volk], wie 1813 die Brechung des Napoleonischen, so 1943 die Brechung des nationalsozialistischen Terrors aus der Macht des Geistes. (tract VI)</i>	<i>Il [le peuple allemand] attend de nous comme en 1813, le renversement de Napoléon, en 1943, celui de la terreur nazie. (tract VI)</i>
--	--

En allemand, la citation permet certes de renforcer la comparaison, mais surtout elle passe à un discours pleinement émotionnel (elle est censée faire « vibrer » le lecteur). Ce gain « d'émotions » serait totalement absent en français, puisque la citation n'évoque rien pour le lecteur francophone. Il est vrai qu'en supprimant cette référence, le traducteur perd une occasion de présenter Theodor Körner au public cible. Toutefois, il ne faut pas perdre de vue que cette information n'est pas essentielle à la compréhension du message de la Rose blanche (c'est plutôt le parallèle entre Napoléon et Hitler qui est ici important). Ainsi, Jacques Delpeyrou a dû estimer que les efforts nécessaires à la traduction de cette citation étaient disproportionnés par rapport au gain qu'elle aurait représenté.

¹²⁰ *Ibid.*, p. 136

Nous terminerons ce sous-chapitre avec l'étude de l'intertextualité cachée. Comme nous l'avons déjà signalé, elle consiste en trois allusions à des passages bibliques et une reprise ironique d'une phrase tirée de la propagande national-socialiste.

Il faut signaler ici que le traitement des allusions à la Bible soulève quelques questions. En effet, si la traduction de Luther est la version de référence dans le monde germanophone, le public francophone ne dispose pas d'une Bible faisant l'objet d'un aussi large consensus. Nous devons donc tout d'abord nous demander quelle traduction de la Bible nous servira de référence. Notre choix s'est porté sur la Bible de Segond (version de 1910). En effet, il s'agit de la bible la plus lue dans les milieux protestants au XX^e siècle¹²¹. Cette remarque faite, nous pouvons nous pencher sur le premier exemple :

<i>Die Weiße Rose</i>	<i>La Rose Blanche</i>	Bible de Segond
<i>[...] wer von uns ahnt das Ausmaß der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird [...]</i> (tract I, mise en gras personnelle)	<i>Qui d'entre nous pressent quelle somme d'ignominie pèsera sur nous et sur nos enfants [...]</i> (tract I, mise en gras personnelle)	<i>Et tout le peuple répondit : Que son sang retombe sur nous et sur enfants !</i> (Matthieu 27, 25, mise en gras personnelle)

On peut remarquer que, si l'allemand reprenait les mots exacts du passage biblique, la traduction ne conserve que « sur nous et sur nos enfants ». Cela peut s'expliquer par le fait que la collocation « somme d'ignominie pèsera » semble plus naturelle que « somme d'ignominie retombera ». De plus, il est possible que Jacques Delpeyrou n'ait pas repéré l'allusion. Si ce changement rend plus aléatoire la reconnaissance de l'intertextualité (car elle s'appuie sur moins de mots), il faut noter que le syntagme « sur nous et sur nos enfants » peut tout de même évoquer chez le lecteur le style biblique.

<i>Wir würden es verdienen, in alle Welt verstreut zu werden wie der Staub vor dem Winde [...]</i> . (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Nous mériterions de nous voir dispersés sur la terre, comme la poussière l'est par le vent [...]</i> . (tract III, mise en gras personnelle)	<i>Il n'en est pas ainsi des méchants : Ils sont comme la paille que le vent dissipe</i> . (Psaumes 1, 4, mise en gras personnelle)
---	--	--

¹²¹ Page Wikipédia sur Louis Segond : http://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_Segond (consultée le 16 juillet 2010). À noter que nous ne connaissons pas la confession de Jacques Delpeyrou. S'il est catholique, il est plus probable qu'il ait consulté une Bible catholique pour sa traduction. Le travail de recherche pourrait être prolongé en consultant d'autres traductions couramment lues en France dans les années 1950, notamment la traduction d'Augustin Crampon.

Dans cet exemple, Jacques Delpeyrou a conservé l'image de la poussière éparpillée par le vent, ce qui permet de garder l'allusion au passage biblique. Un élément intéressant est la formule « dispersés sur la terre », qui fait penser au mythe de Babel (« Et l'Éternel les dispersa loin de là sur la face de toute la terre [...] », Genèse 11, 8). En réalité, la même remarque peut être faite par rapport au texte source, bien que les mots soient moins exacts : la traduction de Luther donne « Also zerstreute sie der Herr von dort in alle Länder ». Dans ce cas précis, l'allusion est moins directe puisque des synonymes ont été utilisés (« verstreut » pour « zerstreut » et « in alle Welt » pour « in alle Länder »). Toujours est-il que le lecteur de la traduction de Jacques Delpeyrou pourra reconnaître à la fois le renvoi au mythe de Babel et l'allusion au psaume.

La dernière allusion à la Bible se trouve dans le quatrième tract :

[...] er [der Mensch] ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Sturme preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke, die sich auflöst. (tract IV, mise en gras personnelle)	[...] sans les secours du vrai Dieu, il reste impuissant contre le mal, il est comme un bateau sans gouvernail, abandonné à la tempête. Aussi faible qu'un nouveau-né, aussi fragile qu'un nuage. (tract IV, mise en gras personnelle)	C'est pourquoi ils seront comme la nuée du matin, Comme la rosée qui bientôt se dissipe, Comme la balle emportée par le vent hors de l'aire, Comme la fumée qui sort d'une fenêtre. (Osée 13, 3, mise en gras personnelle)
--	--	--

Jacques Delpeyrou n'a conservé que l'idée du nuage, ce qui est à notre sens insuffisant pour marquer la nature intertextuelle de ce passage (tout texte évoquant un nuage pourrait sinon être considéré comme hypotexte). En effet, « se dissiper » n'équivaut pas du tout à « être fragile ». Il ne s'agit pas ici de dire que l'homme sans Dieu est faible (« fragile ») mais de dire qu'il disparaîtra sans laisser de traces. C'est du reste exactement le message du passage biblique. Aussi, la traduction de Jacques Delpeyrou non seulement efface la relation intertextuelle qui se cache derrière l'image, mais il ne rend pas même le sens. Nous préférons la version proposée par la traductrice de García Pelegrín : « [...] comme un nuage qui se défait ». On pourrait imaginer marquer encore plus fortement la relation intertextuelle en gardant les termes exacts trouvés dans la Bible de Segond : « comme une nuée qui se dissipe ».

Dans ce dernier cas, il est presque certain que Jacques Delpeyrou n'a pas consulté une bible. Nous nous demandons même s'il a reconnu l'élément intertextuel. Pour les deux premiers exemples, il est par contre plus difficile de déterminer si le traducteur a voulu

recréer la relation intertextuelle. En effet, la correspondance des mots peut très bien avoir résulté d'une simple traduction littérale. Quoi qu'il en soit, le lecteur aura la possibilité de reconnaître dans ces cas-là les éléments intertextuels.

Quant à la reprise de l'énoncé « Führer, wir danken dir ! », tiré de la propagande national-socialiste (tract VI), nous en avons déjà parlé dans le sous-chapitre « Dénomination des acteurs ». Il n'est pas sûr que le lecteur francophone comprenne le renvoi (il faudrait pour cela une note de bas de page), mais la charge ironique de l'expression est tout à fait perceptible.

En résumé, nous pouvons dire que le lecteur francophone sera en mesure de percevoir la progression dans l'usage de l'intertextualité au fil des tracts. Même dans le cas où il ne reconnaîtrait pas les éléments relevant de l'intertextualité cachée, les longues citations identifiées présentes dans les premiers tracts suffiront à marquer la différence par rapport aux derniers textes.

3.4 Remarques générales sur la traduction

La traduction proposée par Jacques Delpeyrou dans *La Rose Blanche* se caractérise par une grande liberté par rapport au texte source. Le traducteur n'a pas hésité à couper les phrases, à redistribuer les informations et à éliminer des métaphores. Dans certains cas, il va même jusqu'à supprimer certains éléments, la coupure la plus importante se trouvant dans le sixième tract : toute la partie faisant référence au discours du gauleiter Giesler et le tollé qu'il suscita ne figure pas dans le texte cible. Nous pouvons affirmer que Jacques Delpeyrou privilégie nettement l'acceptabilité de sa traduction par rapport à son adéquation¹²². Ainsi, notre cas semble corroborer l'hypothèse d'Antoine Berman selon laquelle les premières traductions sont plutôt ciblistes¹²³.

Toutefois, il faut noter que, même en suivant une telle stratégie, Jacques Delpeyrou produit quelques énoncés qui paraissent étranges en français. Nous présentons dans le tableau ci-dessous quelques exemples accompagnés de la version qui semblerait plus naturelle ou plus correcte :

¹²² TOURY Gideon, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, 1995, p. 57

¹²³ JOSÉ ZARO Juan Jesús, « En torno al concepto de retraducción », in: ZARO VERA Juan Jesús, RUIZ NOGUERA Francisco (éd.), *Retraducir. Una nueva mirada. La retraducción de textos literarios y audiovisuales*, 2007, pp. 26-27

<i>Pourquoi tant de citoyens, en face de ces crimes abominables, restent-ils indifférents ?</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>Pourquoi tant de citoyens, face à ces crimes abominables, restent-ils indifférents ?</i>
<i>Faut-il en conclure que les Allemands sont abrutis, [...] qu'ils sont enfoncés dans un sommeil mortel, sans réveil ?</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>Faut-il en conclure que les Allemands sont abrutis, [...] qu'ils sont plongés dans un sommeil mortel, sans réveil ?</i>
<i>[...] chacun s'en affranchit [de la faute commune] et continue de dormir, la conscience calme.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>[...] chacun s'en affranchit et continue de dormir, la conscience tranquille.</i>
<i>Il [le peuple allemand] n'entend plus, ni ne voit ; il suit aveuglément ses faux maîtres dans le chemin du crime.</i> (tract II, mise en gras personnelle)	<i>Il n'entend plus, ni ne voit ; il suit aveuglément ses faux maître sur le chemin du crime.</i>

En outre, Jacques Delpeyrou subit parfois quelques interférences de l'allemand, comme lorsqu'il traduit « in dieser zwölften Stunde » par « en cette douzième heure » (tract III), une expression qui ne signifie rien en français (l'équivalent serait « en cette dernière heure »). Une telle traduction serait tout à fait légitime dans le cas d'une traduction mot-à-mot, selon la typologie de Nord, c'est-à-dire dans le cas où la traduction a pour fonction de montrer les caractéristiques morphologiques, lexicales et syntaxiques de l'allemand ; elle ne l'est pas pour une traduction exotisante.

De même, la ponctuation est parfois fautive. Jacques Delpeyrou a notamment tendance à ajouter des virgules là où il ne faut pas :

<i>Qui d'entre nous pressent quelle somme d'ignominie pèsera sur nous et sur nos enfants, quand le bandeau qui maintenant nous aveugle, sera tombé, et qu'on découvrira l'atrocité extrême de ces crimes ?</i> (tract I, soulignage personnel)
<i>[...] c'est en partant de cette première forme d'existence communautaire que l'homme raisonnable s'est constitué un Etat devant avoir pour base la justice, et considérer le bien de tous comme une loi primordiale.</i> (tract III, soulignage personnel)
<i>[...] comment peut-il combattre le plus efficacement cet « Etat » actuel, et lui porter les coups les plus durs ?</i> (tract III, soulignage personnel)

De plus, la ponctuation proposée entraîne parfois un non-sens :

Quand il [Hitler] dit : paix, il pense : guerre, et s'il cite, en blasphémant le nom du Tout-Puissant, il ne songe qu'à la force du mal, à l'Ange déchu, à Satan. (tract IV, mise en gras personnelle)

Dans cette phrase, il faudrait insérer une virgule après « en blasphémant » pour que la phrase signifie quelque chose.

Nous souhaitons encore signaler que l'habitude de Jacques Delpeyrou de modifier l'ordre des informations donne parfois lieu à des incohérences en français. On peut ainsi lire dans le quatrième tract :

Mais si la marche en avant continue vers l'Est, l'attaque allemande en Egypte est stoppée et Rommel est en mauvaise posture. Ce succès apparent a été acheté au prix de sacrifices si grands, qu'il ne peut déjà plus être envisagé comme une réussite.

« Ce succès » reprend « la marche en avant ». Or, la situation de l'armée allemande en Afrique du Nord constituant la phrase principale (et donc l'information principale), l'attention du lecteur se focalise sur cet élément. Cela a pour conséquence que l'enchaînement semble incohérent.

Jacques Delpeyrou privilégie l'acceptabilité à l'adéquation. Or, les quelques cas présentés ci-dessus montrent que son projet de produire un texte qui se soumet pleinement aux normes de la culture source (et donc de la langue source) n'est pas réalisé parfaitement ; la qualité intratextuelle de la traduction n'est pas optimale.

Conclusion

Au terme de ce travail, nous pouvons dire que la traduction des tracts de la Rose blanche proposée par Jacques Delpeyrou remplit le rôle qui lui était assigné en 1955 : elle permet effectivement de donner une idée générale de ce qu'était la Rose blanche. Toutefois, en ce qui concerne plus précisément notre sujet, c'est-à-dire les éléments idéologiques présents dans les tracts, force est de constater que la traduction ne permettra pas une reconstruction exacte de l'idéologie. Les grandes lignes ont certes été préservées (il n'y a, par exemple, pas de grands changements dans les relations entre les acteurs), mais le lecteur qui voudra analyser en profondeur les textes cibles sera induit en erreur par certaines propositions de Jacques Delpeyrou. Par là, nous ne voulons pas sous-entendre que le traducteur de *La Rose Blanche* était un incompetent. Loin de là. Il ne faut pas oublier que la traduction a été faite en 1955, à une époque où la résistance allemande restait largement méconnue (et mal connue), y compris des Allemands. Il est tout à fait louable qu'un traducteur décide de s'attaquer à une œuvre dont il est fort probable qu'elle se heurtera au scepticisme du public. Lorsqu'il s'agit de sélectionner les œuvres qui vont être traduites, c'est précisément ce genre de choix qui contribue à faire progresser les relations interculturelles. Nous tenons à rappeler ici que la représentation qu'une certaine culture se fait d'une autre culture est en partie forgée par l'image véhiculée par les traductions¹²⁴.

Toujours est-il que les relations interculturelles entre la France et l'Allemagne ont bien évolué depuis 1955. Plusieurs études ont été menées sur la résistance allemande et il est possible aujourd'hui de mieux cerner l'idéologie et les motivations de la Rose blanche. Le traducteur doit s'attendre à ce que le lecteur lise attentivement les tracts. Aussi, nous sommes d'avis qu'une retraduction s'impose. Fondamentalement, notre projet de retraduction, qui part du principe que l'enjeu est toujours de produire une traduction documentaire, prévoit un rééquilibrage entre l'acceptabilité et l'adéquation. Plus précisément, l'idée est de respecter plus étroitement les normes du texte source, même si cela doit être fait au détriment des normes de la culture cible. La priorité doit être accordée à la correction des faux sens, puisqu'ils modifient le message idéologique. Le traducteur doit se montrer plus rigoureux quant aux termes utilisés. Il serait par exemple avisé de ne

¹²⁴ HERMANS Theo, *Translation in Systems : Descriptive and System-oriented Approaches Explained*, 1999, p. 128

pas confondre les adjectifs « social » et « moral ». Les membres de la Rose blanche sont morts à cause de ces tracts ; la moindre des choses est de respecter scrupuleusement leur message (nous parlons bien ici de message : nous ne plaidons pas pour une traduction littérale). De plus, le traducteur devrait tâcher de conserver la différence stylistique entre les quatre premiers tracts et les deux derniers, notamment en privilégiant des phrases relativement longues dans les premiers textes. Évidemment, il ne s'agirait pas de suivre rigoureusement le découpage du texte source : cela nuirait trop fortement à la lisibilité du texte cible. Toutefois, nous pensons qu'il est possible de faire ressentir l'évolution du ton en respectant le plus possible la différence de longueur des phrases.

Un point un peu plus délicat concerne l'utilisation des notes de bas de page. Si nous posons comme hypothèse que la traduction des tracts sera insérée dans *La Rose Blanche*, alors nous ne pensons pas que les notes soient absolument nécessaires. L'ouvrage d'Inge Scholl, de par son ton, s'adresse à un public très large, qui ne s'intéresse pas forcément à tous les tenants et aboutissants culturels. Ainsi, insérer une note de bas de page pour expliquer que la citation de Goethe fait référence aux guerres de libération contre Napoléon ne nous semblerait pas pertinent. Comme l'a dit Anthony Pym, « le rôle de la traduction n'est pas d'expliquer des cultures entières »¹²⁵. En revanche, il est vrai que certains éléments mériteraient tout de même une brève explication : nous pensons notamment à la citation de Theodor Körner ou à l'allusion au discours du gauleiter Giesler dans le sixième tract. Ce choix est motivé par le fait que ces éléments sont véritablement opaques pour le lecteur francophone (en comparaison, la citation de Goethe peut tout de même apporter quelque chose au lecteur grâce à son contenu, qui est lui tout à fait compréhensible). Évidemment, ces remarques valent dans le cas où le public est très large. Nous pourrions tout à fait imaginer une traduction plus érudite, où le recours aux notes de bas de page serait plus constant et répondrait aux attentes des lecteurs, qui désireraient avoir une approche philologique.

De plus, nous estimons qu'il serait tout à fait intéressant de retraduire non seulement les tracts, mais aussi l'ensemble du livre *La Rose Blanche*, en prenant la version augmentée de *Die Weiße Rose* comme texte source. En effet, les nombreux documents qu'Inge Scholl a rassemblés présentent un intérêt indéniable et permettraient au public francophone de

¹²⁵ PYM Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, 1997, p. 118

comprendre un peu mieux le groupe de résistants munichois, qui reste encore trop mal connu en France.

Il est bien évident que nous n'avons pas épuisé tous les sujets d'étude concernant les tracts ; nous souhaitons signaler ici quelques directions dans lesquelles nous pourrions poursuivre nos recherches.

Une étude des procédés rhétoriques pourrait donner des résultats intéressants. Nous pensons en particulier au traitement du jeu de questions-réponses entre la Rose blanche et le lecteur. De même, les métaphores pourraient être l'objet d'une analyse plus approfondie. Nous avons déjà indiqué que Jacques Delpeyrou employait parfois fautivement les virgules : la ponctuation pourrait faire l'objet d'une étude, dont le but serait notamment de déterminer le degré d'interférence entre la langue source et la langue cible. En outre, le chercheur pourrait se pencher de façon plus systématique sur les passages ou les éléments qui ont été éliminés, ainsi que sur les membres de phrases qui ont été ajoutés dans le texte cible. Il faudrait tenter de dégager une logique dans ces suppressions et ces ajouts, et en déterminer les causes (raisons culturelles, linguistiques, personnelles...).

De façon plus générale, une étude tant synchronique que diachronique du discours qui entoure la Rose blanche serait digne d'intérêt. Nous avons pu constater, dans nos recherches, à quel point peu d'ouvrages parus sur le sujet ont été écrits par des francophones. De plus, nous avons été frappée de voir que les livres se concentraient avant tout sur Hans et Sophie Scholl ; Alexander Schmorell, bien qu'il ait été l'un des fondateurs du groupe, est par exemple peu présenté en comparaison¹²⁶. Nous touchons là aux mécanismes qui font que, dans une société donnée, certains individus sont choisis comme symboles et acquièrent un statut pratiquement mythique. Il est évident que ces choix ne sont pas dus au hasard mais répondent à une certaine logique. L'objectif du chercheur serait précisément de déterminer cette logique.

La résistance allemande est un sujet passionnant, qui recèle encore de nombreux mystères. Les motivations et les objectifs de ces individus qui se sont opposés à leur gouvernement comportent aujourd'hui encore des parts d'ombre ; les chercheurs ont là un vaste champ d'étude encore trop peu exploré. Dans ce travail de découverte du passé, le traducteur doit contribuer à rendre accessible le fruit de ces recherches par-delà les

¹²⁶ Il semblerait que la tendance commence à changer. Nous avons pu trouver des ouvrages récents qui présentent tous les membres de la Rose blanche sur un pied d'égalité.

cultures, afin que celles-ci se comprennent mieux entre elles et ne s'enlisent pas dans des conceptions monolithiques de l'autre.

Annexes

Le lecteur trouvera ci-après un fac-similé des tracts originaux (pp. 111-121), les tracts tels qu'ils se présentent dans le livre *Die Weiße Rose* d'Inge Scholl (pp. 122-131), leur traduction par Jacques Delpeyrou dans *La Rose Blanche* (pp. 132-149), ainsi que le court texte que la Royal Air Force a ajouté au sixième tract en guise d'introduction (p. 150).

Fac-similé des tracts originaux

Flugblätter der Weissen Rose.

I

Nichts ist eines Kulturvolkes unwürdiger, als sich ohne Widerstand von einer verantwortungslosen und dunklen Trieben ergehenden Herrscherclique "regieren" zu lassen. Ist es nicht so, dass sich jeder ehrliche Deutsche heute seiner Regierung schämt, und wer von uns ahnt das Ausmass der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird, wenn einst der Schleier von unseren Augen gefallen ist und die grauenvollsten und jegliches Mass unendlich überschreitenden Verbrechen ans Tageslicht treten? Wenn das deutsche Volk schon so in seinem tiefsten Wesen korumpiert und zerfallen ist, dass es ohne eine Hand zu regen, im leichtsinnigen Vertrauen auf eine fragwürdige Gesetzmässigkeit der Geschichte, das Höchste, das ein Mensch besitzt, und das ihn über jede andere Kreatur erhöht, nämlich den freien Willen, preisgibt, die Freiheit des Menschen preisgibt, selbst mit einzugreifen in das Rad der Geschichte und es seiner vernünftigen Entscheidung unterzuordnen, wenn die Deutschen so jeder Individualität bar, schon so sehr zur geistlosen und feigen Masse geworden sind, dann, ja dann verdienen sie den Untergang.

Goethe spricht von den Deutschen als einem tragischen Volke, gleich dem der Juden und Griechen, aber heute hat es eher den Anschein, als sei es eine seichte, willenlose Herde von Mitläufern, denen das Mark aus dem Innersten gezogen und nun ihres Kernes beraubt, bereit sind sich in den Untergang hetzen zu lassen. Es scheint so - aber es ist nicht so; vielmehr hat man in langsamer, trügerischer, systematischer Vergewaltigung jeden einzelnen in ein geistiges Gefängnis gesteckt, und erst, als er darin gefesselt lag, wurde er sich des Verhängnisses bewusst. Wenige nur erkannten das drohende Verderben, und der Lohn für ihr heroisches Mahnen war der Tod. Ueber das Schicksal dieser Menschen wird noch zu reden sein.

Wenn jeder wartet, bis der Andere anfängt, werden die Boten der rächenden Nemesis unaufhaltsam näher und näher rücken, dann wird auch das letzte Opfer sinnlos in den Rachen des unersättlichen Dämons geworfen sein. Daher muss jeder Einzelne seiner Verantwortung als Mitglied der christlichen und abendländischen Kultur bewusst in dieser letzten Stunde sich wehren so viel er kann, arbeiten wider die Geisel der Menschheit, wider den Faschismus und jedes ihm ähnliche System des absoluten Staates. Leistet passiven Widerstand - **W i d e r s t a n d** - wo immer Ihr auch seid, verhindert das Weiterlaufen dieser ateistischen Kriegsmaschine, ehe es zu spät ist, ehe die letzten Städte ein Trümmerhaufen sind, gleich Köln, und ehe die letzte Jugend des Volkes irgendwo für die Hybris eines Untermenschen verblutet ist. Vergesst nicht, dass ein jedes Volk diejenige Regierung verdient, die es erträgt!

Aus Friedrich Schiller, "Die Gesetzgebung des Lykurgus und Solon":

"...Gegen seinen eigenen Zweck gehalten, ist die Gesetzgebung des Lykurgus ein Meisterstück der Staats- und Menschenkunde. Er wollte einen mächtigen, in sich selbst gegründeten, unzerstörbaren Staat; politische Stärke und Dauerhaftigkeit waren das Ziel, wonach er strebte, und dieses Ziel hat er so weit erreicht, als unter seinen Umständen möglich war. Aber hält man den Zweck, welchen Lykurgus sich vorgesetzt, gegen den Zweck der Menschheit, so muss eine tiefe Missbilligung an die Stelle der Bewunderung treten, die uns der erste, flüchtige Blick abgeworfen hat. Alles darf dem Besten des Staates zum Opfer gebracht werden, nur dasjenige nicht, dem der Staat selbst nur als ein Mittel dient. Der Staat selbst ist niemals Zweck, er ist nur wichtig als eine Bedingung, unter welcher der Zweck der Menschheit erfüllt werden kann, und dieser Zweck der Menschheit ist kein anderer, als Ausbildung aller Kräfte des Menschen, Fort-

schreitung. Hindert eine Staatsverfassung, dass alle Kräfte, die im Menschen liegen, sich entwickeln; hindert sie die Fortschreitung des Geistes so ist sie verwerflich und schädlich, sie mag übrigens noch so durchdacht und in ihrer Art noch so vollkommen sein. Ihre Dauerhaftigkeit selbst gereicht ihr alsdann vielmehr zum Vorwurf, als zum Ruhme - sie ist dann nur ein verlängertes Uebel; je länger sie Bestand hat, umso schädlicher ist sie.

.....Auf Unkosten aller sittlichen Gefühle wurde das politische Verdienst errungen und die Fähigkeit dazu ausgebildet. In Sparta gab es keine eheliche Liebe, keine Mutterliebe, keine kindliche Liebe, keine Freundschaft - es gab nichts als Bürger, nichts als bürgerliche Tugend.

.....Ein Staatsgesetz machte den Spartanern die Unmenschlichkeit gegen ihre Sklaven zur Pflicht; in diesen unglücklichen Schlachtopfern wurde die Menschheit beschimpft und misshandelt. In dem spartanischen Gesetzbuche selbst wurde der gefährliche Grundsatz gepredigt, Menschen als Mittel und nicht als Zwecke zu betrachten - dadurch wurden die Grundfeste des Naturrechts und der Sittlichkeit gesetzmässig eingerissen.

.....Welch schöneres Schauspiel gibt der rauhe Krieger Cajo Marcius in seinem Lager vor Rom, der Rache und Sieg aufopfert, weil er die Tränen der Mutter nicht fließen sehen kann!"

"...Der Staat (des Lykurgus) könnte nur unter der einzigen Bedingung fort dauern, wenn der Geist des Volks stillstünde; er konnte sich also nur dadurch erhalten, dass er den höchsten und einzigen Zweck eines Staates verfehlte."

Aus Goethe "Des Epimenides Erwachen", zweiter Aufzug, vierter Auftritt:

Genien

.....
Doch was dem Abgrund kühn entstieg,
Kann durch ein ehernes Geschick
Den halben Weltkreis übersiegen,
Zum Abgrund muss es doch zurück.
Schon droht ein ungeheures Bangen,
Vergebens wird er widerstehn!
Und alle, die noch an ihn hängen,
Sie müssen mit zu Grunde gehn

Hoffnung

Nun begegn' ich meinen Braven,
Die sich in der Nacht versammelt
Um zu schweigen, nicht zu schlafen,
Und das schöne Wort der Freiheit
Wird gelispelt und gestammelt,
Bis in ungewohnter Neuheit
Wir an unsrer Tempel Stufen
Wieder neu entzückt es rufen:
(Mit Ueberzeugung laut.)
Freiheit!
(gemässigter)
Freiheit!
(von allen Seiten und Enden Echo)
Freiheit!

Wir bitten Sie, dieses Blatt mit möglichst vielen Durchschlägen abzuschriften und weiter zu verteilen!

Flugblätter der Weissen Rose

II

Man kann sich mit dem Nationalsozialismus geistig nicht auseinandersetzen, weil er ungeistig ist. Es ist falsch, wenn man von einer nationalsozialistischen Weltanschauung spricht, denn, wenn es diese gäbe, müsste man versuchen, sie mit geistigen Mitteln zu bewäsen oder zu bekämpfen - die Wirklichkeit aber bietet uns ein völlig anderes Bild: schon in ihrem ersten Keim war diese Bewegung auf den Betrug des Mitmenschen angewiesen, schon damals war sie im Innersten verfault und konnte sich nur durch die stete Lüge retten. Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage "seines" Buches (ein Buch, das in dem übelsten Deutsch geschrieben worden ist, das ich je gelesen habe; dennoch ist es von dem Volke der Dichter und Denker zur Bibel erhoben worden): "Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muss, um es zu regieren." Wenn sich nun am Anfang dieses Krebsgeschwürs des Deutschen Volkes noch nicht allzusehr bemerkbar gemacht hatte, so nur deshalb, weil noch gute Kräfte genug am Werk waren, es zurückzuhalten. Wie es aber grösser und grösser wurde und schliesslich mittels einer letzten gemeinen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper bedeckte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächse, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken. Jetzt stehen wir vor dem Ende. Jetzt kommt es darauf an, sich gegenseitig wiederzufinden, aufzuklären von Mensch zu Mensch, immer daran zu denken und sich keine Ruhe zu geben, bis auch der letzte von der äussersten Notwendigkeit seines Kampfes wider dieses System überzeugt ist. Wenn so eine Welle des Aufsturus durch das Land geht, wenn "es in der Luft liegt", wenn viele mitmachen, dann kann in einer letzten, gewaltigen Anstrengung dieses System abgeschüttelt werden. Ein Ende mit Schrecken ist immer noch besser, als ein Schrecken ohne Ende.

Es ist uns nicht gegeben, ein endgültiges Urteil über den Sinn unserer Geschichte zu fällen. Aber wenn diese Katastrophe uns zum Heile dienen soll, so doch nur dadurch: Durch das Leid gereinigt zu werden, aus der tiefsten Nacht heraus das Licht zu ersehen, sich aufzuraffen und endlich mitzuhelfen, das Joch abzuschütteln, das die Welt bedrückt.

Nicht über die Judenfrage wollen wir in diesem Blatte schreiben, keine Verteidigungsrede verfassen - nein, nur als Beispiel wollen wir die Tatsache kurz anführen, die Tatsache, dass seit der Eroberung Polens dreihunderttausend Juden in diesem Land auf bestialischste Art ermordet worden sind. Hier sehen wir das fürchterlichste Verbrechen an der Würde des Menschen, ein Verbrechen, dem sich kein ähnliches in der ganzen Menschengeschichte an die Seite stellen kann. Auch die Juden sind doch Menschen - man mag sich zur Judenfrage stellen wie man will - und an Menschen wurde solches verübt. Vielleicht sagt jemand, die Juden hätten ein solches Schicksal verdient, diese Behauptung wäre eine ungeheure Anmassung; aber angenommen, es sagte jemand dies, wie stellt er sich dann zu der Tatsache, dass die gesamte polnische adelige Jugend vernichtet worden ist (Gabe Gott, dass sie es noch nicht ist)? Auf welche Art, fragen sie, ist solches geschehen? Alle männlichen Sprösslinge aus adeligen Geschlechtern zwischen 15 und 20 Jahren wurden in Konzentrationslager nach Deutschland zu Zwangsarbeit, alle Mädchen gleichen Alters nach Norwegen in die Bordelle der SS verschleppt! Wozu wir dies Ihnen alles erzählen, da sie es schon selber wissen, wenn nicht diese, so andere gleich schwere Verbrechen des fürchterlichen Untermenschentums? Weil hier eine Frage berührt wird, die uns alle zutiefst angeht und allen zu denken geben muss. Warum verhält sich das deutsche

Volk angesichts all dieser scheusslichen, menschenunwürdigsten Verbrechen so apathisch? Kaum irgendjemand macht sich Gedanken darüber. Die Tatsache wird als solche hingesehen und ad acta gelegt. Und wieder schläft das deutsche Volk in seinem stumpfen, blöden Schlaf weiter und gibt diesen faschistischen Verbrechern Mut und Gelegenheit weiterzuwüten und diese tun es. Sollte dies ein Zeichen dafür sein, dass die Deutschen in ihren primitivsten menschlichen Gefühlen verroht sind, dass keine Saite in ihnen schrill aufschreit im Angesicht solcher Taten, dass sie in einen tödlichen Schlaf versunken sind, aus dem es kein Erwachen mehr gibt, nie, niemals? Es scheint so und ist es bestimmt, wenn der Deutsche nicht endlich aus dieser Dumpfheit auffährt, wenn er nicht protestiert, wo immer er nur kann gegen diese Verbrecherklippe, wenn er mit diesen Hunderttausenden von Opfern nicht mitleidet. Und nicht nur Mitleid muss er empfinden, nein, noch viel mehr: *M i t s c h u l d*. Denn er gibt durch sein apathisches Verhalten diesen dunklen Menschen erst die Möglichkeit so zu handeln, er leidet diese "Regierung", die eine so unendliche Schuld auf sich geladen hat, ja er ist doch selbst schuld daran, dass sie überhaupt entstehen konnte! Ein jeder will sich von einer solchen Mitschuld freisprechen, ein jeder tut es und schläft dann wieder mit ruhigstem, bestem Gewissen. Aber er kann sich nicht freisprechen, ein jeder ist *s c h u l d i g*, *s c h u l d i g*, *s c h u l d i g*! Doch ist es noch nicht zu spät, diese abscheulichste aller Missgeburten von Regierungen aus der Welt zu schaffen, um nicht noch mehr Schuld auf sich zu laden. Jetzt, da uns in den letzten Jahren die Augen vollkommen geöffnet worden sind, da wir wissen, mit wem wir es zu tun haben, jetzt ist es allerhöchste Zeit, diese braune Horde auszurotten. Bis zum Ausbruch des Krieges war der grösste Teil des deutschen Volkes geblendet, die Nationalsozialisten zeigten sich nicht in ihrer wahren Gestalt, doch jetzt, da man sie erkannt hat, muss es die einzige und höchste Pflicht, ja heiligste Pflicht eines jeden Deutschen sein, diese Bestien zu vertilgen!

"Der, des Verwaltung unauffällig ist, des Volk ist froh. Der, des Verwaltung aufdringlich ist, des Volk ist gebrochen. Elend, ach, ist es, worauf Glück sich aufbaut. Glück, ach, verschleiert nur Elend. Wo soll das hinaus? Das Ende ist nicht abzusehen. Das Geordnete verkehrt sich in Unordnung, das Gute verkehrt sich in Schlechtes. Das Volk gerät in Verwirrung. Ist es nicht so täglich seit langem? Daher ist der Hohe Mensch rechteckig, aber er stösst nicht an, er ist kantig, aber verletzt nicht, er ist aufrecht, aber nicht schroff. Er ist klar, aber will nicht glänzen." Lao-tse.

.....

"Wer unternimmt, das Reich zu beherrschen, und es nach seiner Willkür zu gestalten; ich sehe ihn sein Ziel nicht erreichen; das ist alles.
"Das Reich ist ein lebendiger Organismus; es kann nicht gemacht werden, wahrlich! Wer daran machen will, verdirbt es, wer sich seiner bemächtigen will, verliert es."
Daher: "Von den Wesen gehen manche voraus, andere folgen ihnen, manche atmen warm, manche kalt, manche sind stark, manche schwach, manche erlangen Fülle, andere unterliegen."
"Der Hohe Mensch daher lässt ab von Uebertriebenheit, lässt ab von Ueberhebung, lässt ab von Uebergriffen." Lao-tse.

Wir bitten, diese Schrift mit möglichst vielen Durchschlägen abzuschreiben und weiterzuverteilen.

"Salus publica suprema lex."

Alle idealen Staatsformen sind Utopien. Ein Staat kann nicht rein theoretisch konstruiert werden, sondern er muss ebenso wachsen, reifen, wie der einzelne Mensch. Aber es ist nicht zu vergessen, dass am Anfang einer jeden Kultur die Vorform des Staates vorhanden war. Die Familie ist so alt, wie die Menschen selbst und aus diesem anfänglichen Zusammensein hat sich der vernunftbegabte Mensch einen Staat geschaffen, dessen Grund die Gerechtigkeit und dessen höchstes Gesetz das Wohl Aller sein soll. Der Staat soll eine Analogie der göttlichen Ordnung darstellen, und die höchste aller Utopien, die civitas Dei ist das Vorbild, dem er sich letzten Endes nähern soll. Wir wollen hier nicht urteilen über die verschiedenen möglichen Staatsformen, die Demokratie, die konstitutionelle Monarchie, das Königtum usw. Nur eines will eindeutig und klar herausgehoben werden: jeder einzelne Mensch hat einen Anspruch auf einen brauchbaren und gerechten Staat, der die Freiheit des Einzelnen als auch das Wohl der Gesamtheit, sichert. Denn der Mensch soll nach Gottes Willen frei und unabhängig im Zusammenleben und Zusammenwirken der staatlichen Gemeinschaft sein natürliches Ziel, sein irdisches Glück in Selbstständigkeit und Selbsttätigkeit zu erreichen suchen.

Unser heutiger "Staat" aber ist die Diktatur des Bösen. "Das wissen wir schon lange," höre ich Dich einwenden, "und wir haben es nicht nötig, dass uns dies hier noch einmal vorgehalten wird." Aber, frage ich Dich, wenn ihr das wisst, warum regt ihr euch nicht, warum duldet ihr, dass diese Gewalthaber Schritt für Schritt offen und im Verborgenen eine Domäne eures Rechtes nach der anderen rauben, bis eines Tages nichts, aber auch gar nichts übrigbleiben wird, als ein mechanisiertes Staatsgetriebe, kommandiert von Verbrechern und Säufern? Ist euer Geist schon so sehr der Vergewaltigung unterlegen, dass ihr vergesst, dass es nicht nur euer Recht, sondern eure s i t t l i c h e P f l i c h t ist, dieses System zu beseitigen? Wenn aber ein Mensch nicht mehr die Kraft aufbringt, sein Recht zu fordern, dann muss er mit absoluter Notwendigkeit untergehen. Wir würden es verdienen, in alle Welt verstreut zu werden, wie der Staub vor dem Winde, wenn wir uns in dieser zwölften Stunde nicht aufrichten und endlich den Mut aufbrächten, der uns seither gefehlt hat. Verbergt nicht eure Feigheit unter dem Mantel der Klugheit! Denn mit jedem Tag, da ihr noch zögert, da ihr dieser Ausgeburt der Hölle nicht widersteht, wächst eure Schuld gleich einer parabolischen Kurve höher und immer höher.

Viele, vielleicht die meisten Leser dieser Blätter sind sich darüber nicht klar, wie sie einen Widerstand ausüben sollen. Sie sehen keine Möglichkeiten. Wir wollen versuchen ihnen zu zeigen, dass ein jeder in der Lage ist, etwas beizutragen zum Sturz dieses Systems. Nicht durch individualistische Gegnerschaft, in der Art verbitterter Einsiedler, wird es möglich werden, den Boden für einen Sturz dieser "Regierung" reif zu machen oder gar den Umsturz möglichst bald herbeizuführen, sondern nur durch die Zusammenarbeit vieler überzeugter, tatkräftiger Menschen, Menschen, die sich einig sind, mit welchen Mitteln sie ihr Ziel erreichen können. Wir haben keine reiche Auswahl an solchen Mitteln, nur ein einziges steht uns zur Verfügung - der p a s s i v e W i d e r s t a n d.

Der Sinn und das Ziel des passiven Widerstandes ist, den Nationalsozialismus zu Fall zu bringen und in diesem Kampf ist vor keinem Weg, vor keiner Tat zurückzuschrecken, mögen sie auf Gebieten liegen, auf welchen sie euch wollen. An allen Stellen muss der Nationalsozialismus angegriffen werden, an denen er nur angreifbar ist. Ein Ende muss diesem Unstaat möglichst bald bereitet werden - ein Sieg des faschistischen Deutschland in diesem Kriege hätte unabsehbare, fürchterliche Folgen. Nicht der militärische Sieg über den Bolschewismus darf die erste Sorge für jeden Deutschen sein, sondern die Niederlage der Nationalsozialisten. Dies muss unbedingt an erster Stelle stehen. Die grössere Notwendigkeit dieser letzteren Forderung werden wir Ihnen in einem unserer nächsten Blätter beweisen.

Und jetzt muss sich ein jeder entschiedene Gegner des Nationalsozialismus die Frage vorlegen: Wie kann er gegen den gegenwärtigen "Staat" am wirksamsten ankämpfen, wie ihm die empfindlichsten Schläge beibringen? Durch den passiven Widerstand - zweifellos. Es ist klar, dass wir unmöglich für jeden Einzelnen Richtlinien für sein Verhalten geben können, nur allgemein andeuten können wir, den Weg zur Verwirklichung muss jeder selber finden.

Sabotage in Rüstungs- und kriegswichtigen Betrieben, Sabotage in allen Versammlungen, Kundgebungen, Festlichkeiten, Organisationen, die durch die nat. soz. Partei ins Leben gerufen werden. Verhinderung des reibungslosen Ablaufs der Kriegsmaschine (einer Maschine, die nur für einen Krieg arbeitet, der allen um die Rettung und Erhaltung der nat. soz. Partei und ihrer Diktatur geht). Sabotage auf allen wissenschaftlichen und geistigen Gebieten, die für eine Fortführung des gegenwärtigen Krieges tätig sind - sei es in Universitäten, Hochschulen, Laboratorien, Forschungsanstalten, technischen Büros. Sabotage in allen Veranstaltungen kultureller Art, die das "Ansehen" der Faschisten im Volke heben könnten. Sabotage in allen Zweigen der bildenden Künste, die nur im geringsten im Zusammenhang mit dem Nationalsozialismus stehen und ihm dienen. Sabotage in allem Schrifttum, allen Zeitungen, die im Solde der "Regierung" stehen, für ihre Ideen, für die Verbreitung der braunen Lüge, kämpfen. Opfert nicht einen Pfennig bei Strassensammlungen (auch wenn sie unter dem Deckmantel wohlthätiger Zwecke durchgeführt werden. Denn dies ist nur eine Tarnung. In Wirklichkeit kommt das Ergebnis weder dem Roten Kreuz noch den Notleidenden zugute. Die Regierung braucht dies Geld nicht, ist auf diese Sammlungen finanziell nicht angewiesen - die Druckmaschinen laufen ja ununterbrochen und stellen jede beliebige Menge von Papiergeld her. Das Volk muss aber dauernd in Spannung gehalten werden, nie darf der Druck der Kandare nachlassen! Gebt nichts für die Metall-, Spinnstoff- und andere Sammlungen! Sucht alle Bekannte auch aus den unteren Volksschichten, von der Sinnlosigkeit einer Fortführung, von der Aussichtslosigkeit dieses Krieges, von der geistigen und wirtschaftlichen Verklavung durch den Nationalsozialismus, von der Zerstörung aller sittlichen und religiösen Werte zu überzeugen und zum passiven Widerstand zu veranlassen!

Aristoteles "Ueber die Politik":"Ferner gehört es (zum Wesen der Tyrannie) dahin zu streben, dass ja nichts verborgen bleibe, was irgend ein Untertan spricht oder tut, sondern überall Späher ihn belauschen ferner alle Welt miteinander zu verhetzen und Freunde mit Feinden zu verfeinden und das Volk mit den Vornehmen und die Reichen unter sich. Sodann gehört es zu solchen tyrannischen Massregeln, die Untertanen arm zu machen, damit die Leibwache besoldet werden kann, und sie, mit der Sorge um ihren täglichen Erwerb beschäftigt, keine Zeit und Masse haben, Verschwörungen anzustiften.... Ferner aber auch solche hohe Einkommensteuern, wie die in Syrakus auferlegten, denn unter Dionysios hatten die Bürger dieses Staates in fünf Jahren glücklich ihr ganzes Vermögen in Steuern ausgegeben. Und auch beständig Kriege zu erregen ist der Tyrann geneigt..."
Bitte vervielfältigen und weitergeben!!!

Es ist eine alte Weisheit, die man Kindern immer wieder aufs neue predigt, dass wer nicht hören will, fühlen muss. Ein kluges Kind wird sich aber die Finger nur einmal an heißen Ofen verbrennen.

In den vergangenen Wochen hatte Hitler sowohl in Afrika, als auch in Russland Erfolge zu verzeichnen. Die Folge davon war, dass der Optimismus auf der einen, die Bestürzung und der Pessimismus auf der anderen Seite des Volkes mit einer der deutschen Trägheit unvergleichlichen Schnelligkeit anstieg. Allenfalls hörte man unter den Gegnern Hitlers, also unter dem besseren Teil des Volkes, Klagerufe, Worte der Enttäuschung und der Entmutigung, die nicht selten in dem Ausruf endigten: "Sollte nun Hitler doch...?"

Indessen ist der deutsche Angriff auf Aegypten zum Stillstand gekommen, Rommel muss in einer gefährlich exponierten Lage verharren - aber noch geht der Vormarsch im Osten weiter. Dieser scheinbare Erfolg ist unter den grauenhaftesten Opfern erkauft worden, sodass er schon nicht mehr als vorteilhaft bezeichnet werden kann. Wir warnen daher vor jedem Optimismus.

Wer hat die Toten gezählt, Hitler oder Göbbels - wohl keiner von beiden. Täglich fallen in Russland Tausende. Es ist die Zeit der Ernte, und der Schnitter fährt mit vollem Zug in die reife Saat. Die Trauer kehrt ein in die Hütten der Heimat, und niemand ist da, der die Tränen der Mütter trocknet. Hitler aber belügt die, deren teuerstes Gut er ~~gekauft und in den sinnlosen Tod gestrieben hat.~~

Jedes Wort, das aus Hitlers Munde kommt, ist Lüge: wenn er Frieden sagt, meint er den Krieg, und wenn er in frevelhaftester Weise den Namen des Allmächtigen nennt, meint er die Macht des Bösen, den gefallenen Engel, den Satan. Sein Mund ist der stinkende Rachen der Hölle und seine Macht ist im Grunde verworfen. Wohl muss man mit rationalen Mitteln den Kampf wider den nationalsozialistischen Terrorstaat führen; wer aber heute noch an der realen Existenz der dämonischen Mächte zweifelt, hat den metaphysischen Hintergrund dieses Krieges bei weitem nicht begriffen. Hinter dem Konkreten, hinter dem sinnlich Wahrnehmbaren, hinter allen sachlichen logischen Überlegungen, steht das Irrationale, d.h. der Kampf wider den Dämon, wider den Boten des Antichrists. Überall und zu allen Zeiten haben die Dämonen im Dunkeln gelauert auf die Stunde, da der Mensch schwach wird, da er seine ihm von Gott auf Freiheit gegründete Stellung im ordo eigenmächtig verlässt, da er dem Druck des Bösen nachgibt, sich von den Mächten höherer Ordnung löst und so, nachdem er den ersten Schritt freiwillig getan, zum zweiten und dritten und immer mehr getrieben wird mit rasend steigender Geschwindigkeit - überall und zu allen Zeiten der höchsten Not sind Menschen aufgestanden, Propheten, Heilige, die ihre Freiheit gewahrt hatten, die auf den Einzigen Gott hinwiesen und mit seiner Hilfe das Volk zur Umkehr mahnten. Wohl ist der Mensch frei, aber er ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Sturm preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke, die sich auflöst.

Gibt es, so frage ich Dich, der Du ein Christ bist, gibt es in diesem Ringen um die Erhaltung Deiner höchsten Güter ein Zögern, ein Spiel mit Intrigen, ein Hinausschieben der Entscheidung in der Hoffnung, dass ein anderer die Waffen erhebt, um Dich zu verteidigen? Hat Dir nicht Gott selbst die Kraft und den Mut gegeben zu kämpfen? Wir müssen das Böse dort angreifen, wo es am mächtigsten ist, und es ist am mächtigsten in der Macht Hitlers.

"Ich wandte mich und sah an alles Unrecht, das geschah unter der Sonne; und siehe, da waren Tränen derer, so Unrecht litten und hatten keinen Tröster; und die ihnen Unrecht taten, waren zu mächtig, dass sie keinen Tröster haben konnten.

Da lobte ich die Toten, die schon gestorben waren, mehr denn die Lebendigen, die noch das Leben hatten...." (Sprüche)

Novalis: "Wahrhafte Anarchie ist das Zeugungselement der Religion. Aus der Vernichtung alles Positiven hebt sie ihr glorreiches Haupt als neue Weltstifterin empor... Wenn Europa wieder erwachen wollte, wenn ein Staat der Staaten, eine politische Wissenschaftslehre uns bevorstände! Sollte etwa die Hierarchie....das Prinzip des Staatenvereins sein?....Es wird solange Blut über Europa strömen, bis die Nationen ihren fürchterlichen Wahnsinn gewahr werden, der sie im Kreis herumtreibt, und von heiliger Musik getroffen und besänftigt, zu ehemaligen Altären in bunter Vermischung treten, Werke des Friedens vornehmen und ein grosses Friedensfest auf den rauchenden Walstätten mit heissen Tränen gefeiert wird. Nur die Religion kann Europa wieder aufwecken und das Völkerrecht sichern und die Christenheit mit neuer Herrlichkeit sichtbar auf Erden in ihr friedentiftendes Amt installieren."

Wir weisen eindringlich darauf hin, dass die Weisse Rose nicht im Solde einer ausländischen Macht steht. Obgleich wir wissen, dass die nationalsozialistische Macht mit uns gebrochen werden muss, suchen wir eine Erneuerung des schwerverwundeten deutschen Geistes von Innen her zu erreichen. Dieser Wiedergeburt muss aber die klare Erkenntnis aller Schuld, die das deutsche Volk auf sich geladen hat, und ein rücksichtsloser Kampf gegen Hitler und seine allzuvielen Helfershelfer, Parteimitglieder, Quislinge usw. vorausgehen. Mit aller Brutalität muss die Kluft zwischen dem besseren Teil des Volkes und allem, was mit dem Nationalsozialismus zusammenhängt, aufgerissen werden. Für Hitler und seine Anhänger gibt es auf dieser Erde keine Strafe, die ihren Taten gerecht wäre. Aber aus Liebe zu kommenden Generationen muss nach Beendigung des Krieges ein Exempel statuiert werden, daß niemand auch nur die geringste Lust je verspüren sollte, Ähnliches aufs neue zu versuchen. Vergesst auch nicht die kleinen Schurken dieses Systems, merkt Euch die Namen, auf dass keiner entkomme! Es soll ihnen nicht gelingen, in letzter Minute noch nach all diesen Scheusslichkeiten die Fahne zu wechseln und so zu tun, als ob nichts gewesen wäre!

Zu Ihrer Beruhigung möchten wir noch hinzufügen, dass die Adressen der Leser der Weissen Rose nirgendwo schriftlich niedergelegt sind. Die Adressen sind willkürlich Adressbüchern entnommen.

Wir schweigen nicht, wir sind Euer böses Gewissen, die Weisse Rose lässt Euch keine Ruhe!

Bitte vervielfältigen und weitersenden!

Flugblätter der Widerstandsbewegung in Deutschland.

A u f r u f a n a l l e D e u t s c h e !

Der Krieg geht seinem sicheren Ende entgegen. Wie im Jahre 1918 versucht die deutsche Regierung alle Aufmerksamkeit auf die wachsende U-Bootgefahr zu lenken, während im Osten die Armeen unaufhörlich zurückströmen, im Westen die Invasion erwartet wird. Die Rüstung Amerikas hat ihren Höhepunkt noch nicht erreicht, aber heute schon übertrifft sie alles in der Geschichte seither Dagewesene. Mit mathematischer Sicherheit führt Hitler das deutsche Volk in den Abgrund. H i t l e r k a n n d e n K r i e g n i c h g e w i n n e n , n u r n o c h v e r l ä n g e r n ! Seine und seiner Helfer Schuld hat jedes Mass unendlich überschritten. Die gerechte Strafe rückt näher und näher !

Was aber tut das deutsche Volk? Es sieht nicht und es hört nicht. Blindlings folgt es seinen Verführern ins Verderben. Sieg um jeden Preis, haben sie auf ihre Fahne geschrieben. Ich kämpfe bis zum letzten Mann, sagt Hitler - indes ist der Krieg bereits verloren.

Deutsche! Wollt Ihr und Eure Kinder dasselbe Schicksal erleiden, das den Juden widerfahren ist? Wollt Ihr mit dem gleichen Masse gemessen werden, wie Eure Verführer? Sollen wir auf ewig das von aller Welt gehasste und ausgestossene Volk sein? Nein! Darum trennt Euch von dem nationalsozialistischen Untermenschentum! Beweist durch die Tat, dass Ihr anders denkt! Ein neuer Befreiungskrieg bricht an. Der bessere Teil des Volkes kämpft auf unserer Seite. Zerreisst den Mantel der Gleichgültigkeit, den Ihr um Euer Herz gelegt! Entscheidet Euch, e h ' e s z u s p ä t i s t !

Glaubt nicht der nationalsozialistischen Propaganda, die Euch den Bolschewistenschreck in die Glieder gejagt hat! Glaubt nicht, dass Deutschlands Heil mit dem Sieg des Nationalsozialismus auf Gedeih und Verderben verbunden sei! Ein Verbrechen kann keinen deutschen Sieg erringen. Trennt Euch r e o h t z e i t i g von allem, was mit dem Nationalsozialismus zusammenhängt! Nachher wird ein schreckliches, aber gerechtes Gericht kommen über die, so sich feig und unentschlossen verborgen hielten.

Was lehrt uns der Ausgang dieses Krieges, der nie ein nationaler war?

Der imperialistische Machtgedanke muss, von welcher Seite er auch kommen möge, für alle Zeit unschädlich gemacht werden. Ein einseitiger preussischer Militarismus darf nie mehr zur Macht gelangen. Nur in grosszügiger Zusammenarbeit der europäischen Völker kann der Boden geschaffen werden, auf welchem ein neuer Aufbau möglich sein wird. Jede zentralistische Gewalt, wie sie der preussische Staat in Deutschland und Europa auszuüben versucht hat, muss im Keime erstickt werden. Das kommende Deutschland kann nur föderalistisch sein. Nur eine gesunde föderalistische Staatenordnung vermag heute noch das geschwächte Europa mit neuem Leben zu erfüllen. Die Arbeiterschaft muss durch einen vernünftigen Sozialismus aus ihrem Zustand niedrigster Sklaverei befreit werden. Das Truggebilde der autarken Wirtschaft muss in Europa verschwinden. Jedes Volk, jeder Einzelne hat ein Recht auf die Güter der Welt!

Freiheit der Rede, Freiheit des Bekenntnisses, Schutz des einzelnen Bürgers vor der Willkür verbrecherischer Gewaltstaaten, das sind die Grundlagen des neuen Europa.

Unterstützt die Widerstandsbewegung, verbreitet die Flugblätter!

Kommissionen! Kommissionen!

Erschüttert steht unser Volk vor dem Untergang der Männer von Stalingrad. Dreihunderttausend deutsche Männer hat die geniale Strategie des Weltkriegs gefreit sinn- und verantwortungslos in Tod und Verderben gehetzt. Führer, wir danken dir!

Es gärt im deutschen Volk: Wollen wir weiter einem Dilettanten das Schicksal unserer Armeen anvertrauen? Wollen wir den niedrigen Machinstinkten einer Parteidiktatur den Rest der deutschen Jugend opfern? Nimmermehr!

Der Tag der Abrechnung ist gekommen, der Abrechnung unserer deutschen Jugend mit der verabscheuungswürdigsten Tyrannei, die unser Volk je erduldet hat. Im Namen der ganzen deutschen Jugend fordern wir von dem Staat Adolf Hitlers die persönliche Freiheit, das kostbarste Gut des Deutschen zurück, um das er uns in der erbärmlichsten Weise betrogen hat.

In einem Staat rücksichtsloser Knebelung jeder freien Meinungsäußerung sind wir aufgewachsen. HJ, SA, SS haben uns in den fruchtbarsten Bildungsjahren unseres Lebens zu uniformieren, zu revolutionieren, zu narkotisieren versucht. „Weltanschauliche Schulung“ hieß die verächtliche Methode, das aufkeimende Selbstdenken und Selbstwerten in einem Nebel leerer Phrasen zu ersticken. Eine Führerauslese, wie sie teuflischer und bornierter zugleich nicht gedacht werden kann, zieht ihre künftigen Parteibonzen auf Ordensburgen zu gottlosen, schamlosen und gewissenlosen Ausbeutern und Mordbuben heran, zur blinden, stupiden Führergefollenschaft. Wir „Arbeiter des Geistes“ wären gerade recht, dieser neuen Herrschicht den Knüttel zu machen. Frontkämpfer werden von Studentenfürhern und Gauleiteraspiranten wie Schuljungen gemassregelt, Gauleiter greifen mit geilen Spässen den Studentinnen an die Ehre. Deutsche Studentinnen haben an der Münchner Hochschule auf die Besudelung ihrer Ehre eine würdige Antwort gegeben, deutsche Studenten haben sich für ihre Kameradinnen eingesetzt und standgehalten. Das ist ein Anfang zur Er kämpfung unserer freien Selbstbestimmung, ohne die geistige Werte nicht geschaffen werden können. Unser Dank gilt den tapferen Kameradinnen und Kameraden, die mit leuchtendem Beispiel vorangegangen sind!

Es gibt für uns nur eine Parole: Kampf gegen die Partei! Heraus aus den Parteigliederungen, in denen man uns politisch weiter mundtot halten will! Heraus aus den Hörsälen der SS- Unter- oder Oberführer und Parteikriecher! Es geht uns um wahre Wissenschaft und echte Geistesfreiheit! Kein Drohmittel kann uns schrecken, auch nicht die Schliessung unserer Hochschulen. Es gilt den Kampf jedes einzelnen von uns um unsere Zukunft, unsere Freiheit und Ehre in einem seiner sittlichen Verantwortung bewussten Staatswesen.

Freiheit und Ehre! Zehn lange Jahre haben Hitler und seine Genossen die beiden herrlichen deutsche Worte bis zum Ekel ausgequetscht, abgedroschen, verdreht, wie es nur Dilettanten vermögen, die die höchsten Werte einer Nation vor die Säue werfen. Was ihnen Freiheit und Ehre gilt, haben sie in zehn Jahren der Zerstörung aller materiellen und geistigen Freiheit, aller sittlichen Substanz im deutschen Volk genugsam gezeigt. Auch den dümmsten Deutschen hat das furchtbare Bluthat die Augen geöffnet, das sie im Namen von Freiheit und Ehre der deutschen Nation in ganz Europa angerichtet haben und täglich neu anrichten. Der deutsche Name bleibt für immer geschändet, wenn nicht die deutsche Jugend endlich aufsteht, rächt und rührt zugleich, seine Peiniger zerschmettert und ein neues, geistiges Europa aufrichtet.

Studentinnen! Studenten! Auf uns sieht das sieht das deutsche Volk! Von uns erwartet es, wie 1813 die Brechung des Napoleonischen, so 1943 die Brechung des nationalsozialistischen Terrors aus der Macht des Geistes.

Beresina und Stalingrad flammen im Osten auf, die Toten von Stalingrad beschwören uns!

„Frisch auf, mein Volk, die Flammenzeichen rauchen!“
Unser Volk steht im Aufbruch gegen die Verknechtung Europas durch den Nationalsozialismus, im neuen gläubigen Durchbruch von Freiheit und Ehre!

Tracts dans *Die Weiße Rose* d'Inge Scholl

Flugblätter der Weißen Rose

I

Nichts ist eines Kulturvolkes unwürdiger, als sich ohne Widerstand von einer verantwortungslosen und dunklen Trieben ergebenen Herrscherliche »regieren« zu lassen. Ist es nicht so, daß sich jeder ehrliche Deutsche heute seiner Regierung schämt, und wer von uns ahnt das Ausmaß der Schmach, die über uns und unsere Kinder kommen wird, wenn einst der Schleier von unseren Augen gefallen ist und die grauenvollsten und jegliches Maß unendlich überschreitenden Verbrechen ans Tageslicht treten? Wenn das deutsche Volk schon so in seinem tiefsten Wesen korrumpiert und zerfallen ist, daß es, ohne eine Hand zu regen, im leichtsinnigen Vertrauen auf eine fragwürdige Gesetzmäßigkeit der Geschichte das Höchste, das ein Mensch besitzt und das ihn über jede andere Kreatur erhöht, nämlich den freien Willen, preisgibt, die Freiheit des Menschen preisgibt, selbst mit einzugreifen in das Rad der Geschichte und es seiner vernünftigen Entscheidung unterzuordnen – wenn die Deutschen, so jeder Individualität bar, schon so sehr zur geistlosen und feigen Masse geworden sind, dann, ja dann verdienen sie den Untergang. Goethe spricht von den Deutschen als einem tragischen Volke, gleich dem der Juden und Griechen, aber heute hat es eher den Anschein, als sei es eine seichte, willenlose Herde von Mirläufnern, denen das Mark aus dem Innersten gesogen und die nun ihres Kerns beraubt, bereit sind, sich in den Untergang hetzen zu lassen. Es scheint so – aber es ist nicht so; vielmehr hat man in langsamer, trügerischer, systematischer Vergewaltigung jeden einzelnen in ein geistiges Gefängnis gesteckt, und erst als er darin gefesselt lag, wurde er sich des Verhängnisses bewußt. Wenige nur erkannten das drohende Verderben, und der Lohn für ihr heroisches Mahnen war der Tod. Über das Schicksal dieser Menschen wird noch zu reden sein. Wenn jeder wartet, bis der andere anfängt, werden die

76

Boten der rächenden Nemesis unaufhaltsam näher und näher rücken, dann wird auch das letzte Opfer sinnlos in den Rachen des unersättlichen Dämons geworfen sein. Daher muß jeder einzelne seiner Verantwortung als Mitglied der christlichen und abendländischen Kultur bewußt in dieser letzten Stunde sich wehren, soviel er kann, arbeiten wider die Geißel der Menschheit, wider den Faschismus und jedes ihm ähnliche System des absoluten Staates. Leistet passiven Widerstand – *Widerstand* –, wo immer Ihr auch seid, verhindert das Weiterlaufen dieser atheistischen Kriegsmaschine, ehe es zu spät ist, ehe die letzten Städte ein Trümmerhaufen sind, gleich Köln, und ehe die letzte Jugend des Volkes irgendwo für die Hybris eines Untermenschen verblutet ist. Vergeßt nicht, daß ein jedes Volk diejenige Regierung verdient, die es erträgt!

Aus Friedrich Schiller, »Die Gesetzgebung des Lykurgus und Solon«: »... Gegen seinen eigenen Zweck gehalten, ist die Gesetzgebung des Lykurgus ein Meisterstück der Staats- und Menschenkunde. Er wollte einen mächtigen, in sich selbst gegründeten, unzerstörbaren Staat; politische Stärke und Dauerhaftigkeit waren das Ziel, wonach er strebte, und dieses Ziel hat er so weit erreicht, als unter seinen Umständen möglich war. Aber hält man den Zweck, welchen Lykurgus sich vorsetzte, gegen den Zweck der Menschheit, so muß eine tiefe Mißbilligung an die Stelle der Bewunderung treten, die uns der erste flüchtige Blick abgewonnen hat. Alles darf dem Besten des Staats zum Opfer gebracht werden, nur dasjenige nicht, dem der Staat selbst nur als ein Mittel dient. Der Staat selbst ist niemals Zweck, er ist nur wichtig als eine Bedingung, unter welcher der Zweck der Menschheit erfüllt werden kann, und dieser Zweck der Menschheit ist kein anderer, als Ausbildung aller Kräfte des Menschen, Fortschreitung. Hindert eine Staatsverfassung, daß alle Kräfte, die im Menschen liegen, sich entwickeln; hindert sie die Fortschreitung des Geistes, so ist sie verwerflich und schädlich, sie mag übrigens noch so durchdacht und in ihrer Art noch so vollkommen sein. Ihre Dauerhaftigkeit selbst gereicht ihr alsdann viel mehr zum Vorwurf als zum Ruhme – sie ist dann nur ein verlängertes Übel; je länger sie Bestand hat, um so schädlicher ist sie.

... Auf Unkosten aller sittlichen Gefühle wurde das politische Ver-

77

dienst errungen und die Fähigkeit dazu ausgebildet. In Sparta gab es keine eheliche Liebe, keine Mutterliebe, keine kindliche Liebe, keine Freundschaft – es gab nichts als Bürger, nichts als bürgerliche Tugend.

... Ein Staatsgesetz machte den Spartanern die Unmenschlichkeit gegen ihre Sklaven zur Pflicht; in diesen unglücklichen Schlachtopfern wurde die Menschheit beschimpft und mißhandelt. In dem spartanischen Gesetzbuche selbst wurde der gefährliche Grundsatz gepredigt, Menschen als Mittel und nicht als Zwecke zu betrachten – dadurch wurden die Grundfesten des Naturrechts und der Sittlichkeit gesetzmäßig eingerissen.

... Welch schöneres Schauspiel gibt der rauhe Krieger Gaius Marius in seinem Lager vor Rom, der Rache und Sieg aufopfert, weil er die Tränen der Mutter nicht fließen sehen kann!

... Der Staat (des Lykurgus) könnte nur unter der einzigen Bedingung fortdauern, wenn der Geist des Volks stillstünde; er könnte sich also nur dadurch erhalten, daß er den höchsten und einzigen Zweck eines Staates verfehlte. «

Aus Goethes »Des Epimenides Erwachen«, zweiter Aufzug, vierter Auftritt:

Genien:

Doch was dem Abgrund kühn entstiegen,
Kann durch ein ehernes Geschick
Den halben Weltkreis übersiegen,
Zum Abgrund muß es doch zurück.
Schon droht ein ungeheures Bangen,
Vergebens wird er widerstehn!
Und alle, die noch an ihm hangen,
Sie müssen mit zu Grunde gehn.

Hoffnung:

Nun begegn' ich meinen Braven,
Die sich in der Nacht versammelt,
Um zu schweigen, nicht zu schlafen,

Und das schöne Wort der Freiheit
Wird gelispelt und gestammelt,
Bis in ungewohnter Neuheit
Wir an unsrer Tempel Stufen
Wieder neu entzückt es rufen:
Freiheit! Freiheit!

Wir bitten Sie, dieses Blatt mit möglichst vielen Durchschlägen abzuschreiben und weiterzuverteilen!

II

Man kann sich mit dem Nationalsozialismus geistig nicht auseinandersetzen, weil er ungeistig ist. Es ist falsch, wenn man von einer nationalsozialistischen Weltanschauung spricht, denn wenn es diese gäbe, müßte man versuchen, sie mit geistigen Mitteln zu beweisen oder zu bekämpfen – die Wirklichkeit aber bietet uns ein völlig anderes Bild: schon in ihrem ersten Keim war diese Bewegung auf den Betrug des Mitmenschen angewiesen, schon damals war sie im Innersten verfault und konnte sich nur durch die stete Lüge retten. Schreibt doch Hitler selbst in einer frühen Auflage seines Buches (ein Buch, das in dem übelsten Deutsch geschrieben worden ist, das ich je gelesen habe; dennoch ist es von dem Volke der Dichter und Denker zur Bibel erhoben worden): »Man glaubt nicht, wie man ein Volk betrügen muß, um es zu regieren.« Wenn sich nun am Anfang dieses Krebsgeschwürs des deutschen Volkes noch nicht allzusehr bemerkbar gemacht hatte, so nur deshalb, weil noch gute Kräfte genug am Werk waren, es zurückzuhalten. Wie es aber größer und größer wurde und schließlich mittels einer letzten gemeinsamen Korruption zur Macht kam, das Geschwür gleichsam aufbrach und den ganzen Körper besudelte, versteckte sich die Mehrzahl der früheren Gegner, flüchtete die deutsche Intelligenz in ein Kellerloch, um dort als Nachtschattengewächs, dem Licht und der Sonne verborgen, allmählich zu ersticken. Jetzt stehen wir vor dem Ende. Jetzt kommt es darauf an, sich gegenseitig wiederzufinden, aufzuklären von Mensch zu Mensch, immer daran zu denken und sich keine Ruhe zu geben, bis auch der Letzte von der äußersten Notwendigkeit seines Kampfes wider dieses System überzeugt ist. Wenn so eine Welle des Aufbruchs durch das Land geht, wenn es in der Luft liegt, wenn viele mitmachen, dann kann in einer letzten, gewaltigen Anstrengung dieses System abgeschüttelt werden. Ein

Ende mit Schrecken ist immer noch besser als ein Schrecken ohne Ende.

Es ist uns nicht gegeben, ein endgültiges Urteil über den Sinn unserer Geschichte zu fällen. Aber wenn diese Katastrophe uns zum Heile dienen soll, so doch nur dadurch: durch das Leid gereinigt zu werden, aus der tiefsten Nacht heraus das Licht zu ersehen, sich aufzuraffen und endlich mitzuhelfen, das Joch abzuschütteln, das die Welt bedrückt.

Nicht über die Judenfrage wollen wir in diesem Blatte schreiben, keine Verteidigungsrede verfassen – nein, nur als Beispiel wollen wir die Tatsache kurz anführen, die Tatsache, daß seit der Eroberung Polens *dreihunderttausend* Juden in diesem Land auf bestialischste Art ermordet worden sind. Hier sehen wir das fürchterlichste Verbrechen an der Würde des Menschen, ein Verbrechen, dem sich kein ähnliches in der ganzen Menschengeschichte an die Seite stellen kann. Auch die Juden sind doch Menschen – man mag sich zur Judenfrage stellen wie man will –, und an Menschen wurde solches verübt. Vielleicht sagt jemand, die Juden hätten ein solches Schicksal verdient; diese Behauptung wäre eine ungeheure Anmaßung; aber angenommen, es sagte jemand dies, wie stellt er sich dann zu der Tatsache, daß die gesamte polnische adelige Jugend vernichtet worden ist (gebe Gott, daß sie es noch nicht ist!)? Auf welche Art, fragen Sie, ist solches geschehen? Alle männlichen Sprößlinge aus adeligen Geschlechtern zwischen 15 und 20 Jahren wurden in Konzentrationslager nach Deutschland zur Zwangsarbeit, alle Mädchen gleichen Alters nach Norwegen in die Bordelle der SS verschleppt! Wozu wir dies Ihnen alles erzählen, da Sie es schon selber wissen, wenn nicht diese, so andere gleich schwere Verbrechen des fürchterlichen Untermenschentums? Weil hier eine Frage berührt wird, die uns alle zutiefst angeht und allen zu denken geben muß. Warum verhält sich das deutsche Volk angesichts all dieser scheußlichsten menschenunwürdigen Verbrechen so apathisch? Kaum irgend jemand macht sich Gedanken darüber. Die Tatsache wird als solche hingenommen und ad acta gelegt. Und wieder schläft das deutsche Volk in seinem stumpfen, blöden Schlaf weiter und gibt diesen faschistischen Ver-

brechern Mut und Gelegenheit, weiterzuwüten -, und diese tun es. Sollte dies ein Zeichen dafür sein, daß die Deutschen in ihren primitivsten menschlichen Gefühlen verroht sind, daß keine Saite in ihnen schrill aufschreit im Angesicht solcher Taten, daß sie in einen tödlichen Schlaf versunken sind, aus dem es kein Erwachen mehr gibt, nie, niemals? Es scheint so und ist es bestimmt, wenn der Deutsche nicht endlich aus dieser Dumpfheit auffährt, wenn er nicht protestiert, wo immer er nur kann, gegen diese Verbreherclique, wenn er mit diesen Hunderttausenden von Opfern nicht mitleidet. Und nicht nur Mitleid muß er empfinden, nein, noch viel mehr: *Mitschuld*. Denn er gibt durch sein apathisches Verhalten diesen dunklen Menschen erst die Möglichkeit, so zu handeln, er leidet diese ›Regierung‹, die eine so unendliche Schuld auf sich geladen hat, ja, er ist doch selbst schuld daran, daß sie überhaupt entstehen konnte! Ein jeder will sich von einer solchen Mitschuld freisprechen, ein jeder tut es und schläft dann wieder mit ruhigem, bestem Gewissen. Aber er kann sich nicht freisprechen, ein jeder ist *schuld*, *schuld*, *schuld*! Doch ist es noch nicht zu spät, diese abscheulichste aller Mißgeburten von Regierungen aus der Welt zu schaffen, um nicht noch mehr Schuld auf sich zu laden. Jetzt, da uns in den letzten Jahren die Augen vollkommen geöffnet worden sind, da wir wissen, mit wem wir es zu tun haben, jetzt ist es allerhöchste Zeit, diese braune Horde auszurotten. Bis zum Ausbruch des Krieges war der größte Teil des deutschen Volkes geblendet, die Nationalsozialisten zeigten sich nicht in ihrer wahren Gestalt, doch jetzt, da man sie erkannt hat, muß es die einzige und höchste Pflicht, ja heiligste Pflicht eines jeden Deutschen sein, diese Bestien zu vertilgen.

»Der, des Verwaltung unauffällig ist, des Volk ist froh. Der, des Verwaltung aufdringlich ist, des Volk ist gebrochen. Elend, ach, ist es, worauf Glück sich aufbaut. Glück, ach, verschleiert nur Elend. Wo soll das hinaus? Das Ende ist nicht abzusehen. Das Geordnete verkehrt sich in Unordnung, das Gute verkehrt sich in Schlechtes. Das Volk gerät in Verwirrung. Ist es nicht so, täglich, seit langem?

82

Daher ist der Hohe Mensch rechteckig, aber er stößt nicht an, er ist kantig, aber verletzt nicht, er ist aufrecht, aber nicht schroff. Er ist klar, aber will nicht glänzen.«
Lao-tse

»Wer unternimmt, das Reich zu beherrschen und es nach seiner Willkür zu gestalten; ich sehe ihn sein Ziel nicht erreichen; das ist alles.«

»Das Reich ist ein lebendiger Organismus; es kann nicht gemacht werden, wahrlich! Wer daran machen will, verdirbt es, wer sich seiner bemächtigen will, verliert es.«

Daher: »Von den Wesen gehen manche voraus, andere folgen ihnen, manche atmen warm, manche kalt, manche sind stark, manche schwach, manche erlangen Fülle, andere unterliegen.«

»Der Hohe Mensch daher läßt ab von Übertriebenheit, läßt ab von Überhebung, läßt ab von Übergriffen.«
Lao-tse

Wir bitten, diese Schrift mit möglichst vielen Durchschlägen abzuschriften und weiterzuverteilen.

83

III

»*Salus publica suprema lex*«

Alle idealen Staatsformen sind Utopien. Ein Staat kann nicht rein theoretisch konstruiert werden, sondern er muß ebenso wachsen, reifen wie der einzelne Mensch. Aber es ist nicht zu vergessen, daß am Anfang einer jeden Kultur die Vorform des Staates vorhanden war. Die Familie ist so alt wie die Menschen selbst, und aus diesem anfänglichen Zusammensein hat sich der vernunftbegabte Mensch einen Staat geschaffen, dessen Grund die Gerechtigkeit und dessen höchstes Gesetz das Wohl Aller sein soll. Der Staat soll eine Analogie der göttlichen Ordnung darstellen, und die höchste aller Utopien, die *civitas Dei*, ist das Vorbild, dem er sich letzten Endes nähern soll. Wir wollen hier nicht urteilen über die verschiedenen möglichen Staatsformen, die Demokratie, die konstitutionelle Monarchie, das Königtum usw. Nur eines will eindeutig und klar herausgehoben werden: jeder einzelne Mensch hat einen Anspruch auf einen brauchbaren und gerechten Staat, der die Freiheit des einzelnen als auch das Wohl der Gesamtheit sichert. Denn der Mensch soll nach Gottes Willen frei und unabhängig im Zusammenleben und Zusammenwirken der staatlichen Gemeinschaft sein natürliches Ziel, sein irdisches Glück in Selbständigkeit und Selbsttätigkeit zu erreichen suchen.

Unser heutiger »Staat« aber ist die Diktatur des Bösen. »Das wissen wir schon lange«, höre ich Dich einwenden, »und wir haben es nicht nötig, daß uns dies hier noch einmal vorgehalten wird.« Aber, frage ich Dich, wenn Ihr das wißt, warum regt Ihr Euch nicht, warum duldet Ihr, daß diese Gewalthaber Schritt für Schritt offen und im verborgenen eine Domäne Eures Rechts nach der anderen rauben, bis eines Tages nichts, aber auch gar nichts übrigbleiben wird als ein mechanisiertes Staatsgetriebe, kommandiert von Verbrechern und Säufern? Ist Euer Geist schon so sehr der Vergewaltigung unterlegen, daß Ihr vergeßt, daß es nicht nur Euer Recht, sondern Eure *sittliche Pflicht* ist, dieses System zu beseitigen? Wenn aber ein Mensch nicht mehr die Kraft aufbringt, sein Recht zu fordern, dann muß er mit absoluter Notwendigkeit untergehen. Wir würden es verdienen, in alle Welt verstreut zu werden wie der Staub vor dem Winde, wenn wir uns in dieser zwölften Stunde nicht aufraffen und endlich den Mut aufbrächten, der uns seither gefehlt hat. Verbergt nicht Eure Feigheit unter dem Mantel der Klugheit. Denn mit jedem Tag, da Ihr noch zögert, da Ihr dieser Ausgeburt der Hölle nicht widersteht, wächst Eure Schuld gleich einer parabolischen Kurve höher und immer höher.

Viele, vielleicht die meisten Leser dieser Blätter sind sich darüber nicht klar, wie sie einen Widerstand ausüben sollen. Sie sehen keine Möglichkeiten. Wir wollen versuchen, ihnen zu zeigen, daß ein jeder in der Lage ist, etwas beizutragen zum Sturz dieses Systems. Nicht durch individualistische Gegnerschaft, in der Art verbitterter Einsiedler, wird es möglich werden, den Boden für einen Sturz dieser »Regierung« reif zu machen oder gar den Umsturz möglichst bald herbeizuführen, sondern nur durch die Zusammenarbeit vieler überzeugter, tatkräftiger Menschen, Menschen, die sich einig sind, mit welchen Mitteln sie ihr Ziel erreichen können. Wir haben keine reiche Auswahl an solchen Mitteln, nur ein einziges steht uns zur Verfügung – der *passive Widerstand*.

Der Sinn und das Ziel des passiven Widerstandes ist, den Nationalsozialismus zu Fall zu bringen, und in diesem Kampfist vor keinem Weg, vor keiner Tat zurückzuschrecken, mögen sie auf Gebieten liegen, auf welchen sie auch wollen. An *allen* Stellen muß der Nationalsozialismus angegriffen werden, an denen er nur angreifbar ist. Ein Ende muß diesem Unstaat möglichst bald bereitet werden – ein Sieg des faschistischen Deutschland in diesem Kriege hätte unabsehbare, fürchterliche Folgen. Nicht der militärische Sieg über den Bolschewismus darf die erste Sorge für jeden Deutschen sein, sondern die Niederlage der Nationalsozialisten. Dies muß *unbedingt* an erster Stelle stehen. Die größere Notwendigkeit dieser letzten Forderung werden wir Ihnen in einem unserer nächsten Blätter beweisen.

Und jetzt muß sich ein jeder entschiedene Gegner des Nationalsozialismus die Frage vorlegen: Wie kann er gegen den gegenwärtigen »Staat« am wirksamsten ankämpfen, wie ihm die empfindlichsten Schläge beibringen? Durch den passiven Widerstand – zweifellos. Es ist klar, daß wir unmöglich für jeden einzelnen Richtlinien für sein Verhalten geben können, nur allgemein andeuten können wir, den Weg zur Verwirklichung muß jeder selber finden.

Sabotage in Rüstungs- und kriegswichtigen Betrieben, *Sabotage* in allen Versammlungen, Kundgebungen, Festlichkeiten, Organisationen, die durch die nationalsozialistische Partei ins Leben gerufen werden. Verhinderung des reibungslosen Ablaufs der Kriegsmaschine (einer Maschine, die nur für einen Krieg arbeitet, der *allein* um die Rettung und Erhaltung der nationalsozialistischen Partei und ihrer Diktatur geht). *Sabotage* auf allen wissenschaftlichen und geistigen Gebieten, die für eine Fortführung des gegenwärtigen Krieges tätig sind – sei es in Universitäten, Hochschulen, Laboratorien, Forschungsanstalten, technischen Büros. *Sabotage* in allen Veranstaltungen kultureller Art, die das »Ansehen« der Fächisten im Volke heben könnten. *Sabotage* in allen Zweigen der bildenden Künste, die nur im geringsten im Zusammenhang mit dem Nationalsozialismus stehen und ihm dienen. *Sabotage* in allem Schrifttum, allen Zeitungen, die im Solde der »Regierung« stehen, für ihre Ideen, für die Verbreitung der braunen Lüge kämpfen. Opfert nicht einen Pfennig bei Straßensammlungen (auch wenn sie unter dem Deckmantel wohltätiger Zwecke durchgeführt werden). Denn dies ist nur eine Tarnung. In Wirklichkeit kommt das Ergebnis weder dem Roten Kreuz noch den Notleidenden zugute. Die Regierung braucht dies Geld nicht, ist auf diese Sammlungen finanziell nicht angewiesen – die Druckmaschinen laufen ja ununterbrochen und stellen jede beliebige Menge Papiergeld her. Das Volk muß aber dauernd in Spannung gehalten werden, nie darf der Druck der Kandare nachlassen! Gebt nichts für die Metall-, Spinnstoff- und andere Sammlungen. Sucht alle Bekannten auch aus den unteren Volksschichten von der Sinnlosigkeit einer Fortführung, von der Aussichtslosigkeit dieses Krieges, von der geist-

86

gen und wirtschaftlichen Versklavung durch den Nationalsozialismus, von der Zerstörung aller sittlichen und religiösen Werte zu überzeugen und zum *passiven Widerstand* zu veranlassen!

Aristoteles, »Über die Politik«: »...ferner gehört es« (zum Wesen der Tyrannis), »dahin zu streben, daß ja nichts verborgen bleibe, was irgendein Untertan spricht oder tut, sondern überall Späher ihn belauschen, ... ferner alle Welt miteinander zu verhetzen und Freunde mit Freunden zu verfeinden und das Volk mit den Vornehmen und die Reichen unter sich. Sodann gehört es zu solchen tyrannischen Maßregeln, die Untertanen arm zu machen, damit die Leibwache besoldet werden kann, und sie, mit der Sorge um ihren täglichen Erwerb beschäftigt, keine Zeit und Muße haben, Verschwörungen anzustiften ... Ferner aber auch solche hohe Einkommensteuern, wie die in Syrakus auferlegten, denn unter Dionysios hatten die Bürger dieses Staates in fünf Jahren glücklich ihr ganzes Vermögen in Steuern ausgegeben. Und auch beständig Kriege zu erregen, ist der Tyrann geneigt ...«

Bitte vervielfältigen und weitergeben!

87

IV

Es ist eine alte Weisheit, die man Kindern immer wieder aufs neue predigt, daß, wer nicht hören will, fühlen muß. Ein kluges Kind wird sich aber die Finger nur einmal am heißen Ofen verbrennen. In den vergangenen Wochen hatte Hitler sowohl in Afrika, als auch in Rußland Erfolge zu verzeichnen. Die Folge davon war, daß der Optimismus auf der einen, die Bestürzung und der Pessimismus auf der anderen Seite des Volkes mit einer der deutschen Trägheit unvergleichlichen Schnelligkeit anstieg. Allenthalben hörte man unter den Gegnern Hitlers, also unter dem besseren Teil des Volkes, Klagerufe, Worte der Enttäuschung und der Entmutigung, die nicht selten in dem Ausruf endigten: »Sollte nun Hitler doch...?«

Indessen ist der deutsche Angriff auf Ägypten zum Stillstand gekommen, Rommel muß in einer gefährlich exponierten Lage verharren – aber noch geht der Vormarsch im Osten weiter. Dieser scheinbare Erfolg ist unter den grauenhaftesten Opfern erkaufte worden, so daß er schon nicht mehr als vorteilhaft bezeichnet werden kann. Wir warnen daher vor *jedem* Optimismus.

Wer hat die Toten gezählt, Hitler oder Goebbels – wohl keiner von beiden. Täglich fallen in Rußland Tausende. Es ist die Zeit der Ernte, und der Schnitter fährt mit vollem Zug in die reife Saat. Die Trauer kehrt ein in die Hütten der Heimat und niemand ist da, der die Tränen der Mütter trocknet, Hitler aber belügt die, deren teuerstes Gut er geraubt und in den sinnlosen Tod getrieben hat.

Jedes Wort, das aus Hitlers Munde kommt, ist Lüge. Wenn er Frieden sagt, meint er den Krieg, und wenn er in frevelhaftester Weise den Namen des Allmächtigen nennt, meint er die Macht des Bösen, den gefallenen Engel, den Satan. Sein Mund ist der stinkende Ra-

chen der Hölle, und seine Macht ist im Grunde verworfen. Wohl muß man mit rationalen Mitteln den Kampf wider den nationalsozialistischen Terrorstaat führen; wer aber heute noch an der realen Existenz der dämonischen Mächte zweifelt, hat den metaphysischen Hintergrund dieses Krieges bei weitem nicht begriffen. Hinter dem Konkreten, hinter dem sinnlich Wahrnehmbaren, hinter allen sachlichen, logischen Überlegungen steht das Irrationale, d.i. der Kampf wider den Dämon, wider den Boten des Antichrists. Überall und zu allen Zeiten haben die Dämonen im Dunkeln gelaunert auf die Stunde, da der Mensch schwach wird, da er seine ihm von Gott auf Freiheit gegründete Stellung im ordo eigenmächtig verläßt, da er dem Druck des Bösen nachgibt, sich von den Mächten höherer Ordnung löst und so, nachdem er den ersten Schritt freiwillig getan, zum zweiten und dritten und immer mehr getrieben wird mit rasend steigender Geschwindigkeit – überall und zu allen Zeiten der höchsten Not sind Menschen aufgestanden, Propheten, Heilige, die ihre Freiheit gewahrt hatten, die auf den Einzigen Gott hinwiesen und mit seiner Hilfe das Volk zur Umkehr mahnten. Wohl ist der Mensch frei, aber er ist wehrlos wider das Böse ohne den wahren Gott, er ist wie ein Schiff ohne Ruder, dem Stürme preisgegeben, wie ein Säugling ohne Mutter, wie eine Wolke, die sich auflöst.

Gibt es, so frage ich Dich, der Du ein Christ bist, gibt es in diesem Ringen um die Erhaltung Deiner höchsten Güter ein Zögern, ein Spiel mit Intrigen, ein Hinausschieben der Entscheidung in der Hoffnung, daß ein anderer die Waffen erhebt, um Dich zu verteidigen? Hat Dir nicht Gott selbst die Kraft und den Mut gegeben zu kämpfen? Wir *müssen* das Böse dort angreifen, wo es am mächtigsten ist, und es ist am mächtigsten in der Macht Hitlers.

»Ich wandte mich und sah an alles Unrecht, das geschah unter der Sonne; und siehe, da waren Tränen derer, so Unrecht litten und hatten keinen Tröster; und die ihnen Unrecht taten, waren so mächtig, daß sie keinen Tröster haben konnten.

Da lobte ich die Toten, die schon gestorben waren, mehr denn die Lebendigen, die noch das Leben hatten...« (Sprüche)

Novalis: »Wahrhafte Anarchie ist das Zeugungselement der Re-

ligion. Aus der Vernichtung alles Positiven hebt sie ihr glorreiches Haupt als neue Weltstifterin empor... Wenn Europa wieder erwachen wollte, wenn ein Staat der Staaten, eine politische Wissenschaftslehre bevorstünde! Sollte etwa die Hierarchie... das Prinzip des Staatenvereins sein?... Es wird so lange Blut über Europa strömen, bis die Nationen ihren fürchterlichen Wahnsinn gewahr werden, der sie im Kreis herumtreibt, und von heiliger Musik getroffen und besänftigt zu ehemaligen Altären in bunter Vermischung treten, Werke des Friedens vornehmen und ein großes Friedensfest auf den rauchenden Walstätten mit heißen Tränen gefeiert wird. Nur die Religion kann Europa wieder aufwecken und das Völkerrecht sichern und die Christenheit mit neuer Herrlichkeit sichtbar auf Erden in ihr friedensstiftendes Amt installieren.«

Wir weisen ausdrücklich darauf hin, daß die Weiße Rose nicht im Solde einer ausländischen Macht steht. Obgleich wir wissen, daß die nationalsozialistische Macht militärisch gebrochen werden muß, suchen wir eine Erneuerung des schwerverwundeten deutschen Geistes von innen her zu erreichen. Dieser Wiedergeburt muß aber die klare Erkenntnis aller Schuld, die das deutsche Volk auf sich geladen hat, und ein rücksichtsloser Kampf gegen Hitler und seine allzuvielen Helfershelfer, Parteimitglieder, Quislinge usw. vorausgehen. Mit aller Brutalität muß die Kluft zwischen dem besseren Teil des Volkes und allem, was mit dem Nationalsozialismus zusammenhängt, aufgerissen werden. Für Hitler und seine Anhänger gibt es auf dieser Erde keine Strafe, die ihren Taten gerecht wäre. Aber aus Liebe zu kommenden Generationen muß nach Beendigung des Krieges ein Exempel statuiert werden, daß niemand auch nur die geringste Lust je verspüren sollte, Ähnliches aufs neue zu versuchen. Vergeßt auch nicht die kleinen Schurken dieses Systems, merkt Euch die Namen, auf daß keiner entkomme! Es soll ihnen nicht gelingen, in letzter Minute noch nach diesen Scheußlichkeiten die Fahne zu wechseln und so zu tun, als ob nichts gewesen wäre!

Zu Ihrer Beruhigung möchten wir noch hinzufügen, daß die Adressen der Weißen Rose nirgendwo schriftlich nieder-

90

gelegt sind. Die Adressen sind willkürlich Adreßbüchern entnommen.

Wir schweigen nicht, wir sind Euer böses Gewissen; die Weiße Rose läßt Euch keine Ruhe!

Bitte vervielfältigen und weitersenden!

91

Flugblätter der Widerstandsbewegung in Deutschland

Aufruf an alle Deutsche!

Der Krieg geht seinem sicheren Ende entgegen. Wie im Jahre 1918 versucht die deutsche Regierung alle Aufmerksamkeit auf die wachsende U-Boot-Gefahr zu lenken, während im Osten die Armeen unaufhörlich zurückströmen, im Westen die Invasion erwartet wird. Die Rüstung Amerikas hat ihren Höhepunkt noch nicht erreicht, aber heute schon übertrifft sie alles in der Geschichte seiner Dagewesene. Mit mathematischer Sicherheit führt Hitler das deutsche Volk in den Abgrund. *Hitler kann den Krieg nicht gewinnen, nur noch verlängern!* Seine und seiner Helfer Schuld hat jedes Maß unendlich überschritten. Die gerechte Strafe rückt näher und näher!

Was aber tut das deutsche Volk? Es sieht nicht und es hört nicht. Blindlings folgt es seinen Verführern ins Verderben. Sieg um jeden Preis! haben sie auf ihre Fahne geschrieben. Ich kämpfe bis zum letzten Mann, sagt Hitler – indes ist der Krieg bereits verloren. Deutsche! Wollt Ihr und Eure Kinder dasselbe Schicksal erleiden, das den Juden widerfahren ist? Wollt Ihr mit dem gleichen Maße gemessen werden wie Eure Verführer? Sollen wir auf ewig das von aller Welt gehaßte und ausgestoßene Volk sein? Nein! Darum trennt Euch von dem nationalsozialistischen Untermenschentum! Beweist durch die Tat, daß Ihr anders denkt! Ein neuer Befreiungskrieg bricht an. Der bessere Teil des Volkes kämpft auf unserer Seite. Zerreißt den Mantel der Gleichgültigkeit, den Ihr um Euer Herz gelegt! Entscheidet Euch, *ehe es zu spät ist!* Glaubt nicht der nationalsozialistischen Propaganda, die Euch den Bolschewistenschreck in die Glieder gejagt hat! Glaubt nicht, daß Deutschlands Heil mit dem Sieg des Nationalsozialismus auf Gedeih und Verderben verbunden sei! Ein Verbrechertum kann keinen deutschen Sieg erringen. Trennt Euch *rechzeitig* von allem, was mit dem National-

92

sozialismus zusammenhängt! Nachher wird ein schreckliches, aber gerechtes Gericht kommen über die, so sich feig und unentschlossen verborgen hielten.

Was lehrt uns der Ausgang dieses Krieges, der nie ein nationaler war?

Der imperialistische Machtgedanke muß, von welcher Seite er auch kommen möge, für alle Zeit unschädlich gemacht werden. Ein einseitiger preußischer Militarismus darf nie mehr zur Macht gelangen. Nur in großzügiger Zusammenarbeit der europäischen Völker kann der Boden geschaffen werden, auf welchem ein neuer Aufbau möglich sein wird. Jede zentralistische Gewalt, wie sie der preußische Staat in Deutschland und Europa auszuüben versucht hat, muß im Keime erstickt werden. Das kommende Deutschland kann nur föderalistisch sein. Nur eine gesunde föderalistische Staatenordnung vermag heute noch das geschwächte Europa mit neuem Leben zu erfüllen. Die Arbeiterschaft muß durch einen vernünftigen Sozialismus aus ihrem Zustand niedrigster Sklaverei befreit werden. Das Truggebilde der autarken Wirtschaft muß in Europa verschwinden. Jedes Volk, jeder einzelne hat ein Recht auf die Güter der Welt!

Freiheit der Rede, Freiheit des Bekenntnisses, Schutz des einzelnen Bürgers vor der Willkür verbrecherischer Gewaltstaaten, das sind die Grundlagen des neuen Europa.

Unterstützt die Widerstandsbewegung, verbreitet die Flugblätter!

93

Das letzte Flugblatt

Kommilitoninnen! Kommilitonen!

Erschüttert steht unser Volk vor dem Untergang der Männer von Stalingrad. Dreihundertdreißigtausend deutsche Männer hat die geniale Strategie des Weltkriegsgefreiten sinn- und verantwortungslos in Tod und Verderben gehetzt. Führer, wir danken dir! Es gärt im deutschen Volk: Wollen wir weiter einem Dilettanten das Schicksal unserer Armeen anvertrauen? Wollen wir den niedrigsten Machtinstinkten einer Parteilique den Rest unserer deutschen Jugend opfern? Nimmermehr! Der Tag der Abrechnung ist gekommen, der Abrechnung der deutschen Jugend mit der verabscheuungswürdigsten Tyrannei, die unser Volk je erduldet hat. Im Namen des ganzen deutschen Volkes fordern wir vom Staat Adolf Hitlers die persönliche Freiheit, das kostbarste Gut der Deutschen zurück, um das er uns in der erbärmlichsten Weise betrogen.

In einem Staat rücksichtsloser Knebelung jeder freien Meinungsäußerung sind wir aufgewachsen. HJ, SA und SS haben uns in den fruchtbarsten Bildungsjahren unseres Lebens zu uniformieren, zu revolutionieren, zu narkotisieren versucht. »Weltanschauliche Schulung« hieß die verächtliche Methode, das aufkeimende Selbstdenken und Selbstwerten in einem Nebel leerer Phrasen zu ersticken. Eine Führerauslese, wie sie teuflischer und zugleich bornierter nicht gedacht werden kann, zieht ihre künftigen Parteibonzen auf Ordensburgen zu gottlosen, schamlosen und gewissenlosen Ausbeutern und Mordbuben heran, zur blinden, stupiden Führerfolgschaft. Wir »Arbeiter des Geistes« wären gerade recht, dieser neuen Herrschicht den Knüttel zu machen. Frontkämpfer werden von Studentenföhren und Gauleiteraspiranten wie Schulbuben gemäßregelt, Gauleiter greifen mit geilen Späßen den Studentinnen an die Ehre. Deutsche Studentinnen haben an der Münchner Hochschule auf die Besudelung ihrer Ehre eine würdige Antwort

94

gegeben, deutsche Studenten haben sich für ihre Kameradinnen eingesetzt und standgehalten... Das ist ein Anfang zur Erkämpfung unserer freien Selbstbestimmung, ohne die geistige Werte nicht geschaffen werden können. Unser Dank gilt den tapferen Kameradinnen und Kameraden, die mit leuchtendem Beispiel vorangegangen sind!

Es gibt für uns nur eine Parole: Kampf gegen die Partei! Heraus aus den Parteiliederungen, in denen man uns politisch weiter mundtot halten will! Heraus aus den Hörsälen der SS-Unter- und -Oberführer und Parteikriecher! Es geht uns um wahre Wissenschaft und echte Geistesfreiheit! Kein Drohmittel kann uns schrecken, auch nicht die Schließung unserer Hochschulen. Es gilt den Kampf jedes einzelnen von uns um unsere Zukunft, unsere Freiheit und Ehre in einem seiner sittlichen Verantwortung bewußten Staatswesen.

Freiheit und Ehre! Zehn lange Jahre haben Hitler und seine Genossen die beiden herrlichen deutschen Worte bis zum Ekel ausgequetscht, abgedroschen, verdreht, wie es nur Dilettanten vermögen, die die höchsten Werte einer Nation vor die Säue werfen. Was ihnen Freiheit und Ehre gilt, das haben sie in zehn Jahren der Zerstörung aller materiellen und geistigen Freiheit, aller sittlichen Substanz im deutschen Volk genugsam gezeigt. Auch dem dümmsten Deutschen hat das furchtbare Blutbad die Augen geöffnet, das sie im Namen von Freiheit und Ehre der deutschen Nation in ganz Europa angerichtet haben und täglich neu anrichten. Der deutsche Name bleibt für immer geschändet, wenn nicht die deutsche Jugend endlich aufsteht, rächt und sühnt zugleich, ihre Peiniger zerschmettert und ein neues geistiges Europa aufrichtet. Studentinnen! Studenten! Auf uns sieht das deutsche Volk! Von uns erwartet es, wie 1813 die Brechung des Napoleonischen, so 1943 die Brechung des nationalsozialistischen Terrors aus der Macht des Geistes. Beresina und Stalingrad flammen im Osten auf, die Toten von Stalingrad beschwören uns!

»Frisch auf mein Volk, die Flammenzeichen rauchen!«

Unser Volk steht im Aufbruch gegen die Verknachtung Europas durch den Nationalsozialismus, im neuen gläubigen Durchbruch von Freiheit und Ehre.

95

I

Il n'est rien de plus indigne d'un peuple civilisé que de se laisser, sans résistance, régir par l'obscur bon plaisir d'une clique de despotes. Est-ce que chaque Allemand honnête n'a pas honte aujourd'hui de son Gouvernement ? Qui d'entre nous pressent quelle somme d'ignominie pèsera sur nous et sur nos enfants, quand le bandeau qui maintenant nous aveugle, sera tombé, et qu'on découvrira l'atrocité extrême de ces crimes ? Si le peuple allemand est déjà à ce point corrompu et décadent, qu'il abandonne sans opposition, avec une confiance insensée en un déterminisme contestable de l'histoire, ce que l'homme possède de plus haut : le libre arbitre et la liberté, refusant de s'insérer dans le cours de l'histoire pour la subordonner finalement à sa volonté ; s'il est devenu une masse dénuée d'esprit, d'individualité, de courage, alors c'est lui-même qui prépare sa ruine.

121

TRACTS
DE LA ROSE BLANCHE

Le peuple allemand, selon Goethe, relève d'une essence tragique comparable à celle des Grecs ou des Juifs. Aujourd'hui, il ressemble plutôt à un troupeau d'hommes, lâches, sans volonté, obéissant à tous les maîtres, prêts à se laisser mener à l'abîme. Ceci n'est qu'une apparence. Par un long système de violation des consciences, on a obligé chaque individu à se taire ou à mentir. Peu d'hommes eurent le courage de dénoncer le mal ; ils ont voulu alerter l'opinion : la mort fut leur seule récompense. Il y aura encore beaucoup à dire sur le destin de ces héros.

Si chacun attend que son voisin commence, nous verrons se rapprocher le jour terrible de la vengeance. On aura jeté la dernière victime dans la gueule du démon, sacrifice absurde, démon insatiable. Aussi faut-il que tout individu prenne conscience de sa responsabilité en tant que membre de la civilisation occidentale chrétienne ; qu'il se défende, en cette dernière heure, selon tous ses moyens ; qu'il combatte ce fléau de l'humanité, le fascisme, ou tout autre système de dictature semblable. Où que vous soyez, organisez une résistance passive, — une Résistance —, et empêchez que cette grande machine de guerre athée continue de fonctionner. Faites

ceci avant qu'il ne soit trop tard, avant que nos dernières villes ne soient devenues un amoncellement de ruines, comme Cologne, et que la jeunesse allemande ne disparaisse, immolée à la démence d'un monstre. N'oubliez pas que chaque peuple mérite le gouvernement qu'il supporte.

On lit dans la *Législation de Lycurgue et de Solon*, de Schiller :

« ... Si l'on considère l'objectif qu'elle poursuivait, la législation de Lycurgue est un chef-d'œuvre dans l'art de connaître les hommes et de diriger les États. Il désirait un ordre puissant, tirant de lui-même sa raison d'être, indestructible ; son double but était de constituer des forces politiques et d'assurer une stabilité de l'État. Il l'a atteint dans la mesure du possible, étant données les circonstances. Après un examen superficiel, cette doctrine peut paraître admirable ; qu'on oppose cependant la fin spéciale que Lycurgue se proposait à celle de l'humanité, et cette admiration fragile se changera en une désapprobation profonde. Tout peut être sacrifié au plus grand bien de l'État, tout, sauf ce que l'État lui-même doit servir. Car il n'est jamais une fin en soi, il n'a d'importance qu'en tant que condition par laquelle l'humanité peut obéir à sa raison d'être : développement de

toutes les forces humaines, progrès. Une constitution qui empêche l'épanouissement des aptitudes individuelles et contrecarre le progrès de l'esprit, est nuisible et condamnable. Elle peut bien relever d'une pensée cohérente et atteindre, dans son genre, à la perfection, sa stabilité est plus un objet de blâme que de gloire ; c'est seulement un mal qui se prolonge, d'autant plus nuisible qu'il aura de durée.

» ... La victoire politique fut acquise par la négation de tout sentiment d'ordre moral ; on orienta les aptitudes individuelles dans ce sens. Il n'y avait à Sparte ni d'amour conjugal, ni d'amour maternel ; l'affection de l'enfant pour le père, de l'ami pour l'ami, était proscrite. Le pays ne comportait que des citoyens, la seule vertu civique régnait.

» ... Une loi d'Etat commandait aux Spartiates de se conduire envers leurs esclaves comme des tyrans. L'humanité était outragée et bafouée en ces malheureuses victimes de la guerre. Le code spartiate prescrivait le principe dangereux de considérer les hommes comme des moyens, non comme des fins ; par là, on renversait les fondements du droit naturel et de la moralité.

124

» ... Quelle belle action que celle du vieux guerrier Cajus Marcius, retiré dans son camp devant Rome, abandonnant sa victoire et sa vengeance parce que la vue d'une mère en pleurs lui était intolérable.

» ... L'Etat (de Lycurgue) ne pouvait se maintenir qu'à la seule condition que l'esprit du peuple ne se manifestât pas. Il ne pouvait donc exister qu'en manquant au devoir le plus haut, le seul — d'un Etat. »

Goethe écrit (*Le Réveil d'Epiménide*, acte deux, scène quatre) :

Ce qui émerge de l'abîme
peut prendre forme violente,
et conquérir la moitié du monde :
à l'abîme le mal retourne.
Déjà règne la peur,
les despotes sont perdus.
Et tous ceux qui dépendent de la force mauvaise
doivent aussi connaître la mort.
L'heure est venue où je retrouve
mes amis assemblés dans la nuit

125

pour le silence sans sommeil,
et le beau mot de liberté,
on le murmure, on le bredouille,
jusqu'à la nouveauté inouïe :
sur les degrés de notre temple
nous le crions dans un nouvel enthousiasme :
Liberté ! Liberté !

Nous vous demandons de recopier ce tract, et
de le répandre.

II

On ne peut pas discuter du nazisme, ni s'opposer à lui par une démarche de l'esprit, car il n'a rien d'une doctrine spirituelle. Il est faux de parler d'une conception du monde national-socialiste parce que, si une telle conception existait, on devrait essayer de l'établir ou de la combattre par des moyens d'ordre intellectuel. La réalité est différente. Cette doctrine, et le mouvement qu'elle suscita, étaient, dès leurs prémices, basés avant tout sur la duperie collective, et donc pourris de l'intérieur ; seul le mensonge permanent en assurait la durée. C'est ainsi que Hitler, dans une ancienne édition de « son » livre, — l'ouvrage écrit dans l'allemand le plus laid qu'on puisse lire, et qu'un peuple dit de poètes et de penseurs a pris pour bible ! — définit en ces termes sa règle de conduite : « On ne peut pas s'imaginer à quel point il faut tromper un peuple pour le gouverner. » Cette gangrène, qui

allait atteindre toute la nation, n'a pas été totalement décelée dès son apparition, les meilleures forces du pays s'employant alors à la limiter. Mais bientôt elle s'amplifia et finalement, par l'effet d'une corruption générale, triompha. L'abîme creva, empuantissant le corps entier. Les anciens opposants se cachèrent, l'élite allemande se tint dans l'ombre.

Et maintenant, la fin est proche. Il s'agit de se reconnaître les uns les autres, de s'expliquer clairement d'hommes à hommes ; d'avoir ce seul impératif sans cesse présent à l'esprit ; de ne s'accorder aucun repos avant que tout Allemand ne soit persuadé de l'absolue nécessité de la lutte contre ce régime. Si une telle vague de soulèvement traverse le pays, si quelque chose est enfin « dans l'air », alors et alors seulement, ce système peut s'écrouler. Le dernier sursaut exigera toutes nos forces. La fin sera atroce, mais si terrible qu'elle doive être, elle est moins redoutable qu'une atrocité sans fin.

Il ne nous est pas donné de porter un jugement définitif sur le sens de notre histoire. Si nous sommes capables de nous purifier par la souffrance, de redécouvrir la lumière après une nuit insupportable, de rassembler nos énergies pour coopérer enfin à l'œuvre de tous, de rejeter le

jou qui oppresse le monde, cette catastrophe nous aidera à trouver notre salut.

Notre dessein n'est pas d'étudier ici la question juive. Nous ne voulons présenter aucun plaidoyer. Qu'on nous permette seulement de rapporter un fait : depuis la mainmise sur la Pologne, 300 000 Juifs de ce pays ont été abattus comme des bêtes. C'est là le crime le plus abominable perpétré contre la dignité humaine, et aucun autre dans l'histoire ne saurait lui être comparé. Qu'on ait sur la question juive l'opinion que l'on veut : les Juifs sont des hommes et ce crime fut commis contre les hommes. Quelque imbécile oserait-il dire qu'ils ont mérité leur sort ? Ce serait une idée abominable ; mais cet imbécile, que pense-t-il du fait que toute la jeunesse polonaise ait été anéantie ? De quelle façon cela s'est-il passé ? Tous les fils de famille entre 15 et 20 ans furent envoyés au travail obligatoire et dans les camps de concentration en Allemagne, toutes les filles du même âge furent expédiées dans les bordels des S.S. Nous vous racontons cette suite de crimes parce que cela touche à une question qui nous concerne tous, et qui *doit* tous nous faire réfléchir. Pourquoi tant de citoyens, en face de ces crimes abominables, restent-ils indifférents ? On préfère ne pas y

penser. Le fait est accepté comme tel, et classé. Notre peuple continue de dormir, d'un sommeil épais, et il laisse à ces fascistes criminels l'occasion de sévir.

Faut-il en conclure que les Allemands sont abrutis, qu'ils ont perdu les sentiments humains élémentaires, que rien en eux ne s'insurge à l'énoncé de tels méfaits, qu'ils sont enfoncés dans un sommeil mortel, sans réveil ? C'est bien ce qu'il semble et même, si le peuple allemand ne se dégage pas enfin de cette torpeur, s'il ne proteste pas partout où cela lui est possible, s'il ne se range pas du côté des victimes, il en sera ainsi éternellement. Qu'il ne se contente pas d'une vague pitié. Il doit avoir le sentiment d'une faute commune, d'une *complicité*, ce qui est infiniment plus grave. Car, par son immobilisme, notre peuple donne à ces odieux personnages l'occasion d'agir comme ils le font. Il supporte ce prétendu gouvernement qui se charge d'une faute immense : il est lui-même coupable de l'existence de ce gouvernement. Chacun rejette sur les autres cette faute commune, chacun s'en affranchit et continue à dormir, la conscience calme. Mais il ne faut pas se consolider des autres, chacun est *coupable, coupable, coupable !*

130

Cependant, il n'est pas trop tard pour faire disparaître de la surface du globe ce prétendu gouvernement ; nous pouvons encore nous délivrer de ce monstre que nous avons nous-mêmes créé. Nos yeux ont été ouverts par les horreurs des dernières années, il est grand temps d'en finir avec cette équipe de fantoches. Jusqu'à la déclaration de guerre, beaucoup d'entre nous étaient encore abusés : les nazis cachaient leur vrai visage. Maintenant ils se sont démasqués, et le seul, le plus haut, le plus saint devoir de chaque Allemand doit être l'extermination de ces brutes.

« Tel administre son peuple sans faire sentir son autorité, et le rend heureux ; tel, dont la gestion est opprimante, le brise.

» La misère, voilà sur quoi se construit le bonheur. Le bonheur ne cache que la misère. Où cela mène-t-il ? La fin n'est pas concevable. Ce qui était ordre se transforme en désordre, le bien devient le mal. Le peuple se perd dans la confusion. N'est-ce pas ainsi, tous les jours, depuis longtemps ?

131

» L'homme supérieur est rigide sans heurter ; il a ses armes, mais ne blesse pas ; il est sincère, sans ruses. Il est clarté, et non éclat superficiel. »

LAO-TSE.

« Qui entreprend de dominer un pays en lui imposant la forme de son arbitraire, je ne pense pas qu'il atteigne jamais son but ; c'est tout. »

« Un Etat est un organisme vivant ; on ne peut, en vérité, le créer de toutes pièces. Qui veut s'en mêler, le corrompt, qui veut s'en rendre maître, le perd. »

« Certains d'entre les hommes montrent le chemin, d'autres les suivent. La vie des uns est ardente ; froide, celle des autres ; ici, la faiblesse, ailleurs la force ; à quelques-uns la plénitude, à d'autres, la défaite. »

« L'homme supérieur ne recherche pas les extrêmes, ni la domination, ni l'inaccessibilité. »

LAO-TSE.

Nous vous demandons de recopier cette feuille, et de la diffuser.

III

« *Salus publica suprema lex.* »

Toute conception idéale de l'Etat est utopie. Un Etat ne peut pas être édifié d'une façon purement théorique ; il doit se développer et arriver à maturité comme un individu. Il ne faut cependant pas oublier qu'à la naissance de chaque civilisation préexiste une forme de l'Etat. La famille est aussi vieille que l'humanité, et c'est en partant de cette première forme d'existence communautaire que l'homme raisonnable s'est constitué un Etat devant avoir pour base la justice, et considérer le bien de tous comme une loi primordiale. L'ordre politique doit présenter une analogie avec l'ordre divin, et la « civitas dei » est le modèle absolu dont il lui faut, en définitive, se rapprocher. Nous ne voulons émettre ici aucun

jugement sur les différentes constitutions possibles : démocratie, monarchie constitutionnelle, royaume, etc. Ceci seulement sera mis en relief : chaque homme a le droit de vivre dans une société juste, qui assure la liberté des individus comme le bien de la communauté. Car Dieu désire que l'homme tende à son but naturel, libre et indépendant à l'intérieur d'une existence et d'un développement communautaires ; qu'il cherche à atteindre son bonheur terrestre par ses propres forces, ses aptitudes originales.

Notre « Etat » actuel est la dictature du mal. On me répond peut-être : « Nous le savons depuis longtemps, que sert-il d'en reparler ? » Mais alors, pourquoi ne vous soulevez-vous pas, et comment tolérez-vous que ces dictateurs, peu à peu, suppriment tous vos droits, jusqu'au jour où il ne restera rien qu'une organisation étatique mécanisée dirigée par des criminels et des salopards ? Etes-vous à ce point abrutis pour oublier que ce n'est pas seulement votre droit, mais aussi votre *devoir social*, de renverser ce système politique ? Qui n'a plus la force de faire respecter son droit, doit, en toute nécessité, succomber. Nous mériterons de nous voir dispersés sur la terre, comme la poussière l'est par le vent, si nous ne rassemblons pas nos forces

et ne retrouvons, en cette douzième heure, le courage qui nous a manqué jusqu'ici. Ne cachez pas votre lâcheté sous le couvert de l'intelligence. Votre faute s'aggrave chaque jour, si vous tergiversez et cherchez des prétextes pour éviter la lutte.

Beaucoup, peut-être la plupart des lecteurs de ces feuilles, se demandent de quelle façon rendre effective une résistance. Ils n'envisagent pas de possibilités. Nous allons vous montrer que chacun est en mesure de coopérer à l'abolition de ce régime. Ne préparons pas la chute de ce « gouvernement » par une opposition individuelle, comme des ermites déçus. Il faut au contraire que des hommes convaincus et énergiques s'unissent, parfaitement d'accord sur les moyens à employer pour atteindre notre but. Nous n'avons guère à choisir entre ces moyens, un seul nous est donné : *la résistance passive*.

Cette résistance n'a qu'un impératif : abattre le National-Socialisme. Ne négligeons rien pour y tendre. Il faut atteindre le nazisme *partout* où cela est possible. Cette caricature d'Etat recevra bientôt le coup de grâce ; une victoire de l'Allemagne fasciste aurait des conséquences imprévisibles, atroces. L'objectif premier des Allemands

doit être la défaite des nazis, et non pas la victoire militaire contre le bolchévisme. La lutte contre le nazisme doit *absolument* venir au premier plan. Dans un de nos prochains tracts, nous démontrerons l'extrême nécessité de cette exigence.

Chaque ennemi du nazisme doit se poser la question : comment peut-il combattre le plus efficacement cet « Etat » actuel, et lui porter les coups les plus durs ? Sans aucun doute par la résistance passive. Il est bien évident que nous ne saurions dicter à chacun sa ligne de conduite ; nous ne donnons ici que des indications générales. A chacun de trouver la façon de les mettre en pratique.

Sabotage dans les fabriques d'armements, les services travaillant pour la guerre, sabotage dans tous les rassemblements, manifestations, fêtes, organisations, contrôlés par le parti national-socialiste. Il faut empêcher le fonctionnement de cette machine de guerre, qui n'œuvre *que* pour le maintien et le succès du parti nazi et de sa dictature. *Sabotage* dans tous les domaines économiques et culturels, les Universités, les Ecoles Supérieures, les laboratoires, les instituts de recherches, les services techniques. *Sabotage* dans toutes les organisations de propagande qui

136

prétendent nous imposer la « façon de voir » des fascistes. *Sabotage* dans toutes les branches des arts appliqués, qui dépendent du National-Socialisme et servent sa cause. *Sabotage* dans la presse et la littérature, contre tous les journaux à la solde du « gouvernement », qui combattent pour ses idées et tentent de répandre ses mensonges. Ne donnez pas un sou aux colporteurs (même faites à des fins charitables), car elles ne sont qu'un camouflage. Le produit de ces quêtes ne va ni aux miséreux ni à la Croix-Rouge. Le gouvernement n'a pas besoin d'argent, la planche à billets tourne sans cesse et fabrique autant de papier-monnaie qu'il désire. Il veut seulement ne jamais relâcher l'oppression du peuple, et lui ôter toute liberté. Cherchez à convaincre vos amis et connaissances de l'absurdité d'une continuation de la guerre ; montrez-leur qu'elle n'offre aucune issue ; faites comprendre quel esclavage intellectuel et économique nous subissons par le nazisme, et de quel renversement de toutes les valeurs religieuses et morales cela s'accompagne ; incitez, enfin, à une *résistance passive* !

On dit dans la *Politique* d'Aristote :

« Une tyrannie s'arrange pour que rien ne demeure caché, de ce que les sujets disent ou

137

font ; elle place des espions partout... elle dresse les hommes du monde entier les uns contre les autres, et rend ennemis les amis. Il entre dans les habitudes d'une telle administration tyrannique d'appauvrir les sujets pour payer la solde des gardes du corps afin que, préoccupés seulement de toucher leur paye, ils n'aient ni le temps, ni le loisir de fomenter des conjurations... d'établir des impôts très élevés comme ceux réclamés à Syracuse sous Dionysios, où les citoyens avaient perdu en cinq ans toute leur fortune, à payer des redevances... Enfin le tyran désire faire de la guerre un état permanent... »

Reproduisez et répandez ce tract !

IV

On enseigne depuis toujours cette vérité aux enfants : qui ne veut pas écouter les conseils doit expérimenter soi-même. Mais un enfant intelligent ne se brûlera pas deux fois les doigts sur le poêle. Pendant les dernières semaines, Hitler a enregistré des succès en Afrique et en Russie. Cela eut pour conséquence de renforcer chez les uns l'optimisme, et de plonger les autres dans la consternation, et ceci avec une rapidité inhabituelle chez notre peuple, d'ordinaire indolent. Partout, les adversaires de Hitler, les meilleurs d'entre nous, se plaignaient, exprimaient leur déception et leur découragement. Nous pensions : « Hitler va-t-il encore... »

Mais si la marche en avant continue vers l'Est, l'attaque allemande en Egypte est stoppée et Rommel est en mauvaise posture. Ce succès apparent a été acheté au prix de sacrifices si

grands, qu'il ne peut déjà plus être envisagé comme une réussite. Aussi, nous vous mettons en garde contre *toute forme* d'optimisme.

Qui a compté les morts ? Hitler ? Goebbels ? Certes, ni l'un ni l'autre. Des milliers d'hommes tombent chaque jour en Russie. C'est le temps des moissons, mais le moissonneur s'est fait soldat, et il roule à plein gaz dans les blés mûrs. Le deuil entre dans les chaumières. Il n'est personne pour sécher les pleurs de la mère. Hitler lui a pris ce qu'elle avait de plus cher, il a mené son enfant à une mort absurde, et maintenant il lui ment encore.

Chaque parole qu'Hitler prononce est un mensonge. Quand il dit : paix, il pense : guerre, et s'il cite, en blasphémant le nom du Tout-Puissant, il ne songe qu'à la force du mal, à l'Ange déchu, à Satan. Sa bouche est la gueule puante de l'enfer, réprouvée est sa puissance.

Il faut bien mener le combat contre l'état de terreur instauré par le National-Socialisme avec des moyens rationnels ; mais celui qui doute encore de l'existence réelle des puissances démoniaques ne peut pas saisir ce qu'a de métaphysique l'arrière-plan de cette guerre. Derrière les réalités temporelles, comme au-delà des construc-

tions de l'esprit, il y a la puissance irrationnelle du mal. Partout et sans cesse, l'homme éprouve, dans sa faiblesse immanente, la tentation de renier sa dignité d'être libre. Partout et dans toutes les époques d'extrême misère, des hommes se sont dressés, saints ou prophètes, qui ont défendu la liberté, rappelé le chemin vers le Dieu unique et exhorté le peuple à revenir de ses erreurs. Certes, l'homme est libre mais, sans les secours du vrai Dieu, il reste impuissant contre le mal, il est comme un bateau sans gouvernail, abandonné à la tempête. Aussi faible qu'un nouveau-né, aussi fragile qu'un nuage.

Peux-tu, toi qui es chrétien, hésiter encore lorsque la conservation des biens les plus précieux est en cause, te satisfaire d'un jeu d'intrigues, ajourner ta décision avec l'espoir qu'un autre prenne les armes pour te défendre ? Dieu ne t'a-t-il pas donné la force et le courage de combattre ? Nous *devons* attaquer l'esprit mauvais où il est le plus néfaste ; c'est-à-dire, aujourd'hui, dans la force de Hitler.

« Je détournais la tête, et voyais en toutes choses le mal installé sur la terre ; regarde : des hommes ont pleuré, ils ont souffert à cause du mal, et ils n'ont pas été consolés ; ceux qui les

ont frappés étaient si puissants qu'on ne pouvait espérer aucune consolation.

» Je chantais la louange des morts qui avaient donné leur vie, plutôt que celle des vivants qui la conservaient encore... »

(Extraits de la Bible)

Novalis : « L'anarchie bien comprise est l'élément constructif de la religion. Elle anéantit les données positives et se manifeste en nouveau fondement du monde... Si l'Europe ressuscitait, si un Etat des Etats, et une science politique certaine s'offraient à nous !... Est-ce que la hiérarchie... devrait être encore le principe d'un groupement d'Etats ? Le sang coulera en Europe, jusqu'à ce que les nations prennent conscience de leur effroyable démente et que les peuples, touchés, et comme adoucis par la sainteté de la musique, s'approchent des autels anciens, apprennent les travaux pacifiques et commencent, sur les champs de bataille fumants, à célébrer la paix. Seule la religion peut réveiller la conscience de l'Europe et assurer le droit des peuples ; installer sur terre, dans une splendeur nou-

velle, la chrétienté, occupée seulement à préserver la paix. »

Nous indiquons expressément que la Rose Blanche n'est à la solde d'aucune puissance étrangère. Nous savons que le pouvoir national-socialiste doit être détruit par les armes ; mais le renouveau de cet esprit allemand si dégénéré, nous l'escomptons d'abord de l'intérieur. Ce réveil doit précéder l'exacte reconnaissance de toutes les fautes dont s'est chargé notre peuple ; il doit également précéder le combat contre Hitler et ses innombrables acolytes, membres du parti, et autres traîtres. Aucune peine sur terre, si grande soit-elle, ne pourra être prononcée contre Hitler et ses partisans. Une fois la guerre finie, il faudra, par souci de l'avenir, châtier durement les coupables pour ôter à quiconque l'envie de recommencer jamais une pareille aventure.

N'oubliez pas non plus les petits salopards de ce régime, souvenez-vous de leurs noms, que pas un d'entre eux n'échappe ! Qu'ils n'aillent pas, au dernier moment, retourner leur veste, et faire comme si rien ne s'était produit.

Nous tenons à ajouter, pour vous rassurer, que nous ne conservons pas les adresses des

lecteurs de la Rose Blanche. Elles sont prises
au hasard dans les annuaires.

Nous ne nous faisons pas, nous sommes votre
mauvaise conscience ; la Rose Blanche ne vous
laisse aucun repos !

TRACT DU MOUVEMENT DE RÉSISTANCE

APPEL À TOUS LES ALLEMANDS

La guerre approche de sa fin certaine. Comme en 1918, le gouvernement allemand essaye encore d'attirer l'attention sur la force de l'arme sous-marine ; mais à l'Est, les troupes reculent sans cesse, et on s'attend à une invasion par l'Ouest. L'Amérique n'est pas encore arrivée au maximum de son armement qui dépasse déjà tout ce que l'histoire a connu. Hitler mène l'Allemagne à sa perte, cela a la certitude mathématique. *Hitler ne peut pas gagner la guerre, il n'arrive qu'à la prolonger !* Sa faute et celle de ses complices ont dépassé toute limite. Le châtiement ne saurait tarder !

Mais que fait le peuple allemand ? Il n'entend plus, ni ne voit ; il suit aveuglément ses faux maîtres dans le chemin du crime. Victoire à tout prix ! Voilà ce que vous avez écrit sur vos

drapeaux. « Je combats jusqu'au dernier homme », dit Hitler, quand la guerre est perdue.

Allemands ! Voulez-vous subir et imposer à vos enfants l'horrible sort des Juifs ? Les mêmes juges, qui châtieront vos maîtres, vous sommeront-ils de rendre compte ? Et faudra-t-il, pour vous comme pour eux, appliquer la même loi ? Serons-nous, pour toujours, le peuple hâï de tous, exclu du monde ? Non ! Refusez avec énergie d'être plus longtemps les complices des monstres qui nous gouvernent. Prouvez clairement, par votre action, que vous n'êtes pas des dupes ! Une nouvelle guerre de libération commence. Les meilleurs combattent à nos côtés. L'indifférence n'est plus permise. Décidez-vous, *avant qu'il ne soit trop tard !*

Ne croyez pas la propagande nationale-socialiste qui, par la peur du danger bolcheviste, vous a terrorisés. Ne croyez pas que le salut du pays dépende des succès du nazisme ! Un ordre social criminel ne saurait donner une victoire à l'Allemagne. Séparez-vous à *temps* de tout ce qui sert ou glorifie cette dictature. Une époque viendra où la justice, pour être bien fondée, n'en sera pas moins implacable ; elle condamnera les indécis et les prudents comme des traîtres.

Quelle conclusion tirer de cette guerre, qui ne fut jamais nationale ?

D'où qu'elle vienne, la puissance impérialiste ne doit plus jamais s'instaurer dans l'Etat. Un militarisme prussien ne doit plus jamais parvenir au pouvoir. Les peuples européens auront à se connaître et à s'unir pour jeter les bases d'un relèvement commun. Toute force de nature dictatoriale, comme celle que l'Etat prussien a tenté d'établir en Allemagne et dans toute l'Europe, doit rencontrer une opposition irrédutable. L'Allemagne future ne peut être que fédérale. Seule une conception saine, et fédérale, de l'Etat donnera une nouvelle vie à l'Europe affaiblie. Un socialisme bien compris libérera la classe des travailleurs de la plus basse forme d'esclavage qui est la sienne. L'économie particulière doit cesser en Europe. Chaque peuple, chaque individu a droit aux richesses du monde.

Liberté de parole, liberté de croyance, protection des citoyens contre l'arbitraire des états dictatoriaux criminels, telles sont les bases nécessaires de l'Europe nouvelle.

Aidez le mouvement de résistance, distribuez les tracts !

LE DERNIER TRACT

ETUDIANTS ! ETUDIANTES !

La défaite de Stalingrad a jeté notre peuple dans la stupeur. La vie de trois cent mille Allemands, voilà ce qu'a coûté la stratégie géniale de ce soldat de deuxième classe promu général des armées. Führer, nous te remercions !

Le peuple allemand s'inquiète : allons-nous continuer de confier le sort de nos troupes à un dilettante ? Allons-nous sacrifier les dernières forces vives du pays aux plus bas instincts d'hégémonie d'une clique d'hommes de parti ? Jamais plus ! Le jour est venu de demander des comptes à la plus exécrable tyrannie que ce peuple ait jamais endurée. Au nom de la jeunesse allemande, nous exigeons de l'Etat d'Adolf Hitler le retour à la liberté personnelle ; nous voulons reprendre possession de ce qui est à nous ; notre pays, prétexte pour nous tromper si honteusement, nous appartient.

Nous avons grandi dans un Etat où toute expression de ses opinions personnelles était impossible. On a essayé, dans ces années si importantes pour notre formation, de nous ôter toute personnalité, de nous troubler, de nous empoisonner. Dans un brouillard de phrases vides, on voulait étouffer en nous la pensée individuelle, et on appelait cette méthode : « formation pour une conception saine du monde ». Par le choix du Führer, un choix comme on n'en pouvait faire de plus diabolique et de plus borné à la fois, des hommes sont devenus des criminels sans dieu, sans honte, sans conscience ; il en a fait sa suite aveugle, stupide. Ce serait à nous, « travailleurs intellectuels » de régler son compte à cette nouvelle clique de Seigneurs. Des combattants du front sont traités comme des écoliers par des Chefs de groupe, ou des aspirants Gauleiter.

Il n'est pour nous qu'un impératif : lutter contre la dictature ! Quittons les rangs de ce parti nazi, où l'on veut empêcher toute expression de notre pensée politique. Désertons les amphithéâtres où paraded les chefs et les sous-chefs S.S., les flagorneurs et les arrivistes. Nous réclamons une science non truquée, et la liberté authentique de l'esprit. Aucune menace ne peut

154

nous faire peur, et certes pas la fermeture de nos Ecoles Supérieures. Le combat de chacun d'entre nous a pour enjeu notre liberté, et notre honneur de citoyen conscient de sa responsabilité sociale.

Liberté et Honneur ! Pendant dix longues années, Hitler et ses partisans nous ont rebattu les oreilles de ces deux mots, comme seuls savent le faire des dilettantes, qui jettent aux cochons les valeurs les plus hautes d'une nation. Ce qu'ils entendent par ces mots, ils l'ont montré suffisamment au cours de ces années où toute liberté, matérielle aussi bien qu'intellectuelle, toute valeur morale furent bafouées. L'effusion de sang qu'ils ont répandue dans l'Europe, au nom de l'honneur allemand, a ouvert les yeux même au plus sot. La honte pèsera pour toujours sur l'Allemagne, si la jeunesse ne s'insurge pas enfin pour écraser ses bourreaux et bâtir une nouvelle Europe spirituelle.

Etudiants, Etudiantes ! Le peuple allemand a les yeux fixés sur nous ! Il attend de nous comme en 1813, le renversement de Napoléon, en 1943, celui de la terreur nazie.

Bérésina et Stalingrad flambent à l'Est, les morts de Stalingrad nous implorent !

155

Nous nous dressons contre l'asservissement de
l'Europe par le National-Socialisme, dans une af-
firmation nouvelle de liberté et d'honneur.

TABLE

Préface	7
Printemps 1943	15
Tracts de la Rose Blanche	119
Tract du Mouvement de Résistance	145
Le dernier tract	151

Source : SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, traduit de l'allemand par Jacques Delpeyrou, les Éditions de Minuit, Paris, 2008, pp. 119-157

Introduction ajoutée par la Royal Air Force au sixième tract

Ein deutsches Flugblatt

Dies ist der Text eines deutschen Flugblatts, von dem ein Exemplar nach England gelangt ist. Studenten der Universität München haben es im Februar dieses Jahres verfasst und in der Universität verteilt. Sechs von ihnen sind dafür hingerichtet worden, andere wurden eingesperrt, andere strafweise an die Front geschickt. Seither werden auch an allen anderen deutschen Universitäten die Studenten „ausgesiebt“. Das Flugblatt drückt also offenbar die Gesinnungen eines beträchtlichen Teils der deutschen Studenten aus.

Aber es sind nicht nur die Studenten. In allen Schichten gibt es Deutsche, die Deutschlands wirkliche Lage erkannt haben; Goebbels schimpft sie „die Objektiven“. Ob Deutschland noch selber sein Schicksal wenden kann, hängt davon ab, dass die Menschen sich zusammenfinden und handeln. Das weiss Goebbels, und deswegen beteuert er krampfhaft, „dass diese Sorte Mensch zahlenmässig nicht ins Gewicht fällt“. Sie sollen nicht wissen, wie viele sie sind.

Wir werden den Krieg sowieso gewinnen. Aber wir sehen nicht ein, warum die Vernünftigen und Anständigen in Deutschland nicht zu Worte kommen sollen. Deswegen werfen die Flieger der RAF zugleich mit ihren Bomben jetzt dieses Flugblatt, für das sechs Deutsche gestorben sind, und das die Gestapo natürlich sofort konfisziert hat, in Millionen Exemplaren über Deutschland ab.

Source: SIEFKEN Hinrich, *Die Weiße Rose und ihre Flugblätter*, Manchester University Press, Manchester/New York, 1994, p. 9

Bibliographie

Sources primaires

SCHOLL Inge, *Die weiße Rose*, Verlag der Frankfurter Hefte, Frankfurt am Main, 1952, 110 p.

SCHOLL Inge, *Die Weiße Rose*, Fischer Taschenbuch Verlag, Frankfurt am Main, 2006, 204 p.

SCHOLL Inge, *La Rose blanche*, traduit de l'allemand par Jacques Delpeyrou, les Éditions de Minuit, Paris, 1955, 156 p.

SCHOLL Inge, *La Rose Blanche*, traduit de l'allemand par Jacques Delpeyrou, les Éditions de Minuit, Paris, 2008, 156 p.

Sources secondaires

Résistance allemande

Die Zeit Geschichte, *Der deutscher Widerstand gegen Hitler 1933-1945*, 2009, n° 4, 115 p.

FEST Joachim, *Staatsstreich. Der lange Weg zum 20. Juli*, Siedler Verlag, Berlin, 1994, 415 p.

HERDER Raimund, *Wege in den Widerstand gegen Hitler*, Herder, Freiburg/Basel/Wien, 2009, 160 p.

HOFFMANN Peter, « Motive » in : SCHMÄDEKE Jürgen, STEINBACH Peter (éd.), *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, Serie Piper, München/Zürich, 1994, pp. 1089-1096

KOEHN Barbara, *La résistance allemande contre Hitler 1933-1945*, PUF, Paris, 2003, 400 p.

RYSZKA Franciszek, « Widerstand : ein wertfreier oder ein wertbezogener Begriff ? » in : SCHMÄDEKE Jürgen, STEINBACH Peter (éd.), *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, Serie Piper, München/Zürich, 1994, pp. 1107-1116

STEINBACH Peter, TUCHEL Johannes, *Lexikon des Widerstandes 1933-1945*, Verlag C.H. Beck, 1998, 247 p.

VON KLEMPERER Klemens, « Sie gingen ihren Weg... Ein Beitrag zur Frage des Entschlusses und der Motivation zum Widerstand » in : SCHMÄDEKE Jürgen, STEINBACH Peter (éd.), *Der Widerstand gegen den Nationalsozialismus*, Serie Piper, München/Zürich, 1994, pp. 1097-1106

VON KLEMPERER Klemens, *Deutscher Widerstand gegen Hitler – Gedanken eines Historikers und Zeitzeugen*, Beiträge zum Widerstand 1933-1945, Gedenkstätte Deutscher Widerstand, Berlin, 2002, 19 p.

WEISENBORN Günther, *Une Allemagne contre Hitler*, adapté et traduit de l'allemand par Raymond Prunier, Éditions du Félin, Paris, 2007, 392 p.

La Rose blanche

AXELROD Toby, *Hans and Sophie Scholl. German Resisters of the White Rose*, Saddleback Publishing, Irvine (CA), 2000, 112 p.

BALD Detlef, *Die Weiße Rose. Von der Front in den Widerstand*, Aufbau-Verlag, Berlin, 2003, 203 p.

CHAUVET Didier, *Sophie Scholl. Une résistante allemande face au nazisme*, L'Harmattan, s. l., 2008, 114 p.

GARCÍA PELEGRÍN José-María, *La Rose Blanche*, traduit de l'espagnol par Jeanne Dumont, François-Xavier de Guibert, Paris, 2009, 165 p.

GÉLINET Patrice, DAUZAT Pierre-Emmanuel, *Hans et Sophie Scholl : le complot de la Rose blanche* [Émission radiophonique], émission « 2000 ans d'histoire », France Inter, 5 juillet 2010 (rediffusion de l'émission du 15 septembre 2008)

JENS Inge (éd.), *Hans et Sophie Scholl. Lettres et carnets*, traduit de l'allemand par Pierre-Emmanuel Dauzat, Tallandier, Paris, 2008, 366 p.

KNOOP-GRAF Anneliese, „*Jeder Einzelne trägt die ganze Verantwortung*“ – Willi Graf und die Weiße Rose, Beiträge zum Widerstand 1933-1945, Gedenkstätte Deutscher Widerstand, Berlin, 1991, 18 p.

KNOOP-GRAF Anneliese, „*Das wird Wellen schlagen*“ – Erinnerungen an Sophie Scholl, Beiträge zum Widerstand 1933-1945, Gedenkstätte Deutscher Widerstand, Berlin, 2002, 23 p.

LILL Rudolf (hrsg.), *Hochverrat ? Die „Weisse Rose“ und ihr Umfeld*, UVK Geschichte, Konstanz, 1993, 217 p.

MOLL Christiane, « Des jeunes qui résistèrent au national-socialisme : la Rose blanche », traduit de l'allemand par Sabine Bröhl et Chrystel Monaco, in : LEVISSE-TOUZÉ Christine, MARTENS Stefan (éd.), *Des Allemands contre le nazisme. Oppositions et résistances. 1933-1945*, Albin Michel, Paris, 1997, pp. 163-191

ROTHEMUND Marc, *Sophie Scholl – les derniers jours* [Enregistrement vidéo], Arte video, 2006

SIEFKEN Hinrich, *Die Weiße Rose und ihre Flugblätter*, Manchester University Press, Manchester/New York, 1994, 200 p.

STEFFAHN Harald, *Die Weiße Rose*, Rowohlt, Reinbek bei Hamburg, 2007, 160 p.

VERHOEVEN Michael, *Die weiße Rose* [Enregistrement vidéo], Filmverlag, 1982

Site Internet de la Weisse Rose Stiftung : <http://www.weisse-rose-stiftung.de> (dernière consultation le 22 juillet 2010)

Traductologie et édition

BERMAN Antoine, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Gallimard, Paris, 1995, 275 p.

CHARTIER Roger, MARTIN Henri-Jean, *Histoire de l'édition française, t.4. Le livre concurrencé. 1900-1950*, Fayard/Cercle de la Librairie, Paris, 1991, 724 p.

HERMANS Theo, *Translation in Systems : Descriptive and System-oriented Approaches Explained*, St-Jerome Publishing, Manchester, 1999, 195 p.

GAMBIER Yves, « La retraduction, retour et détour », in : *Meta*, 1994, vol. 39, n° 3, Montréal, pp. 413-417

NORD Christiane, “Loyalität statt Treue. Vorschläge zu einer funktionalen Übersetzungstypologie“, *Lebende Sprachen*, 34.3, 1989, pp. 100-105

NORD Christiane, « A Functional Typology of Translations » in: TROSBORG Anna (éd.), *Text Typology and Translation*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, 1997, pp. 43-66

NORD Christiane, *La traduction : une activité ciblée. Introduction aux approches fonctionnalistes*, traduit de l'anglais par Beverly Adab, Artois Presses Université, Arras, 2008, 184 p.

Palimpsestes n° 4, *Retraduire*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 1990, 80 p.

Palimpsestes n° 18, *Traduire l'intertextualité*, Presses Sorbonne Nouvelle, Paris, 2006, 249 p.

PYM Anthony, *Pour une éthique du traducteur*, Artois Presses Université, Arras, 1997, 155 p.

RICOEUR Paul, *Sur la traduction*, Bayard, Paris, 2006, 68 p.

SCHÄFFNER Christina, « Strategies of Translating Political Texts » in: TROSBORG Anna (éd.), *Text Typology and Translation*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, 1997, pp. 119-143

SIMONIN Anne, *Les Éditions de Minuit. 1942-1955. Le devoir d'insoumission*, IMEC Éditions, Paris, 1994, 528 p.

TOURY Gideon, *Descriptive Translation Studies and Beyond*, J. Benjamins, Amsterdam/Philadelphia, 1995, 312 p.

VAN DIJK Teun A., *Ideología y discurso*, Ariel Lingüística, Barcelona, 2003, 187 p.

ZARO VERA Juan Jesús, RUIZ NOGUERA Francisco (éd.), *Retraducir. Una nueva mirada. La retraducción de textos literarios y audiovisuales*, Miguel Gómez Ediciones, Málaga, 2007, 301 p.

Site Internet des Éditions de Minuit : <http://www.leseditionsdeminuit.com> (dernière consultation le 22 juillet 2010)

Ouvrages de référence

ARISTOTE, *La Politique*, traduit du grec ancien par Jean-François Thurot, Garnier Frères, Paris, sans date, 376 p.

Bible de Louis Segond, version de 1910, trouvée sur le site de l'association Mission Chrétienne : <http://www.spcm.org/bibles/index.php> (dernière consultation le 19 juillet 2010)

Die Heilige Schrift, Britische und Ausländische Bibelgesellschaft, Wien, 1967 (d'après la traduction de Martin Luther, révision de 1914)

Duden, *Redenwendung*, Dudenverlag, Mannheim/Leipzig/Wien/Zürich, 2008

GOETHE, *Théâtre complet*, Éditions Gallimard, Paris, 1951, 1820 p. (Coll.: la Pléiade)

Table des matières

Sommaire	- 3 -
Introduction	- 4 -
Première partie : le contexte historique	- 8 -
1.1 La Résistance en Allemagne	- 8 -
1.1.1 <i>Difficultés de la Résistance</i>	- 9 -
1.1.2 <i>Légitimité de la Résistance</i>	- 10 -
1.1.3 <i>La Résistance après 1945</i>	- 12 -
1.2 Présentation de la Rose blanche	- 13 -
1.2.1 <i>Les premiers tracts</i>	- 14 -
1.2.2 <i>Départ pour le front</i>	- 15 -
1.2.3 <i>Reprise des activités de résistance</i>	- 16 -
1.2.4 <i>Arrestations et procès</i>	- 17 -
1.2.5 « ... und ihr Geist lebt trotzdem weiter »	- 18 -
1.2.6 <i>Échos et résonances en Allemagne et à l'étranger</i>	- 19 -
1.3 Idéologie de la Rose blanche.....	- 20 -
1.3.1 <i>Religion</i>	- 21 -
1.3.2 <i>Art, littérature et musique</i>	- 21 -
1.3.3 <i>Guerre et patriotisme</i>	- 22 -
1.3.4 <i>Politique</i>	- 23 -
Deuxième partie : les tracts	- 25 -
2.1 Présentation générale des tracts.....	- 25 -
2.1.1 <i>Les quatre premiers tracts</i>	- 26 -
2.1.2 <i>Le cinquième tract</i>	- 27 -
2.1.3 <i>Le sixième tract</i>	- 28 -
2.2 Les tracts dans le livre d'Inge Scholl.....	- 29 -
2.3 Caractéristiques des tracts	- 34 -
2.3.1 <i>De la philosophie à la politique</i>	- 34 -
2.3.2 <i>Dénomination des acteurs</i>	- 37 -
2.3.3 <i>Intertextualité</i>	- 40 -

Troisième partie : la traduction	- 45 -
3.1 L'édition française de <i>Die Weiße Rose</i> d'Inge Scholl	- 45 -
3.1.1 Une maison d'édition née de la Résistance.....	- 45 -
3.1.2 Les Éditions de Minuit après la guerre.....	- 46 -
3.1.3 1955 : La Rose Blanche.....	- 47 -
3.1.4 La réception de La Rose Blanche.....	- 48 -
3.1.5 Le traducteur	- 49 -
3.1.6 La problématique de la retraduction	- 49 -
3.1.7 Évolution des paratextes	- 52 -
3.2 Type de traduction	- 56 -
3.3 Transfert des caractéristiques des tracts.....	- 60 -
3.3.1 De la philosophie à la politique	- 61 -
3.3.2 Dénomination des acteurs.....	- 81 -
3.3.3 Intertextualité	- 95 -
3.4 Remarques générales sur la traduction.....	- 103 -
Conclusion.....	- 106 -
Annexes	- 110 -
Fac-similé des tracts originaux	- 111 -
Tracts dans <i>Die Weiße Rose</i> d'Inge Scholl	- 122 -
Traduction des tracts par Jacques Delpeyrou	- 132 -
Introduction ajoutée par la Royal Air Force au sixième tract	- 150 -
Bibliographie.....	- 151 -